

MARCEL TRIAIRE

JEUNESSE
EN FLEUR



COLLECTION FAMA

EDITIONS MARCEL DAUBIN - PARIS

LA MODE NATIONALE

FONDÉE EN 1885

*publie chaque saison des albums de mode
donnant les dernières nouveautés en patrons.*

Viennent de paraître :

OUVRAGES DE DAMES

Broderies et Lettres pour draps, taies, linge de maison.

*Rappel :
Album des*

PATRONS FAVORIS

Saison hiver

225 modèles pour Dames, Jeunes Filles, Enfants.

LES TRICOTS FAVORIS

Modèles d'hiver pour Dames, Enfants, Hommes.

LES TRICOTS FAVORIS : LA LAYETTE

Toute la layette, du premier âge à 18 mois.

*Retenez tous ces albums chez votre libraire habituel
ou demandez-les aux*

ÉDITIONS MARCEL DAUBIN

94, RUE D'ALÉSIA, PARIS-XIV (Métro : Alésia)

c90755

JEUNESSE EN FLEUR

C90755

MARCEL TRIAIRE

JEUNESSE EN FLEUR



ROMAN



LES ÉDITIONS MARCEL DAUBIN
S. E. P. I. A. 94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

JEUNESSE EN FLEUR

La maison d'éducation des dames Dubois était connue dans tout le département et sa réputation s'étendait même aux départements voisins. Elle était méritée. Là, les demoiselles de bonne famille recevaient une éducation soignée et une instruction assez solide pour leur faire obtenir un diplôme qui consacrait et couronnait cette instruction. Ce n'est pas que ces demoiselles eussent l'intention de s'en servir pour gagner leur vie et entrer dans une administration. Non; leurs études finies, elles rentraient dans leur famille et bientôt après se mariaient; mais il est toujours flatteur de pouvoir encadrer un parchemin; et puis, disaient les mamans prudentes, « dans la vie, on ne sait jamais ce qui peut arriver »!

Cette belle matinée de juillet consacrait la fin de l'année scolaire par une brillante distribution des prix. Beaucoup des notabilités de la ville honorent le pensionnat des dames Dubois de leur sympathie et ne manquent pas de la lui témoigner en venant ce jour-là assister au défilé de ses élégantes élèves et applaudir à leurs succès scolaires.

La cérémonie venait de finir. Les dames Dubois ne savaient à qui répondre : elles déployaient en ce jour de fête un luxe inaccoutumé et ne reculaient devant aucun sacrifice pour soutenir le bon renom de leur établissement. Débordées, affolées, elles remerciaient les notabilités qui avaient bien voulu se déranger pour leur apporter leurs encouragements, et les dames de la ville qui soutenaient leur réputation et leur envoyaient des élèves. Elles allaient de l'une à l'autre, agrippées au passage par une maman qui prenait congé.

Toutes ces jeunes filles qui ont gardé pendant deux heures une immobilité impatiente, et qui ont écouté bien gentiment le discours d'un monsieur grave,

s'ébrouent maintenant avec une vivacité, une exubérance trop longtemps comprimées. A cet instant précis, les vacances commencent : les vacances, c'est-à-dire le voyage à la mer ou à la montagne; plus de classes, plus de devoirs; les jeux et la liberté toute la journée. Le premier moment des vacances, c'est le meilleur : demain, peut-être tout à l'heure, le départ. Mais auparavant, il faut dire au revoir aux camarades : on les cherche, on les appelle, on les trouve, on s'embrasse, on se souhaite de bonnes vacances, on s'invite les unes chez les autres pour ne pas rester deux longs mois sans se revoir. Toutes ces enfants en robe claire qui s'agitaient, qui parlaient haut, qui riaient, cela faisait une mêlée confuse et gracieuse, un ramage étourdissant et charmant.

Les grandes formaient un groupe plus loin, mais d'où partaient également des exclamations joyeuses, des éclats de rire, des cris enjoués; puis le groupe se disloque dans un envol léger de jupes et un autre se forme un peu plus loin. Les robes blanches, les robes soyeuses aux fraîches couleurs vont, viennent, s'entremêlent et se croisent en une foule allègre, élégante, bigarrée, parfumée, pépiante.

Parmi les plus grandes, une des plus animées était Françoise Rémuzat, une belle brune de dix-huit ans, le teint clair, l'œil vif, toute débordante de santé et de saine gaieté. Elle était la reine d'un groupe qui s'était formé un peu à l'écart et qui comprenait les plus grandes, celles qui avaient terminé leurs études et qui allaient quitter le pensionnat pour n'y plus revenir.

Par moments, une ombre, une petite vague de tristesse passait sur le groupe; on est contente de partir en vacances; on est contente d'en avoir fini avec le pensionnat, de dire adieu pour toujours aux livres de classe; et pourtant, ce n'est pas sans quelque peine que l'on quitte cette maison où on a passé ses années de jeunesse, où on laisse des souvenirs qui ne sont pas tous amers, et des maîtresses parfois sévères.

mais toujours si bonnes, et surtout, surtout des camarades, des amies que l'on ne reverra plus.

Que l'on ne reverra plus! Est-ce possible! Non, ce n'est pas possible : voyons, on a vécu ensemble pendant des années, on a partagé les mêmes travaux, les mêmes jeux, on est lié par des souvenirs très chers, et puis au moment où cette amitié de jeunesse devrait prendre un essor nouveau, voilà qu'au contraire elle s'éteint et cesse tout d'un coup : on se disperse et on ne se voit plus...

— Vous comprenez bien que ce n'est pas possible, s'écrie Françoise Rémuzat; d'abord nous allons nous promettre de nous écrire, sérieusement.

— Et régulièrement.

— Mais oui, régulièrement, insista Thérèse Lauris.

— ... Et non pas comme il arrive toujours, c'est-à-dire qu'on écrit une fois, deux fois, ça va bien, on tient sa promesse,... mais bientôt les lettres se font plus rares; peu à peu elles s'espacent de plus en plus. Un beau jour, on se dit : « Comme il y a longtemps que je n'ai pas écrit à mon amie! » Et il y a si longtemps qu'on n'ose plus écrire : et voilà comment on se perd.

— Nous ne l'entendons pas ainsi, s'écria Madeleine Cazals.

— Certes non...

— C'est trop triste, affirma Françoise. Et pour ne citer qu'un exemple, tenez, notre pauvre Denise Beaumont.

A ce nom, tous ces charmants visages se rembrunirent.

— Oui, Denise,... cette délicieuse petite Denise, si jolie, si douce, si bonne camarade et qui est partie brusquement au commencement de l'année.

— Et on n'a jamais su exactement pourquoi!

— Mais si, voyons : son père ruiné, mauvaises affaires, revers de fortune, et la mort de ses parents qui a suivi peu après.

— Pauvre Denise!

— Elle avait bien promis d'écrire, de nous tenir au courant... Parmi ses malheurs, notre amitié lui

aurait été une consolation et, qui sait, peut-être une aide : pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Par fausse honte, douleur de nous exposer son infortune après avoir été notre camarade.

— Qui sait ce qu'elle est devenue ?

— On ne sait pas au juste. Quelqu'un de son pays que je connais m'a dit qu'après la mort de sa mère, elle a tout vendu et qu'elle a disparu ; on suppose qu'elle est allée à Paris chercher un emploi pour vivre : dactylo, secrétaire dans une administration, on ne sait pas au juste.

— C'est-à-dire probablement pas heureuse.

— Sans doute, mais que faire ?

— Toi, Thérèse Lauris, qui rentres à Paris après les vacances, tu devrais chercher un peu.

— Je ne demande pas mieux ; je serais très heureuse de la retrouver, de renouer amitié et de lui rendre l'existence un peu moins amère, à cette pauvre Denise qui a dû bien souffrir, si douce, si délicate, si peu armée pour la vie... Mais vous rendez-vous compte des difficultés et du peu de chance de trouver quelqu'un dans cette forêt d'êtres humains qu'est Paris, ... à moins d'un hasard...

— Eh bien ! espérons que le hasard vous mettra en présence.

— Tout cela prouve qu'il ne faut pas nous perdre : écrire, écrire souvent et profiter de toutes les occasions pour nous rencontrer.

— Pour moi, dit Françoise Rémuzat, vous savez que j'habite à Châteauneuf, une grande maison capable de vous loger toutes ensemble, au milieu d'une grande propriété, jeux, promenades, de quoi satisfaire les plus difficiles : Mesdemoiselles, j'attends votre bonne visite, ajouta-t-elle en riant et en faisant la révérence.

Une dame assez forte, comprimée dans une robe de soie noire, arborant sur ses cheveux gris un toquet avec une aigrette orgueilleuse, s'avancait assez lourdement.

— Mon enfant, dit-elle à Françoise, il est temps de partir si nous ne voulons pas manquer le train.

— Tout de suite, maman, répondit Françoise.

Elle embrassa avec effusion toutes ses camarades en renouvelant les promesses :

— A bientôt une lettre... et votre visite... C'est entendu!... C'est promis!...

— Et si l'une d'entre nous a des nouvelles de Denise Beaumont, elle en fera aussitôt part aux autres.

— Comme de juste.

— Allons, au revoir, mes belles!

En deux bonds, Françoise rejoignit sa mère qui faisait ses adieux aux dames Dubois. Déjà bien des personnes étaient parties : l'assistance était moins compacte; les dames Dubois, qui avaient été débordées tout d'abord, ne sachant à qui répondre, commençaient à respirer plus à leur aise.

— Alors, ma chère enfant, dit l'une d'elles, voilà terminée votre dernière année et vous nous quittez sans espoir de retour.

— Il le faut bien, Madame, répondit Françoise, ce jour-là devait fatalement arriver.

— Comme elle dit cela! répliqua la maîtresse de pension en souriant. Ah! l'ingratitude des enfants!... Garderez-vous du moins de cette maison un assez bon souvenir?

— Madame, je garderai le meilleur souvenir de cette maison et de vous-même, et soyez persuadée qu'il ne s'y mêlera aucune ingratitude, au contraire; mais vous ne voudriez pas me garder là toute ma vie, et, comme je vous dis, ce jour de séparation devait arriver.

— C'est vrai, continua mélancoliquement M^{me} Dubois; nous prenons ces enfants toutes jeunes; d'une année à l'autre, nous les voyons grandir; nous nous attachons à elles; elles sont un peu à nous, si bien que nous nous figurons assez naïvement qu'elles sont là pour toujours... Et puis un jour arrive où elles partent pour ne plus revenir.

— Mais nous reviendrons vous voir, Madame.

— Ah! voilà une bonne parole, mon enfant! C'est vrai, Châteauneuf n'est pas si loin. Ne l'oubliez pas...

Et maintenant, bonnes vacances, bonne santé et au revoir!

Effusions, sourires, serremments de mains, embrasades.

— Vite, Françoise, dit M^{me} Rémuzat dès qu'elles furent dehors, nous avons à peine le temps d'arriver avant le départ du train.

Elles pressèrent le pas et arrivèrent juste pour s'installer dans deux coins d'un compartiment de deuxième classe. Le train partit. Françoise regarda défiler le paysage qu'elle connaissait bien avec une certaine mélancolie. Maintenant qu'elle était seule, que la séparation était effective, ses réflexions lui revenaient; finie sa vie d'écolière; finies les bonnes parties avec les camarades; c'était une tranche de sa vie qui finissait; une vie nouvelle commençait; et comme tout changement, même désiré, comporte toujours une certaine tristesse, Françoise se sentait toute triste. Peut-être aussi le souvenir évoqué tout à l'heure de cette pauvre Denise Beaumont qu'elle aimait tant, qui était peut-être sa meilleure amie, et qui avait disparu si lamentablement!

Une vie nouvelle! Oh! elle n'en attendait pas grande surprise, de cette vie nouvelle! Elle la voyait, elle la connaissait déjà, heureuse, confortable et un peu monotone, entre sa mère et son oncle; un peu de lecture, un peu de musique, un peu de couture auprès de sa mère; et au dehors, avec son oncle, des promenades lentement, à pied, dans le domaine, pour examiner les champs et les vignes, ou au loin, en voiture, à cheval... Comme elle allait s'en offrir, de ces bonnes promenades à cheval, qu'elle aimait tant, malgré la terreur qu'elles inspiraient à sa mère!

Et puis une pensée qui amena un léger incarnat sur les joues de la jeune fille: ce jeune voisin qui avait été le compagnon de jeux de son enfance...

Le trajet jusqu'à Châteauneuf n'était pas très long. L'arrivée interrompt les rêveries de Françoise; le train s'arrête, et tout de suite, devant la portière ouverte, l'oncle Victor qui tend les bras à sa nièce. Elle s'y précipite avec toute la sympathie, tout l'élan,

tout l'amour filial presque, que lui inspire ce bon oncle. Il reçoit la jeune fille dans ses bras vigoureux et embrasse paternellement ses joues fraîches. Puis il se met en devoir d'aider sa sœur à descendre.

— Vous avez fait bon voyage?

— Excellent, mon oncle; il est d'ailleurs assez court. Allons, Sultan, allons!... s'écria-t-elle en s'adressant à un magnifique lévrier qui bondissait autour d'elle.

Mais Sultan n'entendait rien et, tout à la joie de retrouver sa jeune maîtresse, il cherchait à l'accabler de caresses dont elle avait peine à se défendre.

Enfin, tous les trois se dirigèrent vers une charrette anglaise dont le cheval était attaché à un arbre, dans la cour de la gare. L'oncle Victor installa sa sœur et sa nièce, détacha le cheval, prit les rênes, et la voiture partit à vive allure, suivie de Sultan qui trottait sur les bas côtés de la route.

Cette route, bordée de grands arbres, traversait une campagne déjà un peu roussie par l'été; un moment elle longeait la rivière qui s'en allait, lente et paresseuse, et qui reflétait le soleil par mille plissements légers, comme autant de petits miroirs. Le cheval allongeait le trot et la voiture roulait rapidement, à la grande satisfaction de M^{me} Rémuzat qui ruisselait de sueur et désirait une prompte arrivée.

Bientôt, on arriva à Châteauneuf et on traversa la grande place ombragée de platanes, l'église, les cafés, les plus beaux magasins et quelques maisons bourgeoises, celle du notaire, du vieux docteur, de M. Peruis, l'architecte, dont le fils Jacques terminait ses études de médecine à Paris et dont le vieux docteur attendait impatiemment l'arrivée pour lui céder sa clientèle et prendre un repos bien gagné. Les retraités de Châteauneuf qui se reposaient sur les bancs saluaient au passage ces dames de la Mésangère et l'oncle Victor, qui rendait le salut en levant son fouet.

Encore un petit kilomètre et la voiture quittait la grande route pour s'engager dans le chemin bordé de vieux ormes qui montait entre les vignes jusqu'à

la maison d'habitation. C'était une vieille bâtisse, grande, fraîche et confortable, précédée d'une large terrasse sur laquelle retombaient les branches d'un énorme tilleul.

La voiture s'arrêta devant le perron, et l'oncle Victor jeta les guides à Alfred, le petit domestique accouru au bruit. Déjà Françoise avait sauté à terre; l'oncle Victor sauta aussi, avec une légèreté que l'on n'aurait pas attendue de son âge, et il aida sa sœur à descendre.

Françoise avait gravi le perron en deux bonds. Chaque fois qu'elle arrivait, son premier soin était d'aller embrasser la bonne vieille cuisinière, Mariette. C'est que Mariette faisait elle-même partie de la maison. Elle y était depuis si longtemps! Elle avait vu naître Françoise, elle l'avait vue grandir et elle attendait les vacances avec autant d'impatience, presque, que la jeune fille, pour la revoir un peu enfin et pour lui confectionner les plats fins et les gourmandises qu'elle aimait.

Elle-même venait au-devant de la jeune fille, riant de toutes ses rides, poussant des exclamations et brandissant sa cuillère à pot au bout de son bras levé.

— Ah! te voilà! s'écriait-elle. Enfin nous allons t'avoir un peu à nous... Tu ne repartiras plus... Mais tu es encore plus belle... Fais voir comme tu es belle!...

Et Mariette, parlant et riant, s'éloignait, se rapprochait, faisait tourner Françoise, qui se prêtait de bonne grâce aux cordiales familiarités de la bonne vieille.

Puis Françoise descendait voir son cheval, Trompette qui l'accueillait avec des hennissements de joie; elle tapotait l'encolure de la brave bête :

— Ah! voilà que nous nous retrouvons, mon bon compagnon de promenade!... Tu es content de me revoir,... moi aussi,... et je te promets que nous ferons ensemble de longues courses dans la plaine et dans la montagne.

L'appel pour le déjeuner retentit. Mais dès qu'elle

eut pris son café, Françoise continua sa tournée d'inspection pour refaire connaissance avec la maison. Après la salle à manger, le grand salon, qui s'ouvrait comme elle par une large porte-fenêtre sur la terrasse. Elle y retrouva son beau piano à queue; elle l'ouvrit, mais se contenta de plaquer deux accords; la musique, ce serait pour un peu plus tard; et à côté du grand salon, une autre pièce plus petite, une sorte de boudoir intime, avec des livres et deux fauteuils profonds, petite pièce retirée qui semblait faite et disposée pour la lecture et la méditation silencieuse.

Au premier étage, elle retrouva sa chambre disposée et décorée selon son goût; elle passa deux heures à remettre en ordre ses affaires et à se réinstaller, définitivement, cette fois. Et au-dessus c'était le grenier, vaste et mystérieux, où étaient relégués les vieux meubles, les malles d'autrefois, les coffres remplis de choses anciennes, vieux vêtements, vieux livres, vieilles étoffes, bibelots qui avaient cessé de plaire. Françoise n'y monta pas aujourd'hui; mais il lui était arrivé souvent, aux jours de pluie, d'aller y fouiller au hasard et d'y faire de merveilleuses découvertes. Elle descendait en portant triomphalement ses trouvailles.

— Où as-tu encore déniché ça? lui demandait sa mère.

— Au grenier. Tu vas voir comme je vais arranger ça!

Et presque toujours, avec une vieille étoffe ou un bibelot dédaigné, elle réussissait à faire un abat-jour, un cadre, une couverture de livre ou une applique pour une lampe. Ce serait pour plus tard.

Elle descendit, trouva sa mère sur la terrasse et se reposa un moment auprès d'elle. Puis, la chaleur un peu tombée, elle fit le tour du jardin, coupa quelques roses et alla les déposer, avec une prière, sur la tombe de son père, qui était mort alors qu'elle avait quatorze ans. C'est à ce moment-là que l'oncle Victor était venu demeurer avec sa sœur et sa nièce et avait pris la direction du domaine.

En rentrant, elle le trouva qui revenait de voir un fermier.

— Eh bien! Françoise, te retrouves-tu chez toi?

— Mais oui, mon oncle, je vais commencer à reprendre mes habitudes. Et vous, toujours au travail?

— Il le faut bien si on veut que ça marche; je viens de voir les luzernes, là-bas, et demain matin je ferai le tour des vignes.

— J'ai bien envie d'aller avec vous.

— Si tu veux; mais je partirai d'assez bon matin.

— Eh bien! je me lèverai de bon matin; ne me voilà-t-il pas campagnarde, maintenant?

— Alors, intervint M^{me} Rémuzat, il faudra vous coucher de bonne heure; nous nous sommes déjà fatigués aujourd'hui; à table, et au lit!

L'oncle et Françoise se regardèrent. Habitée à commander et à être obéie, M^{me} Rémuzat ne pouvait s'empêcher, même dans les plus petites choses, de montrer son caractère autoritaire; il fallait que tout le monde marchât à l'ordre. C'était, au fond, et à part ça, une excellente femme.

Dans sa chambre, debout devant sa fenêtre, Françoise contempla un instant les splendeurs tranquilles de la nuit étoilée. Puis son regard redescendit sur terre et parcourut le domaine endormi. Après leurs terres commençaient les terres du domaine voisin, les Trembles; elle voyait la maison, là-bas, où brillait encore une lumière: c'était la demeure de M. et M^{me} Séderon, leurs plus proches voisins, et de leur fils Pierre, qui avait été le compagnon de jeux de son enfance. Tiens, comment se faisait-il qu'il ne soit pas venu la voir dès aujourd'hui, Pierre? D'habitude, il se montrait plus empressé; il devait cependant savoir qu'elle était arrivée. Ce serait pour demain.

Françoise ferma sa fenêtre et se coucha.

Le soleil n'était pas encore très haut, le lendemain matin, quand Françoise et l'oncle Victor sortirent pour la promenade projetée. Ils longèrent la pelouse, traversèrent le bosquet d'arbres et se trouvèrent bientôt dans une pièce de vigne à laquelle l'oncle donnait tous ses soins.

Vieux garçon, très gai, d'un caractère égal et d'une bonne humeur un peu gouailleuse, très alerte pour son âge, il avait réalisé quelques économies et songeait à se reposer quand son beau-frère mourut. Sa sœur lui demanda de venir habiter à la Mésangère, pour ne pas rester seule avec Françoise dans cette grande maison. Il accepta et vint s'installer. Il supporta avec le sourire l'humeur un peu despotique de sa sœur; il se mit à aimer Françoise comme si elle eût été sa fille; Françoise, d'ailleurs, lui rendit largement son affection; l'oncle et la nièce s'entendaient le mieux du monde et formaient une paire d'amis inséparables. Et peu à peu l'oncle se mit au courant de la culture et dirigea le domaine.

Françoise et lui allaient lentement, d'une souche à l'autre, soulevant les feuilles, appréciant les grappes qui se gonflaient déjà.

— Je crois, disait l'oncle, que si rien ne vient l'abîmer, nous aurons une belle récolte; jusqu'à maintenant, tout va bien; il a plu assez, pas trop, et juste au moment voulu. Allons, nous aurons peut-être la récompense de notre peine!

— Et vous vous en donnez beaucoup, mon oncle; la vigne est admirablement tenue, pas une mauvaise herbe.

— Il le faut, mon enfant, si on veut récolter.

Tout en parlant et en allant ainsi, ils étaient arrivés à la limite de la vigne; une haie peu fournie la séparait de la propriété voisine. De derrière cette haie, une silhouette surgit, la silhouette d'un jeune homme qui salua en s'écriant :

— Eh! bonjour, monsieur Victor; vous visitez votre vigne de bon matin.

— Comme toi-même, Pierre. Je montre la vigne à ma nièce Françoise.

— Ah! pardon, Mademoiselle, s'écria Pierre en rougissant, je ne vous avais pas vue.

Pierre franchit la haie, serra la main de l'oncle et s'approcha de Françoise pendant que l'oncle s'éloignait de quelques pas en marmottant :

— Petit masque!... tu crois que je ne te connais pas!... mais tu ne m'y trompes pas, tu sais très bien que Françoise est arrivée hier... Tu t'es tenu à quatre pour ne pas venir la voir tout de suite; mais, dès ce matin, tu es venu rôder de notre côté pour voir si tu aurais la chance de la rencontrer. Eh bien! tu vois, tu as la chance! Il n'y a que les amoureux pour avoir de la chance comme ça...

Et, glissant un regard du côté des jeunes gens, il ajouta, comme s'il s'adressait à Françoise :

— Et toi, petite dissimulée, crois-tu que je n'aie pas deviné pourquoi tu as accepté si volontiers cette promenade matinale avec ton vieil oncle! Au fond, tu te moques pas mal de la vigne et de ton oncle; mais tu espérais que ton ami Pierre aurait le bon esprit de venir faire un tour par ici. Eh bien! tu vois, il l'a eu; vous avez réussi tous les deux... et vous vous imaginez que votre vieille bête d'oncle n'y voit rien! Ah! jeunesse, jeunesse... Mais il a été jeune avant vous, votre vieil oncle, et il s'en souvient... Et il s'en souvient non pas pour tourmenter les jeunes sous prétexte que son âge est passé, mais pour les regarder d'un œil favorable... Aimez-vous, mes enfants, c'est le grand bonheur de la vie, et ce n'est pas moi qui y mettrai obstacle.

Et l'oncle Victor, penché sur une souche qu'il faisait semblant d'examiner, regardait du coin de l'œil les jeunes gens, et il conclut :

— Quel beau couple ils feront tous les deux!

Cependant, Pierre serrait la main que lui tendait franchement Françoise et la gardait quelques secondes dans la sienne :

— Mademoiselle Françoise, vous voilà donc revenue!

— Depuis hier, Pierre, et pour toujours.

— Vous ne retournerez donc plus en pension?

— Non. c'est fini.

Ils restèrent un moment immobiles et silencieux, un peu gênés; ils auraient eu tant de choses à se dire; mais le voisinage de l'oncle les intimidait un peu et ils ne savaient comment commencer; cependant, leurs yeux se prenaient, leurs regards se liaient, restaient fixes un moment, puis se détournaient.

L'oncle s'éloignait doucement, d'une souche à l'autre, pour les laisser plus libres, et Pierre dit enfin :

— Je savais que vous étiez là depuis hier; je vous ai vue passer, mais vous ne m'avez pas vu.

— Non. Il fallait vous montrer, Pierre.

— Vous êtes passée trop vite et je n'ai pas osé; j'aurais eu l'air de vous attendre; il y avait votre mère avec vous, en voiture. Elle me fait toujours un peu peur, votre mère.

— Et mon oncle?

— Votre oncle, non, c'est un si brave homme. Ainsi donc, vous ne partirez plus?

— Non. Je viens de finir ma dernière année.

— Oh! vous me l'aviez déjà dit; mais tant que ce n'était pas arrivé, je ne pouvais pas y croire. Ainsi, vous serez là toute l'année; quand, de chez moi, je regarderai chez vous, je pourrai me dire : « Elle est là! » et tous les jours je pourrai avoir le bonheur de vous rencontrer.

— Mais oui, Pierre.

— Ah! si vous pouviez savoir comme j'avais le cœur serré jusqu'à maintenant, chaque fois que vous partiez pour des absences de plusieurs mois!

— Ce n'était pas très gai pour moi non plus, vous savez, Pierre!

— Sans doute, Françoise, mais moi qui vous aime... moi qui vous aime depuis toujours... Vous veniez passer vos vacances, huit jours à Noël, quinze à Pâques... je vous voyais deux ou trois fois... deux mois en août et septembre... c'était déjà un peu mieux, nous pouvions nous rencontrer plus souvent... Ça paraît interminable, deux mois, surtout au commencement; mais ça finit tout de même par passer;

ça passe même très vite quand on est heureux... Un jour venait où vous me disiez : « Je pars demain. » Demain ! Et puis, trois mois sans vous voir... Ah ! c'était pénible, Françoise... Et maintenant vous ne partirez plus... Si vous saviez comme mon cœur déborde de joie, tellement que j'ai peine à le croire.

— C'est pourtant bien vrai, Pierre.

— Il ne manque donc qu'une chose à mon bonheur, Françoise.

— Ah ! Et quoi donc ?

— J'ose à peine, Françoise... mais il pourrait manquer... comment dire... mais... votre volonté, la bonne amitié accueillante que vous m'avez toujours montrée... je vous ai toujours trouvée douce et compatissante ; vous avez deviné mon amour avant même que j'aie osé vous l'avouer, et loin de me décourager, vous m'avez toujours tendu des mains miséricordieuses.

— C'est parce que je vous ai reconnu sincère, Pierre !

— Oh ! sincère jusque dans mes moindres paroles.

— Et dans vos actes surtout. C'est sans doute quelque chose que des paroles, mais il est si aisé de s'en servir pour travestir ses sentiments ; les actes trompent moins, surtout quand on les observe pendant assez longtemps.

— Comme vous avez raison, Françoise !

— Mais oui. Que de gens qui se vantent d'avoir tel ou tel sentiment, qui l'affichent tant que ça ne leur coûte rien, ni argent, ni peine ; et puis, le jour où leur fidélité à ce grand sentiment exige d'eux le moindre sacrifice, ils haussent les épaules et le renient.

— Cela arrive, mon amie, lorsque ce sentiment est factice, et superficiel ; mais quand il est enraciné profondément dans votre cœur, lorsqu'un amour fait partie de vous-même, lorsqu'il vous a pris tout entier et que vous ne pourriez pas vivre sans lui, pas plus que sans votre cerveau ou votre cœur, lorsqu'il pénètre avec votre sang dans tout votre être, l'imprègne et devient sa seule raison et sa seule possibilité de vivre... et il en est ainsi, Françoise, depuis que mes yeux peuvent voir, depuis que mon cœur peut se

gonfler d'une douce émotion... mon amour a grandi en moi, avec moi, il fait partie de moi-même et ne pourra mourir qu'avec moi.

Les deux jeunes gens firent quelques pas en silence, faisant semblant, pour cacher leur émotion, de s'intéresser à l'état des vignes, comme l'oncle Victor qui se tenait toujours à une certaine distance tout en les guettant du coin de l'œil.

— Vous vous souvenez, continua Pierre, lorsque nous étions enfants?... Pour moi, lorsque je me remémore mes plus lointains souvenirs, je ne m'y retrouve jamais seul, mais toujours avec vous... Ah! si je voulais les faire défilier devant vous, comme ce serait long!...

— Oui, dit Françoise en souriant, trop long; ce sera pour plus tard, pendant les longues veillées au coin du feu.

— Merci de voir ainsi dans l'avenir quand je vous parle du passé; mais je suis sûr que je vous aimais déjà en ce temps-là, seulement je ne m'en rendais pas compte; mon affection d'enfant, c'était déjà de l'amour; mon désir de vous retrouver pour jouer avec vous, c'était déjà de l'amour... je vous aimais mais je n'appelais pas les battements de mon cœur de leur vrai nom... La preuve que je vous aimais, c'est mon désespoir le jour où vous êtes partie en pension pour la première fois... Je vous ai fait mes adieux au moment où vous montiez en voiture, puis je suis vite rentré à la maison; j'ai dit à ma mère que j'étais malade et j'ai passé la première nuit à pleurer.

— Vous m'avez dit au moment du départ : « Tu ne seras pas là pour jouer avec moi demain! » et vous m'avez embrassée.

— Oui. Nous nous disions « tu » à ce moment-là et nous nous embrassions, soupira Pierre en glissant un regard d'envie vers la belle fille qui marchait auprès de lui.

— Nous étions des enfants, répondit-elle; nous nous amusions et nous parlions comme des enfants.

— Oui, dit Pierre. Avec l'âge, les sentiments se

transforment; une sorte de pudeur instinctive vous défend les familiarités des premières années; non seulement vous deveniez une élégante jeune fille, mais nous ne vivions plus l'un près de l'autre la vie d'autrefois; je ne vous voyais plus qu'à intervalles éloignés et encore pas très souvent; mais, malgré votre absence, vous n'en étiez pas moins ma pensée de tous les jours; et je les comptais, les jours; je les regardais impatientement tomber dans le passé, puisque chacun me rapprochait du jour où vous reviendriez pour ne plus repartir.

— Et voilà que ce jour est arrivé, Pierre.

— Oui, Françoise, puissiez-vous en ressentir une joie aussi profonde que celle qui me fait battre le cœur. La patience est parfois amère; mais elle fait peu à peu mûrir des fruits qui sont bien doux. Vous ne partirez plus, Françoise, et je vous retrouve toujours plus belle et toujours aussi bonne, aussi compatissante à celui qui tend vers vous des mains chargées d'amour.

Un léger incarnat anima les joues de la jeune fille et elle tourna vers Pierre son beau visage clair et ses grands yeux où brillait une flamme pure. Pierre ne s'y trompa pas; il aurait voulu sceller l'entente amoureuse d'un geste, du seul geste qui symbolise l'amour, le baiser... mais impossible là, en plein air, et devant l'oncle.

Alors, il se baissa le plus qu'il put devant une souche :

— Regardez, mon amie, que de raisins.

Françoise s'inclina et de la main retourna les feuilles. Pierre saisit cette main, la porta vivement à ses lèvres, l'y pressa avec ferveur, essayant de faire passer dans cette caresse toute l'ardeur amoureuse qui enflammait ses vingt-cinq ans.

Puis, tout doucement, ils rejoignirent l'oncle. Ils arrivaient au bas de la vigne. Ils l'embrassèrent d'un coup d'œil d'ensemble.

— Eh bien! Pierre, demanda l'oncle malicieusement, comment trouves-tu ma vigne?

— Magnifique, monsieur Victor, répondit Pierre;

Vous y avez pris de la peine, mais vous serez récompensé; vous aurez une récolte au-dessus de la moyenne et de qualité supérieure.

Ils remontèrent lentement vers le petit bois.

— Je fais quelques pas avec vous, dit Pierre.

— Si tu veux, mon garçon.

Ils marchaient lentement, examinant encore quelques souches au passage et arrivèrent ainsi au petit bois qu'ils traversèrent. La maison apparut.

— Allons, je vous laisse, dit Pierre, à bientôt.

— Tu ne veux pas venir te reposer un moment?

— Merci. Il est trop tard.

— Comme tu voudras, ce sera pour une autre fois.

Poignées de mains; Pierre fit demi-tour, et Françoise et son oncle gagnèrent la maison.

— Comme vous avez tardé, dit M^{me} Rémuzat en les voyant, il doit faire atrocement chaud dans les terres.

— Oui, dit l'oncle, beau temps pour les raisins.

— Heureusement qu'ici il fait frais, ajouta Françoise en suspendant son chapeau de soleil dans le vestibule.

— Et vous devez avoir faim et surtout soif.

— Pour ça, oui.

— Eh bien! à table, il est l'heure.

Assis tous les trois dans la salle à manger où la mosaïque entretenait une agréable fraîcheur, ils commencèrent un de ces excellents déjeuners presque entièrement fournis par la propriété : légumes frais du jardin, volaille de la basse-cour, vin de leur vigne. Et tout en découpant le poulet rôti à point, l'oncle dit :

— Tiens, tout à l'heure, nous avons rencontré notre jeune voisin Pierre Séderon.

Françoise regarda son assiette et M^{me} Rémuzat ne dit rien. L'oncle ajouta :

— Ce garçon faisait le tour de ses propriétés comme nous.

— Si c'est tout ce qu'il a trouvé à faire dans l'existence, releva cette fois M^{me} Rémuzat d'un ton de reproche, avec une pointe de mépris!

— Ça n'est déjà pas si mal, rectifia l'oncle Victor.

— Comment! coupa M^{me} Rémuzat. Tu trouves! Voilà un jeune homme grand, fort, intelligent, qui avait tous les moyens de s'instruire, qui aurait pu devenir avocat, ingénieur ou médecin comme le fils Pertuis, et qui a préféré rester paysan!...

— Tu as l'air, ma sœur, répliqua l'oncle Victor, de prononcer ce mot-là avec un certain dédain; mais n'oublie pas qu'il est aussi honorable d'être paysan que d'être bien d'autres choses, et souvent aussi difficile.

— Oh! ça!...

— Mais certainement. Tu dis que Pierre est un garçon intelligent; je suis de ton avis, et c'est précisément en cela qu'il a montré son intelligence... et j'ajoute qu'il est aussi très instruit.

— La belle affaire! Il a été à l'école d'agriculture!

— Il a été à l'école d'agriculture et il a travaillé alors que tant d'autres vont à l'école de droit ou à l'école de médecine et n'y font pas grand'chose. Je trouve que ce jeune homme a très bien choisi sa voie. Certainement, il aurait pu, tout comme un autre, devenir avocat ou médecin ou fonctionnaire. Mais par bonheur pour lui, son père possédait des terres et il a voulu apprendre à les faire fructifier plutôt que de les abandonner pour aller vivre à la ville; à toute autre, il a préféré la vie des champs, saine, libre, large, la vie en plein air et je trouve qu'il a eu parfaitement raison.

— Ça n'est pas cette vie-là qui donnera de la distinction!

— Evidemment, quand il fait le tour de ses terres, il chausse de gros souliers et ne se met pas en jaquette; mais ses vêtements de grosse toile sont toujours très propres. D'ailleurs, ne vous y trompez pas; non seulement il est grand, solide et alerte, mais il ne manque pas d'une certaine finesse; les traits de son visage sont assez délicats, ses yeux sont intelligents et il est très bien élevé. Regardez-le le dimanche : il est aussi à l'aise dans son veston cintré et ses chaussures fines que ces messieurs de la ville.

— Dieu! Que tu es entiché de ce garçon-là!

— Entiché! Non, mais j'y vois clair et je lui rends justice; j'aime sa compagnie, car il connaît à fond les choses de son métier et il est en même temps très cultivé; parlez-lui littérature, peinture, musique, théâtre, il est très renseigné et vous répondra d'une façon juste et sensée.

La discussion tomba. M^{me} Rémuzat continuait à ne pas comprendre que ce jeune homme eût préféré rester un paysan sur ses terres plutôt que de devenir un monsieur à la ville. Quant à Françoise, elle pensait exactement comme son oncle, et l'aurait embrassé d'enthousiasme pour l'avoir si bien défendu alors qu'elle était tenue, elle, à un silence prudent. Oui, Pierre avait eu raison de préférer la vie libre et saine des champs, et elle la préférait aussi. Les plaisirs que nous offre la ville ne sont pas tellement variés et séduisants, et presque toujours au préjudice de notre santé; la vie au grand air, au contraire, est la seule vie large et rationnelle. Non, vraiment, Françoise n'en veut pas d'autre. Habitée dès son enfance à vivre dehors, elle a trop souffert pendant plusieurs années d'être enfermée au pensionnat pour accepter d'aller se murer un jour dans une haute maison, où elle vivrait en commun, chacun dans sa case, avec beaucoup d'autres gens, et de n'avoir pour toute vue que les voisins d'en face et la perspective de la rue.

Quelle différence avec la Mésangère!

Françoise monta dans sa chambre et, entre les volets à demi tirés, elle regarda la campagne; d'un côté, son regard suivait les molles ondulations des terres cultivées jusqu'aux hauteurs boisées qui bornaient au loin l'horizon; de l'autre, au-delà de quelques champs moissonnés, elle apercevait un bouquet d'arbres et, à travers les branches, le toit de la maison de Pierre.

Pierre! Ah! comme il avait eu raison de rester là et de préférer à toute autre cette vie saine et simple; et comme elle la préférait, elle aussi... comme lui... comme lui... avec lui...

Après le déjeuner, Françoise monta dans sa chambre pour laisser, derrière ses volets clos, passer les heures trop lourdes de la journée. Elle se reposa jusqu'à quatre heures, puis redescendit. Sa mère était étendue sur sa chaise longue, à l'ombre du tilleul, sur la terrasse.

— Comment, dit-elle à Françoise en la voyant, tu ne te reposes pas plus longtemps?

— Non, maman, c'est ennuyeux de rester enfermée; j'aime mieux aller faire une promenade à cheval.

— Tu sais que je n'aime pas beaucoup que tu t'en ailles à cheval toute seule.

— Pourquoi, maman? Trompette est la douceur même.

— Ta ta... ça n'est pas si sûr que ça... il a sa tête...

— Bien sûr, il n'aime pas être brusqué, mais il n'y a pas de raison, et avec un morceau de sucre, j'en fais ce que je veux... Et tu sais que c'est pour moi un grand plaisir.

— Oui, un drôle de plaisir... Je comprends une promenade en voiture, à pied même, mais à cheval, je sais que pour moi...

Françoise se mit à rire à l'idée de voir sa mère à cheval; elle se dirigea vers les écuries et donna l'ordre à Alfred de seller Trompette. Elle s'approcha, donna au cheval le morceau de sucre qu'il attendait et se mit en selle.

— Sois prudente au moins, lui cria sa mère en la voyant passer.

— Ne crains donc rien, maman, nous sommes bons amis, Trompette et moi.

Françoise prit la route de Châteauneuf, contourna la bourgade pour ne pas la traverser, obliqua du côté de Mérindol et revint, après une petite heure de promenade, par le chemin du Grand-Chêne. La matinée avait combiné son itinéraire, de façon à longer, au

retour, les terres de Pierre. Cet arrangement lui réussit. Pierre était en train de passer le grand râteau dans une luzerne que l'on avait fauchée quelques jours auparavant et rentrée la veille. Dès qu'il vit Françoise, il planta là son râteau et accourut.

— Comme je suis content de vous voir! s'écria-t-il, en levant la main vers la jeune fille pour saisir la sienne.

— Je ne sais pas si je dois vous croire, répondit-elle.

— Comment! fit-il un peu interloqué.

— Mais non! Il vous est si facile de venir me voir et voilà je ne sais combien de jours que vous ne vous êtes pas montré.

— Ne soyez pas méchante, mon amie, mais croyez bien...

— Ne cherchez pas d'excuse : vous n'en avez point de valable.

— Une seule, je vous l'ai dit : j'ai toujours un peu peur de votre mère. Elle ne me fait pas un accueil très engageant, et alors...

— ... Alors, vous préférez ne pas venir... et vous dites que vous m'aimez... et vous n'osez pas endurer ce petit inconvénient... que deviendrions-nous alors, si nous avions contre nous des obstacles sérieux!

— Ecoutez, Françoise, j'aimerais peut-être mieux avoir à vaincre des obstacles sérieux pour arriver jusqu'à vous, que cette attitude presque hostile de votre mère.

— Mais non, Pierre, vous exagérez... maman n'est pas hostile; à peine a-t-elle une petite moue; je vous l'ai dit : elle ne comprend pas qu'un garçon comme vous soit resté sur ses terres pour les cultiver au lieu de chercher une situation à la ville.

— Ah! vous voyez bien!

— Mais moi, je le comprends; moi je vous approuve; j'aime bien mieux que vous soyez resté sur vos terres, que vous soyez resté un paysan, comme elle dit un peu dédaigneusement. Alors, que voulez-vous de plus?

— Je suis heureux de votre sentiment, Françoise.

— Et même si ma mère ne vous fait pas très bon accueil, ce n'est pas une raison pour ne pas venir... au contraire. C'est en vous montrant que vous arriverez à vaincre cette prévention... sans compter que vous ferez plaisir à mon oncle et à moi-même.

— Pardonnez-moi, Françoise; mais je vous aime si uniquement, vous êtes à ce point ma seule pensée et mon seul espoir que j'ai toujours peur de faire un geste qui viendrait contrarier mon amour.

— Et cette peur vous empêche de rien faire pour le servir; et ainsi, jusques à quand piétinerons-nous, mon pauvre ami? Jusqu'à ce qu'un autre prétendant surgisse avec l'approbation de ma mère?

— Ah! taisez-vous, Françoise, je vous en supplie!

— Que je me taise ou que je parle, cela n'empêchera rien, surtout si vous ne faites rien vous-même pour assurer notre bonheur!

— Notre bonheur, avez-vous dit. Ah! Françoise, ce mot me redonne du courage.

— Eh bien! ne le savez-vous pas, Pierre, que votre bonheur sera aussi le mien; ne le savez-vous pas que la douce affection de notre enfance s'est transformée comme nous-mêmes; après la période un peu incertaine, indécise de l'adolescence, elle a rejailli, mais métamorphosée, changée en un sentiment hésitant d'abord, irrésolu et qui cherchait son nom...

— ... Notre amour, Françoise, s'écria vivement Pierre; je disais mon amour; maintenant, je dirai notre amour... notre amour qui n'est encore qu'en pensée, en espérance dans notre cœur, mais dont je veux faire une magnifique et éternelle réalité.

— A la bonne heure, Pierre; eh bien! n'attendez pas une minute de plus. Je rentre à la Mésangère, venez avec moi.

— Dans cette tenue, c'est impossible, Françoise!

— Eh bien! passez chez vous; je vais rentrer lentement et vous arriverez peu de temps après moi: je vous attends.

Pierre courut à travers son pré jusqu'à sa maison, et Françoise mit Trompette au pas. En arrivant, elle

jeta la bride à Alfred et monta à sa chambre pour se rafraîchir le visage.

Peu de temps après, Pierre arriva et presque avec lui l'oncle Victor :

— Ah! te voilà, mon garçon! s'écria-t-il; mais on ne te voit plus; si tu n'étais pas venu, je serais allé te chercher pour aller voir ma vigne du quartier de Grimaud qui ne va pas si bien que celle-ci; je veux que tu me dises ce que tu en penses; nous irons demain, n'est-ce pas?

— Si vous voulez, monsieur Victor.

— Françoise, appela l'oncle, apporte-nous la bouteille de pastis avec de l'eau fraîche; il fait chaud et nous avons soif.

Françoise parut et adressa à Pierre un sourire qui lui fut une bien douce récompense. Elle mit des verres sur la table avec la bouteille et l'eau demandée, et l'oncle prépara selon les règles les mieux établies le breuvage rafraîchissant.

M^{me} Rémuzat parut et ne fit pas grise mine à Pierre; au contraire, elle était dans un bon moment et fut aimable. Elle voulut bien s'asseoir et boire avec ces messieurs. Ils parlèrent terres et cultures, espoir des prochaines vendanges; Pierre était un paysan; mais un paysan fort éclairé et averti; M^{me} Rémuzat le savait bien et elle prisait fort ses conseils.

Ce fut une heure heureuse pour les jeunes gens; Françoise s'était assise un peu en retrait; ils échangeaient des regards entendus, et leur pensée allant beaucoup plus vite que les événements, ils se faisaient, à cette soirée douce et reposante, une idée de leur bonheur futur, prochain même...

Pierre prolongea cette visite, mais pas trop cependant. A regret, il fallut partir; il salua ces dames et serra la main à l'oncle Victor :

— Alors, c'est entendu, Pierre : demain, vous venez me chercher... et ne vous faites pas si rare, voyons; nous sommes voisins et on ne vous voit presque pas... Venez de temps en temps prendre l'apéritif avec nous comme ce soir.

— Oui, volontiers, mais le travail...

— Je sais : le travail commande; mais il faut bien se reposer de temps en temps.

Françoise fut tout heureuse de cette soirée; sa mère avait été aimable, et son oncle... ah! le brave homme d'oncle, comme il comprenait la jeunesse!..

Après le dîner, Françoise monta dans sa chambre et, avant de se coucher, elle écrivit à son amie Thérèse Lauris, à Paris. Elle lui racontait par le détail tout ce qu'elle avait fait depuis leur séparation, voilà déjà trois semaines, après la distribution des prix de l'institution des dames Dubois. Elle lui racontait son installation et lui parlait des personnes qui l'entouraient et dont elle faisait un portrait fidèle, parfois avec une pointe d'humour : sa mère, son oncle, Mariette; puis, entraînée par la véracité de son récit elle parla de son voisin en termes assez froids d'abord; mais comme un sentiment aussi sincère que celui qui l'animait ne peut pas s'exprimer en termes indifférents, elle fit une allusion discrète à l'amour de Pierre; un peu plus loin, elle avoua que cet amour pourrait bien être partagé; et enfin, elle laissa parler son cœur librement et remplit la dernière page de sa lettre de leur tendresse et de leurs espoirs.

Il paraît que c'est une précieuse consolation que de confier ses chagrins à une âme charitable; alors il doit être vrai aussi que de confier sa joie et son espoir doit être un stimulant, une exaltation.

Le cœur de Françoise battait bien fort en écrivant sa lettre; quand elle eut fini, elle s'avança vers sa fenêtre ouverte et leva vers le ciel étoilé un regard fervent, un regard de remerciement, de supplication d'action de grâce, d'offrande, de prière...

...

A Paris, boulevard Saint-Michel, les cafés, les restaurants, les libraires, les magasins de modes, la foule des étudiants qui met du haut en bas une joyeuse animation. A midi, les administrations, les magasins, les banques lâchent leurs employés qui rendent plus compacte la circulation. Les uns se

hâtent vers leur logement souvent lointain où ils n'auront que peu de temps pour préparer leur déjeuner et l'absorber; ceux qui demeurent encore plus loin se précipitent vers la plus proche bouche du métro; ceux enfin qui n'ont pas assez de temps pour rentrer chez eux envahissent les restaurants où ils prendront serrés les uns contre les autres un repas qui n'aura rien de la douceur familiale.

Partout, c'est une hâte, une fièvre, une bousculade semblable à celle d'hier et qui se répétera demain et toute la vie. Ah! comme l'on comprend Pierre et Françoise de préférer à cette vie agitée une existence plus calme dans l'air pur de leur campagne! Existence laborieuse et qui a souvent des mécomptes, mais qui n'irrite pas et n'use pas quotidiennement les nerfs, et qui permet une vie de famille plus large et plus saine.

Parmi les étudiants qui sortaient de l'École de Médecine, Jacques Pertuis se hâtait vers le petit restaurant du père Sicard, rue Saint-André-des-Arts. C'est là qu'il venait prendre régulièrement ses repas. Ainsi, il ne perdait pas de temps en déplacements inutiles. Il avait trouvé une chambre rue Monsieur-le-Prince et il avait découvert ce petit bouchon où le père Sicard faisait lui-même une cuisine toute simple qu'il servait à un prix relativement raisonnable.

Tout en prenant son modeste repas, Jacques pensait qu'il vivait sa dernière année de Paris; il terminait ses études; à la fin de l'année il serait reçu docteur et il partirait s'établir à Châteauneuf. Il s'installerait dans la grande maison de ses parents, sur la place de l'église; il soignerait les bons villageois; il se marierait, et sa vie s'écoulerait ainsi, simple et monotone, lui apportant sa part de joies et de peines.

Cette pensée s'accompagnait de contentement et de regret, comme tout changement. Certainement, il regretterait Paris; il n'y menait pas une vie de plaisirs à grandes guides; ses études et ses ressources ne le lui permettaient pas; mais enfin, il allait de temps en temps au théâtre, au concert; à la belle saison, il partait avec de bons camarades passer la journée

à Saint-Cloud, à Saint-Germain, à Fontainebleau, ou plus simplement l'après-midi au Bois de Boulogne. En revanche, il aurait une vie confortable auprès de sa mère qui le dorloterait, en attendant de trouver une femme parmi les héritières des environs.

Ainsi pensait Jacques quand ses réflexions s'envolaient vers ses parents et son avenir prochain; ou bien il déplaçait son journal et le parcourait tout en déjeunant.

Et voilà que ce jour-là, en levant les yeux, il aperçut, installée à l'autre coin et déjeunant comme lui, la plus jolie petite mignonne qu'on pût voir : un visage clair, transparent, lumineux qu'on aurait dit éclairé de l'intérieur, comme ces poupées de porcelaine fine qui recèlent une lampe; et, encadrant ce visage délicat, une chevelure de soie et d'or, souple, légère, dont les boucles descendaient jusque sur ses épaules et dansaient chaque fois qu'elle tournait la tête.

Jacques resta pétrifié, immobile, la fourchette en l'air : comment une aussi resplendissante créature était-elle là, dans cette humble gargote, elle qui méritait tous les luxes, tous les hommages, toutes les joies de la vie; comment ne l'avait-il pas remarquée plus tôt?... C'était donc la première fois qu'elle venait? Et reviendrait-elle encore? Et si elle ne revenait pas, il sentait qu'il serait fort malheureux maintenant qu'il l'avait vue une fois.

Elle sentit le regard de Jacques posé sur elle et leva la tête et tourna les yeux vers lui : de grands yeux clairs, limpides, qui semblaient éclairer tout ce qu'ils regardaient. Leurs regards restèrent deux secondes liés; puis elle détourna la tête et continua à déjeuner tranquillement.

De plus en plus enflammé, Jacques se posait la question angoissante : reviendra-t-elle? Il voulut mettre toutes les chances de son côté; il expédia la fin de son déjeuner et se tint prêt; et, quand elle sortit, il sortit aussi. Elle fit quelques pas sur le boulevard Saint-Germain, s'arrêta à la vitrine de quelques magasins, puis revint et entra dans la librairie Ha-

chette. Voulait-elle acheter quelque livre ou bien y était-elle employée? Jacques fit les cent pas sur le trottoir pendant une bonne demi-heure et ne la vit pas ressortir. Il en conclut qu'elle y était employée et pensa aussi que c'était pour cela qu'elle venait déjeuner tout à côté, chez Sicard. Cette pensée le rassura : s'il en était ainsi, elle reviendrait demain et souvent.

Et en effet, le lendemain, elle revint. Jacques déjeuna dans une joyeuse et tendre contemplation. Il sortit encore en même temps qu'elle, la suivit et la vit encore entrer à la même heure chez Hachette. La preuve était faite. La semaine passa ainsi et la suivante. Mais ce n'était pas tout. Déjeuner presque chaque jour dans le rayonnement de sa beauté, c'était bien; mais il aurait voulu lui parler, la voir autrement et mieux que dans cette petite salle de petit restaurant. Mais comment faire? Lui adresser quelque banalité?... Non. Et si elle ne voulait pas l'entendre, tout serait fini. Et Jacques laissait passer les jours, embarrassé et perplexe.

Un hasard le servit. Ce jour-là, le temps était incertain; il se mit à pleuvoir; Jacques avait pris son parapluie; la jeune fille n'en avait pas; comme elle allait sortir, l'averse redoubla; Jacques venait derrière elle; il saisit l'occasion :

— Mademoiselle, dit-il, si vous voulez bien accepter la moitié de mon parapluie, je vous conduirai où il vous plaira.

Elle leva vers lui le regard clair de ses grands yeux et sourit :

— Ma foi, Monsieur, vous êtes bien aimable et je vous remercie; j'ai peur que cette pluie dure longtemps et je dois être à l'heure.

— Vous vous seriez fait tremper.

— Aussi, j'accepte volontiers. D'ailleurs, je ne vous conduirai pas loin.

Ils partirent, serrés sous le parapluie, et il la laissa à sa porte.

Le lendemain, elle lui dit bonjour en souriant. Trois

jours après, ils sortirent ensemble et firent ensemble quelques pas sur le boulevard. La semaine suivante, il lui offrit une tasse de café qu'elle accepta. Et quelques jours après, il lui dit :

— Mademoiselle, nous dégustons en même temps la cuisine du père Sicard et à quelque distance l'un de l'autre; ne pensez-vous pas qu'il serait plus agréable de nous rapprocher et de bavarder tout en déjeunant?

Elle sourit encore, et à partir du lendemain, ils déjeunèrent à la même table. Ce fut charmant! Jacques, mis en verve par la présence de la jeune fille, eut une conversation variée et assez brillante; elle lui répondait, car elle avait, elle aussi, l'esprit assez vif, et ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Quelques jours après, il voulut l'emmener au théâtre; mais, de peur d'un refus, il usa d'un subterfuge :

— Mademoiselle, dit-il, je devais aller dimanche à l'Opéra-Comique avec un de mes amis; j'ai les billets dans ma poche; mais voilà qu'au dernier moment il ne peut pas venir : acceptez de venir à sa place, vous me ferez grand plaisir.

Après une hésitation de quelques secondes, elle accepta.

— On joue *Manon*, ajouta Jacques; ça n'est pas du nouveau; mais on entend toujours avec plaisir cette musique caressante et passionnée.

Ce fut une soirée émouvante; dans l'ombre de la salle, Jacques osa prendre la main de la jeune fille et la garder dans les siennes. Profondément troublée par l'exemple amoureux qui se déroulait harmonieusement devant eux, peut-être aussi par un sentiment naissant qui l'inclinait vers Jacques, elle ne songea pas à la retirer, et ils écoutèrent ainsi l'histoire en musique d'une des plus touchantes héroïnes d'amour.

La nuit était assez fraîche, mais claire et sereine.

— Voulez-vous que nous rentrions à pied? pro-

posa-t-il. Après ces émotions, quelques pas dans le silence de la nuit nous feront du bien.

Elle prit son bras et ils partirent. Elle demeurait comme lui de l'autre côté de l'eau.

Et tout en marchant, il lui dit :

— Mademoiselle, ce spectacle émouvant, cette nuit limpide, et vous à mon bras, je ne peux pas taire plus longtemps le sentiment qui fait battre mon cœur; la première fois que je vous ai vue, je suis resté émerveillé, fasciné par votre beauté si douce, si tendre, si délicate... Et presque aussitôt, mon admiration s'est doublée d'une crainte, d'une peur atroce : la peur de ne plus vous voir après vous avoir vue. Heureusement, le petit dieu d'amour n'a pas voulu m'infliger cette peine; je vous ai revue, je vous ai revue presque chaque jour, et chaque jour, je sentais s'enfoncer plus profondément dans mon cœur les racines de cet amour que je peux vous avouer aujourd'hui... Je ne l'ai pas fait,.... je n'ai pas voulu le faire plus tôt; j'ai voulu être bien sûr moi-même de la solidité, de la sincérité, de la persistance de mon amour; je n'ai pas voulu non plus que vous m'accusiez d'une hâte incertaine et fragile... Mais aujourd'hui je peux parler, je suis bien sûr de vous aimer; je suis bien sûr que mon plus grand bonheur serait de m'attacher à vous pour la vie.

Jacques parlait lentement, presque en cherchant ses mots pour qu'ils ne trahissent pas sa pensée ardente; et elle, profondément troublée aussi, se suspendait plus lourdement à son bras et sentait les larmes monter à ses yeux.

— Ne me répondez pas tout de suite, continuait Jacques; je serais heureux si vous pouviez me rendre ma tendresse; mais je ne veux pas que notre amour soit un bref hasard; nous savons où nous retrouver, nous nous connaissons mieux; vous réfléchirez; nous parlerons de notre passé et de notre avenir, et, si vous voulez mettre vos mains dans les miennes, nous irons dans la vie comme nous allons en ce moment dans cette nuit sereine.

— Me voilà chez moi, murmura-t-elle.

— Déjà! fit Jacques.

Il prit ses deux mains et les serra longuement sur ses lèvres.

— A bientôt,... à demain,... comme d'habitude.

Elle rentra et il disparut dans la nuit.

Ils se retrouvèrent le lendemain et tous les jours et même plusieurs fois par jour, car il leur arrivait maintenant de se retrouver le soir pour dîner et passer la soirée ensemble. Chacun avait raconté à l'autre son histoire : lui, Jacques Pertuis, terminait ses études en médecine; à la fin de l'année, il serait docteur et il irait s'installer dans la bourgade qu'habitaient ses parents et dont le vieux médecin attendait impatiemment son arrivée pour lui passer sa clientèle et se reposer enfin.

Et elle, Denise Beaumont, lui dit sa jeunesse heureuse, son éducation dans un riche pensionnat; puis les catastrophes tombant sur sa famille, la débâcle de la fortune de son père, entraînant sa mort; son départ brusque de la pension, sa vie avec sa mère se débattant toutes les deux dans une succession inextricable et une situation désastreuse; la misère et le chagrin accablant sa mère qui ne tardait pas à succomber à son tour. Alors, elle avait tout vendu, elle avait coupé toutes les attaches qui pouvaient lui rappeler ce passé dont le souvenir des premières années heureuses lui rendait plus cruels encore les malheurs qui leur avaient succédé. Et elle était venue à Paris où elle ne connaissait personne et où elle avait trouvé une place qui la faisait vivre modestement.

L'infortune de Denise la rendit plus chère encore à Jacques; il ressentit une joie d'être là pour la protéger, pour lui faire oublier ses malheurs, et d'être tout pour elle puisqu'elle était seule au monde. Et il ressentait une émotion sincère et profonde devant cette jeune fille au cœur pur, de condition modeste sans doute, mais d'une éducation et d'une valeur bien supérieures à sa condition.

Et elle reprenait goût à la vie devant l'adoration de ce grand garçon qu'elle sentait sincère. Ses mal

heurs étaient trop récents pour qu'elle pût les oublier; mais il lui semblait que le destin voulût lui accorder une compensation et qu'après l'avoir accablée, il ouvrirait devant elle une vie paisible et sans doute heureuse.

Ils vécurent ainsi, côte à côte, se retrouvant à midi et parfois le soir. Le samedi et le dimanche, quand ils avaient un peu plus de temps pour rester ensemble, ils allaient au théâtre, au concert; ils passaient deux heures dans les galeries du Louvre; ou, quand le temps le permettait, ils allaient jusqu'au Bois et faisaient le tour des lacs.

— Denise, disait Jacques, je suis heureux de vous connaître: je suis heureux que ce soit moi qui sois là près de vous... Soyez persuadée que vous avez auprès de vous un ami.... un ami qui vous aime,... qui vous aime sincèrement... pour vous-même, c'est-à-dire pour vous rendre la vie plus facile, plus agréable, plus heureuse... Denise, je suis heureux que vous ayez accueilli tendrement mon amour, l'amour que m'ont inspiré votre beauté, votre charme, l'angélique douceur qui se lit sur votre visage et dans la profondeur lumineuse de vos beaux yeux.

A la Mésangère, les vendanges avaient été la fête de la joie et la fête des cœurs; la fête du soleil qui avait doré les grappes, la fête des travailleurs qui recueillaient le fruit de leurs peines. La récolte était magnifique; un beau temps persistant faisait de l'automne une suite de l'été plus douce et encore éclatante. Comme il est d'usage, on s'entr'aide entre voisins. Pierre vint vendanger chez M^{me} Rémuzat et l'oncle Victor, qui la semaine suivante rendit la pareille à Pierre.

Françoise se mit de la partie. Pour se donner de l'activité, pour aider à la vendange, pour les raisins, pour Pierre, elle se leva de bon matin et se mit au travail. Ils prenaient deux lignes parallèles et allaient du même pas, coupant les raisins, remplissant leur

panier, tournant la tête pour se voir et se sourire; et, de temps en temps, Françoise s'approchait, un raisin à la main :

— Regardez celui-là, Pierre, comme il est doré et comme il est doux... Goûtez...

Pierre s'approchait à son tour, et tous les deux, grain à grain, mangeaient la grappe.

— Oh! le beau grain! s'écriait Françoise.

Et du bout des doigts, elle le tendait à Pierre qui happait le grain vermeil et baisait les ongles roses.

Enfantillages charmants, menue monnaie de l'amour, tout petits bonheurs, dont on se souvient avec attendrissement et dont la somme finit par faire un grand bonheur.

Et puis, peu à peu, les jours se firent encore plus courts et plus sombres. La pluie se mit à tomber, cloî-trant Françoise à la maison. Plus de promenades, plus de rencontres fortuites avec Pierre. Le froid vint qu'elle préféra à la pluie : la pluie empêche de sortir, mais pas le froid, tant qu'il n'est pas trop vif. Elle mettait de fortes chaussures et un gros manteau et s'en allait d'un pas rapide. Pierre était aux aguets; il accourait; ils se rencontraient au détour du chemin et échangeaient quelques mots, mais ne pouvaient pas rester longtemps ensemble.

Françoise rentrait et se mettait au piano. La musique adoucissait sa peine. Elle n'était pas une pianiste virtuose, mais assez forte tout de même pour se faire plaisir à elle-même, et même à ceux qui l'écoutaient.

Un à un, les jours passaient. Pierre trouvait bien de temps en temps un prétexte pour venir voir l'oncle Victor, et celui-ci, qui aimait ce grand garçon net et franc, le retenait aussi longtemps qu'il pouvait; il appelait Françoise pour leur servir quelque boisson chaude; et l'après-midi passait ainsi à parler de leurs projets et de leurs idées sur la culture, surtout la culture de la vigne qui leur tenait à cœur.

Encouragé par l'oncle, Pierre s'enhardit à venir plus souvent. M^{me} Rémuzat ne manqua pas de le remarquer; elle remarqua aussi que lorsqu'il était là,

Françoise ne s'éloignait pas. Elle ne dit rien; mais elle commença à soupçonner une entente secrète entre les jeunes gens et elle les observa.

Il y eut deux et même trois semaines vraiment affligeantes; la neige tomba en abondance et persista; impossible de mettre le nez dehors; enfin, le dégel vint, mais rendit les chemins impraticables pendant longtemps.

La fin de l'hiver passa ainsi; puis, brusquement, la température se détendit; le soleil réapparut et commença à sécher la terre détrempee; les oiseaux se remirent à chanter dans les buissons, et les laboureurs se préparèrent à commencer les travaux pour les récoltes futures.

Alors, à mesure que les jours passèrent et que le beau temps fut plus assuré, Françoise et Pierre eurent plus d'occasions de se rencontrer et ils mirent une subtile ingéniosité à faire naître les occasions quand elles ne se présentaient pas assez fréquemment elles-mêmes. C'était facile : les deux propriétés se touchaient; ils n'avaient l'un et l'autre qu'à se promener sur leurs terres; ils s'apercevaient de loin et se rapprochaient. Là, seuls au milieu de la belle nature, n'ayant pour confident que le vent qui éparpillait leurs paroles, ils étaient plus assurés du secret que dans une pièce dont les murs peuvent avoir des oreilles.

— Ma bien-aimée, disait Pierre, comme voilà longtemps que je ne vous ai pas vue!

— Longtemps! s'écriait Françoise. Mais avant-hier...

— C'est bien ce que je disais... Ah! on voit bien que le temps de l'absence ne vous dure pas. Je vous ai cherchée hier...

— Hier, je suis allée avec maman faire des emplettes à Châteauneuf.

— Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime!...

— Allons, Pierre, ne soyez pas injuste : vous savez bien que je vous aime. Serais-je là... et vous aurais-je assuré de mon attachement?... Seulement, je suis peut-être plus patiente que vous, c'est-à-dire que je

laisse passer le temps qui nous sépare encore sans gémir, ... parce que cela ne sert à rien.

— C'est vrai, Françoise, pardonnez-moi... Voyez-vous, j'ai toujours un peu peur... Votre mère...

— Ne vous plaignez pas de maman; elle doit s'apercevoir que nous nous rencontrons assez souvent et elle n'a encore rien dit.

— C'est un succès! dit Pierre avec une pointe d'amertume.

— Et maintenant, séparons-nous, Pierre. N'oublions pas qu'on peut nous voir des fenêtres de la maison, et je ne voudrais pas que ma mère me fît cette observation qu'elle n'a pas encore faite.

— Au revoir, Françoise, mon amour, mon seul espoir.

Ils s'éloignèrent sans se retourner.

Déjà les blés nouveaux formaient sur la plaine un tapis vert que lustraient les coups de vent. Françoise profitait des plus beaux jours pour faire une promenade à cheval et elle s'arrangeait presque toujours pour longer en revenant les terres où Pierre travaillait, et c'étaient encore quelques minutes de gagnées.

Un mois encore, et les cerises commencèrent à rougir.

Un jour, à déjeuner, l'oncle Victor dit :

— Je vais aller tout à l'heure voir le pré au bord de la Gaude; il est toujours en avance, peut-être sera-t-il bientôt bon à faucher.

— J'irai avec toi, mon oncle, dit Françoise.

Pierre se trouva tout naturellement sur leur chemin.

— As-tu une heure à nous donner, mon garçon? dit l'oncle. Viens avec nous, tu me donneras ton avis.

Pierre marcha à côté de Françoise; au balancement de la marche, leurs mains se frôlaient; il saisissait les doigts de la jeune fille et les serrait doucement, et cette tendre pression était aussi persuasive qu'un serment d'amour.

Il fut entendu que le pré serait fauché la semaine suivante. Pierre viendrait aider l'oncle, et Françoise ne manquerait pas une si belle occasion.

L'herbe coupée sécha pendant quelques jours; puis il fallut la retourner; Pierre et Françoise vinrent avec une fourche de bois sur l'épaule; et tout en marchant, Pierre dit :

— Françoise, je m'entraîne depuis quelques jours à une épreuve, et quand j'aurai acquis assez de sang-froid, j'affronterai le péril : c'est — parlons sérieusement — c'est d'aller, avec votre permission, demander votre main à votre mère.

— Vraiment?...

— Il faut bien que cela arrive un jour ou l'autre, n'est-ce pas? Alors, pourquoi attendre plus longtemps? Voilà bientôt un an que vous êtes revenue de pension; sans doute était-il raisonnable de nous imposer ce délai; mais maintenant...

— Oui, Pierre, vous avez raison; c'est une démarche qu'il faut faire sans tarder; mais pourquoi vous en faites-vous une telle peur?

— Je ne sais pas : dès que je me trouve devant votre mère, je me sens glacé; c'est parce que je comprends qu'elle n'a pas pour moi beaucoup d'affection ni d'estime.

— Mais non, Pierre, ce n'est pas cela : maman estime simplement que vous vous seriez élevé si vous aviez étudié pour être avocat ou docteur, mais qu'en restant à cultiver vos terres, vous vous êtes classé dans une catégorie inférieure.

— Et cela suffira pour qu'elle fasse des difficultés à m'accorder la main de sa fille.

— Mais non, Pierre; d'ailleurs, moi, je ne partage pas ces idées fausses.

— Et vous êtes mon espérance, ma divine espérance et mon éternel amour.

Quelques jours après, le foin était sec; on le chargea sur une charrette; Françoise monta sur le faite et s'y installa. Pierre prit la bride du cheval et conduisit ce trône cahotant où la jeune fille se balançait comme une reine sur son char de triomphe.

A Paris, Jacques et Denise laissaient passer les jours et les mois dans l'émerveillement de leur tendresse. De plus en plus, Jacques aimait cette ravissante jeune fille, simple, douce, délicate, dont le charme mettait une lumière si pure dans sa vie jusque-là monotone. Et elle s'était prise d'une fervente tendresse pour ce grand garçon sérieux, un peu timide, respectueux de sa faiblesse et qu'elle sentait sincère.

Ils continuaient à se rencontrer chaque jour, souvent même deux fois par jour, et les heures qu'ils passaient ensemble étaient comme une fraîche oasis parmi leurs occupations grises et arides. Cependant, avec les jours qui passaient, les examens définitifs de Jacques approchaient. Denise lui dit :

— Ecoutez, Jacques, notre bonheur est de passer quelques heures ensemble; mais vos études ne doivent pas en souffrir; vos examens approchent; il faut que vous soyez reçu. Nous nous retrouverons chaque jour à déjeuner; il faut toujours déjeuner, n'est-ce pas, et ce sera plus agréable ensemble que chacun de notre côté; mais le soir, nous ne nous retrouverons plus,... plus qu'une fois par semaine. Il faut travailler, mais il ne faut tout de même pas que le travail devienne du surmenage; alors, si vous voulez, nous nous accorderons une soirée pour aller au théâtre et la journée du dimanche pour aller à la campagne.

— Denise, répondit Jacques, vous êtes la sagesse même; il me sera pénible de ne plus venir vous attendre le soir comme je faisais quelquefois; mais je resterai au travail en pensant que c'est pour vous que je travaille, et je me consolerais parce que cette période de sacrifice sera assez brève. Dans deux mois, mes examens commenceront; on n'est jamais sûr du résultat d'un examen; mais j'ai toutes raisons d'espérer être reçu, et alors, Denise, l'avenir s'ouvrira devant nous,... un avenir qui consacrerait notre bonheur en nous unissant pour la vie... Mes parents sont bons, mon amie; vous les aimerez et ils vous aimeront...

Cette image attendrissante de leur félicité pro-

chaine leur faisait monter les larmes aux yeux. Denise était à l'âge où le cœur a besoin de tendresse, d'une double tendresse : celle que l'on veut donner et celle que l'on veut recevoir. Plus que toute autre, elle ressentait ce vide du cœur qui est souvent si douloureux. Depuis ses malheurs, depuis la mort de ses parents et son arrivée à Paris, elle vivait seule, sans amis avec qui elle pût partager ses peines et ses pauvres petites joies, personne à qui elle pût se confier librement.

Ce besoin d'aimer, de se confier, si lourdement comprimé en elle, ne demandait qu'une occasion de jaillir, de s'épanouir dignement. Et voilà que cette occasion s'offrait : elle trouvait un compagnon sincère et digne d'être aimé et qui lui offrait une situation solide, un avenir assuré, une famille accueillante en plus de son amour.

Elle murmura.

— Quel rêve!...

— Mais non, mon amie, releva Jacques, ce n'est pas un rêve, ou du moins pas un rêve inaccessible, improbable... C'est un rêve très raisonnable et qui peut très bien devenir une réalité, ... que dis-je, qui deviendra bientôt une réalité; nous ne nous perdons pas dans les nuages, nous ne demandons pas un miracle, mais le cours tout naturel des événements : reçu à mon doctorat, je pars, je m'installe, je parle de vous à mes parents en des termes qui leur donneront l'envie de vous voir au plus tôt devenir leur fille... Et voilà!... C'est simple...

— Oui, Jacques, c'est simple, là, en paroles; mais il arrive souvent...

— Que voulez-vous qu'il arrive, mon amie? Auriez-vous l'esprit inquiet et méfiant? répondit Jacques en riant.

— Non, mon ami, non; mais l'avenir que vous évoquez à mes yeux est pour moi un bonheur si inattendu qu'il me paraît invraisemblable.

— Eh bien! Denise, ayez encore un peu de patience et comptez sur mon amour pour rendre ce bonheur parfaitement vraisemblable et réel, et avec un em-

pressement et une ferveur d'autant plus grande que votre bonheur et le mien sont inséparables.

Jacques respecta le programme fixé par Denise; leur meilleur moment était l'heure du déjeuner qu'ils prenaient toujours ensemble; ils allaient au théâtre généralement le mercredi, pour couper la semaine, et le dimanche ils se retrouvaient d'assez bonne heure et partaient une fois d'un côté, une fois de l'autre, et passaient la journée en plein air dans une de ces magnifiques forêts qui environnent Paris : Saint-Germain, Sénart ou Verrières; ils couraient, riaient et jouaient comme deux enfants débridés dont le seul bonheur est d'être ensemble. Et ils rentraient le soir, les poumons revivifiés par l'air pur, un peu las d'une bonne et saine fatigue, et prêts à reprendre le travail pour une semaine.

Les derniers temps, Jacques, pour donner l'ultime coup de collier, proposa de supprimer ces petites escapades du dimanche. Denise s'y opposa.

— Non, Jacques, dit-elle; si vous n'êtes pas prêt pour votre examen, ce n'est pas en deux ou trois jours que vous le serez; au contraire, un travail ininterrompu vous causerait une fatigue qui vous serait plus préjudiciable qu'avantageuse; il faut affronter l'examen l'esprit libre, léger, dégagé, et non pas exténué par le surmenage des derniers jours.

— Vous avez raison, comme toujours, mon amie; le dimanche, la veille de l'ouverture des examens, nous irons à Robinson, nous nous promènerons bien sagement, et je rentrerai me coucher de bonne heure, pour être frais et dispos le lendemain.

Ce furent quelques jours de fièvre et d'inquiétude; la pensée de Denise ne quittait pas Jacques, comme si elle eût pu le suivre pas à pas; ils se retrouvaient à midi et le soir; Jacques faisait part à son amie de ses espoirs et de ses craintes; elle tremblait; mais on sait que les impressions du candidat sont généralement fausses; ce sont ceux qui croient avoir réussi leurs compositions qui les ont le plus lamentablement manquées.

Jacques fut reçu. Ce fut une explosion de joie.

Denise attendait. Jacques courut à elle les bras levés. Ils s'étreignirent longuement.

— Mon amie, mon amie, murmurait-il, c'est la porte ouverte au bonheur!...

Ils firent une infidélité au père Sicard et allèrent fêter l'événement dans un restaurant des boulevards.

Le lendemain, Jacques écrivit à ses parents. Maintenant qu'il était délivré de tout travail et de tout souci, il pouvait bien s'accorder quelques jours de répit dans ce Paris qu'il allait quitter. Il passerait avec Denise tous ses moments de liberté, avant la séparation inévitable.

Le surlendemain, il reçut la réponse de sa mère. La digne dame se réjouissait du succès de son fils.

... et ton père se réjouit autant que moi, poursuivait-elle; tu sais, mon cher enfant, que nous ne sommes pas riches; nous avons fait des sacrifices pour que tu puisses poursuivre les études de médecine; ton succès nous en récompense aujourd'hui; après ces quelques années de séparation, tu vas revenir l'installer auprès de nous et tu ne quitteras plus Châteauneuf; notre bon vieux docteur attend ton arrivée avec impatience. Je pense que ce n'est plus qu'une affaire de quelques jours: peut-être as-tu quelques dernières formalités à régler à Paris; hâte-toi et arrive. Je vais préparer la chambre en attendant la lettre qui nous annoncera ton arrivée pour ne plus nous quitter. Mon cœur de maman bat un peu plus fort quand je pense que je l'embrasserai bientôt et que je l'embrasserai tous les matins avant que tu ne partes à ton travail.

Ton père est allé ces jours derniers à la Mésangère, tu sais, la propriété des dames Rémuzat, pour examiner les dégâts causés par l'hiver et les réparations nécessaires, et il en est revenu avec une idée, ... mais ce n'est encore qu'une idée dont la réalisation ne pourrait être qu'assez lointaine; aussi je ne l'en parle pas plus longuement; nous l'examinerons quand tu seras là...

A bientôt donc, mon cher enfant...

Jacques lut la terre de sa mère avec attendrissement : sa mère, son père, la grande maison de son enfance, ses souvenirs de jeunesse... Il se demanda quelle était cette idée « dont la réalisation ne pouvait être qu'assez lointaine », mais il ne s'y attarda pas. Denise l'attendait; il pressa le pas.

Depuis que Jacques était libéré, ils ne se quittaient que le moins possible. Ils déjeunaient toujours ensemble; et, le soir, Jacques venait attendre Denise; ils se promenaient au Luxembourg et s'y reposaient; puis, quand le crépuscule les chassait, ils revenaient lentement chez le père Sicard pour le repas du soir; et tout lentement encore, Jacques raccompagnait Denise à sa porte et rentrait chez lui.

Ils ne parlaient pas de la séparation prochaine; ils sentaient tous les deux que l'émotion étranglerait les mots dans leur gorge et ferait monter les larmes à leurs yeux.

Jacques laissa ainsi passer presque une semaine; il y avait déjà quatre jours qu'il avait reçu la lettre de sa mère; il pouvait bien avoir quelques affaires à régler avant de quitter définitivement Paris; mais tout a une fin, et il ne pouvait guère tarder davantage.

Ce soir-là, il fit un effort et se décida. Ils étaient assis dans un coin retiré du Luxembourg; après un moment de silence où chacun suivait ses pensées, Jacques dit :

— Mon amie, j'ai reçu une lettre de ma mère.

Denise pâlit. Elle savait bien que Jacques allait partir; mais on a beau s'attendre à un événement pénible, le moment où il arrive vous porte toujours un coup.

— Elle me presse de partir, poursuivit Jacques.

— Eh bien! puisqu'il le faut..., murmura Denise.

— Oui, il le faut... Nous le savons depuis longtemps, qu'il le faut; mais le moment fatal n'en est pas moins cruel.

— Du courage! Jacques, fit-elle avec un petit sourire triste.

— Oui, du courage,... il m'en faut pour m'éloigner de vous que j'aime comme ma vie; mais j'ai une cour

solation : notre séparation sera brève; bientôt, vous prendrez le même chemin que moi et vous viendrez me retrouver pour ne plus me quitter.

Ils restèrent un moment silencieux; puis elle reprit :

— Quand pensez-vous partir?

— Je pense qu'il serait raisonnable de partir après-demain, ou au plus tard le jour suivant. Demain j'écrirai à mes parents pour leur annoncer mon arrivée.

Ils se levèrent, Jacques prit le bras de Denise et ils s'éloignèrent lentement.

Pendant ces deux derniers jours, ils tâchèrent de paraître gais et insoucians; ils riaient, mais d'un rire un peu sec et nerveux, et la tristesse alourdisait leurs paroles et voilait leurs regards, malgré leurs efforts pour la rejeter.

— Nous avons bien tort de nous attrister, s'écriait Jacques, puisque cette séparation est inévitable et qu'elle est indispensable pour préparer notre réunion définitive.

— C'est vrai, Jacques; mais une séparation est toujours pénible; depuis que je vous connais, vous avez été un ami charmant et si précieux pour moi qui étais toujours seule avec le souvenir de mes malheurs.

— Eh bien! maintenant vous aurez le souvenir de nos heures heureuses.

— Oui, mais vous, vous allez retrouver vos parents, vous allez être occupé par votre installation; et moi, malgré mes souvenirs, je vais retomber dans ma solitude...

— Je vous promets que ce ne sera pas pour longtemps.

Le jour du départ arriva. Jacques ne voulut pas que Denise vînt à la gare.

— Non, dit-il, des adieux sur le marchepied du wagon, le mouchoir qui s'agite, non. J'ai un train à deux heures; nous déjeunerons ensemble, comme toujours; je vous embrasserai et je m'éloignerai rapidement.

Ce dernier déjeuner fut assez silencieux; parfois,

ils tournaient la tête; leurs regards se prenaient une seconde, puis se détournaient aussitôt pour que chacun ne vit pas que l'autre avait les larmes aux yeux.

Quand ils sortirent, ils avaient encore le temps; ils se hâtèrent vers la pépinière du Luxembourg, où il n'y avait à ce moment-là personne; Jacques prit la jeune fille dans ses bras et la serra sur son cœur.

— Denise, mon amie bien-aimée, je rends grâce à l'amour de vous avoir mise sur mon chemin... Votre charme si doux, si pur, vos adorables qualités d'esprit et de cœur ont fait l'enchantement de ces derniers mois et m'ont attaché à vous pour toujours... Je pars, Denise, puisque cette séparation est indispensable, mais je pars en emportant votre souvenir, votre pensée, votre amour et l'espoir, que dis-je? la certitude de vous revoir bientôt... Je vais travailler à la fois à mon installation et à notre union prochaine, et je vous écrirai, Denise, je vous tiendrai au courant, pas à pas, de ces deux projets qui se touchent, qui se tiennent, et quand tout sera prêt, je vous écrirai une dernière lettre pour vous dire : « Venez vite, ma bien-aimée, tout est prêt pour vous recevoir... Je vous attends avec l'impatience d'un amour qui veut faire de vous une femme heureuse... » A bientôt, Denise, à bientôt et pour toujours!

Il l'embrassa une dernière fois et partit en courant.

Depuis plus d'une semaine, un bon soleil de juillet achevait de mûrir les blés et accablait M^{me} Rémuzat. La bonne dame, un peu lourde, supportait mal la chaleur. Réfugiée dans une pièce fraîche pendant les heures trop écrasantes de la journée, elle venait ensuite s'installer sur la terrasse dès que le soleil tournait et que se faisait sentir une brise légère.

Françoise s'installait, elle aussi, sur une chaise longue voisine de celle de sa mère, un livre à la main.

— Quel supplice! marmottait la bonne dame, cette épouvantable chaleur ne va donc pas bientôt finir?

— Mais non, maman, protestait Françoise, il faut qu'elle dure encore au moins tant que les blés ne sont pas fauchés et rentrés.

— Ah! oui, les blés... En attendant, j'étouffe et je ruisselle de sueur.

— Ma pauvre maman!... Attends, je vais te préparer une citronnade glacée.

Elle se leva pour aller chercher les citrons et l'eau fraîche, et comme elle disposait les verres sur la petite table, Pierre arriva.

— Bonjour, Pierre! lui cria Françoise. Vous arrivez bien : j'ajoute un verre pour vous.

— Mais non, ne vous dérangez pas.

— Voilà le dérangement, dit Françoise en lui approchant un siège et en posant un verre devant lui. Que pensez-vous de ce temps, Pierre?

— Magnifique,... admirable,... pourvu qu'il dure encore au moins une semaine!

— Prenez garde, Pierre, dit Françoise en éclatant de rire, vous n'allez pas être d'accord avec maman.

Pierre tourna un regard inquiet vers M^{me} Rémuzat qui s'épongeait et haletait sur sa chaise longue, et il se reprit :

— J'avoue, dit-il, que pour les personnes qui supportent mal la chaleur, ce temps est plutôt accablant... Mais pour les blés, Madame, c'est superbe... Quelle belle moisson nous allons faire!... Cela vaut bien de souffrir un peu...

— Oui, rétorqua M^{me} Rémuzat, cela vous est égal à vous qui avez l'habitude d'être dans les champs même par le plus gros soleil; mais moi que la chaleur indispose...

Pierre eut un geste des deux mains pour montrer qu'il compatissait :

— Bien sûr, Madame,... je comprends, c'est assez pénible... Mais la moisson, Madame, la moisson... Justement j'étais venu pour voir M. Victor et nous entendre pour nous prêter mutuellement les chevaux et prendre jour pour faire venir la batteuse.

— Mon oncle, dit Françoise, est justement parti faire un tour du côté des champs de blé de Grimaud,

sans doute pour voir s'ils sont bientôt bons à faucher. Si vous voulez, tout à l'heure, nous nous avancerons au-devant de lui.

— Bien volontiers, Mademoiselle.

— Mais auparavant, buvez donc tranquillement votre citronnade, monsieur Pierre; vous avez beau y être habitué, il fait tout de même meilleur assis ici à l'ombre qu'à courir dans les terres au soleil.

— Mais certainement, Madame, dit Pierre.

— Voilà donc une période pénible qui va commencer, dit encore M^{me} Rémuzat.

— Eh oui! Madame, mais si pénibles qu'elles soient, les périodes de gros labeur, à la campagne, prennent toujours un air de fête; nous avons d'abord les foins, avec la jeunesse armée de fourches et répandue dans les prés; puis, en juillet, la moisson qui est la plus pénible, parce qu'elle arrive en grosse chaleur, mais aussi la plus riche et la plus précieuse, quand on voit le grain doré ruisseler de la batteuse et remplir les sacs; puis les vendanges, pénibles aussi; mais, fin septembre, il fait déjà beaucoup moins chaud, et les raisins et le vin nouveau entretiennent la gaieté... Enfin, de véritables fêtes avec la joie d'emplir les greniers et la cave du fruit de ses travaux.

— C'est vrai, accorda M^{me} Rémuzat; il y a une autre raison encore : c'est que ces travaux s'effectuent en plein air, au soleil, sous le ciel bleu.

— En effet, le travailleur en plein air est plus rayonnant que l'ouvrier enfermé en usine ou en atelier; il est plus près de la nature; il a la joie de voir le fruit de son travail naître, grandir, se gonfler et mûrir sous ses yeux; il voit ses blés s'alourdir peu à peu et ses raisins se gonfler et se dorer... Et voyez-vous, Madame, je ne crois pas qu'il y ait une satisfaction qui puisse égaler celle-là.

Pierre s'animait en parlant, comme un paysan qui aime son métier, qui aime sa terre, qui est prêt à accepter sans trop d'amertume les déboires que lui infligent les intempéries, car tout n'est pas profit; mais qui est prêt aussi à se réjouir et à rendre

grâces au Ciel dans les années d'abondance. Ayant ainsi parlé, il vida son verre. Françoise, qui attendait ce moment, lui dit :

— Eh bien! maintenant, si vous voulez, nous avancerons jusque-là pour voir si nous voyons revenir mon oncle.

Pierre se leva, salua M^{me} Rémuzat, descendit le perron en deux sauts; Françoise fit comme lui et ils s'avancèrent vers le bosquet qu'ils devaient traverser pour gagner le quartier de Grimaud. Dès qu'ils eurent disparu derrière les arbres, Pierre saisit la main de Françoise et la pressa avec ferveur sur ses lèvres en lui disant :

— Ma bien-aimée, je vous remercie d'avoir eu la bonne pensée de m'accompagner pour aller au-devant de votre oncle.

— Mais, Pierre, je voulais faire ma petite promenade quotidienne; quoi de mieux que de la faire avec vous?

— Françoise, vous avez toujours un mot pour faire plaisir; vous êtes une nature délicieuse, un être d'élite, et je suis assez heureux... enfin, si j'ai le bonheur..., je veux dire si un jour vous êtes ma femme, je me fais de mon avenir un tableau... enfin, une félicité si haute que j'ose à peine y penser.

— Mais, Pierre, il faut y penser, au contraire! Ne m'avez-vous pas dit que vous vous accoutumiez par la pensée à vaincre cette appréhension qui vous tourmente quand vous vous trouvez devant ma mère?

— Oui, c'est vrai...

— Eh bien! arrivez-vous à vous enhardir?

— Bien lentement, je vous l'avoue...

— Et moi, je vous accorde que je vous comprends un peu : maman est très bonne... à condition que l'on fasse ce qu'elle veut.

Ils se mirent à rire tous les deux. Et Françoise ajouta :

— Voyez-vous, il faut montrer de la volonté et ne pas avoir peur.

— C'est facile à dire... Mais quand je pense qu'elle n'a pas une sympathie bien marquée pour moi...

— Mais non, Pierre, vous vous trompez... ou tout au moins vous exagérez beaucoup; ainsi tout à l'heure, elle a été très aimable.

— Oui, c'est vrai... Si j'étais sûr de la trouver toujours dans d'aussi bonnes dispositions...

— Pourquoi pas? D'ailleurs notre vie, notre avenir ne se jouera pas en quelques minutes; lorsque la question sera posée devant ma mère, elle se posera aussi devant moi...

— Ah! Françoise, vous me redonnez du courage; mon amour, qui parfois laisse tristement retomber ses ailes, relève la tête et laisse éclater la joie dans ses yeux quand vous me dites un mot d'espoir... C'est que je vous aime, mon amie,... et si par malheur il me fallait renoncer à vous, je ne pourrai que traîner une vie lamentable et tout serait fini pour moi.

— Pourquoi avez-vous de ces idées qui ne peuvent que vous déprimer et vous attrister? Je vous aime, Pierre; j'aime le petit compagnon de jeux de mon enfance, devenu l'ami de ma jeunesse, et je veux qu'il devienne le compagnon de toute ma vie; je veux partager votre existence large et saine; je veux vivre au milieu de nos terres qui nous donneront l'abondance quand les miennes seront réunies aux vôtres; voilà ce que je veux, Pierre; et en supposant que ma mère fasse quelque objection à notre mariage, je saurai bien lui prouver que mon bonheur est là, avec vous, et je tiendrai bon... Elle parle haut et je lui cède dans le courant de la vie quotidienne; je ne veux pas engager de discussion pour des choses sans gravité; mais lorsqu'il s'agira du bonheur de ma vie, vous verrez que je tiendrai bon.

— Vous me donnez du courage, Françoise...

— Mais je suis persuadée que nous nous alarmons trop vite; tout ira bien; et puis nous aurons pour nous mon oncle Victor; il vous aime beaucoup, mon oncle.

— Oui, je le crois.

— Alors savez-vous ce que vous devriez faire, Pierre? Vous devriez lui parler à lui d'abord. Je ne serais pas surprise qu'il ait deviné depuis longtemps

que nous nous aimons. Parlez-lui : d'abord ça lui fera plaisir que nous lui fassions nos confidences et que nous lui montrions confiance; et nous aurons en lui un allié qui pourra nous guider et nous donner de bons conseils.

— Vous avez raison, Françoise; à la première occasion, je lui parlerai.

— Eh bien! elle se présente en ce moment-même, la première occasion.

— Quoi, vous voulez que... tout de suite...?

— Bien sûr! Pourquoi attendre? Dès que nous apercevrons mon oncle, je m'en retourne et je vous laisse seul aller vers lui; parlez-lui.

— Bien, Françoise, bien... Je vais lui parler... Il m'écouterà... Mais malgré l'appui qu'il nous donnera, j'espère, mon plus grand espoir, mon amie, c'est vous-même. Si nous avons quelque obstacle à vaincre, c'est dans notre amour, c'est dans la fermeté de votre cœur que nous en trouverons la force et le courage. Quoi qu'il arrive, je resterai heureux et confiant tant que vous me direz comme tout à l'heure : « Moi aussi, je vous aime. »

— Oui, Pierre, et je vous aimerai toujours; mon amour n'est pas un caprice de petite fille; il est le sentiment sérieux d'une femme qui engage sa vie et qui ne l'engage que sur l'appel immuable et irrésistible de son cœur.

Ils marchèrent quelques instants en silence. Pierre avait repris la main de la jeune fille et il la gardait toute frémissante dans la sienne; il tournait la tête vers elle et il admirait son profil net et fier, sa bouche bien dessinée qui s'entrouvrait sur des dents éclatantes, son nez fin et droit, son petit menton volontaire où se creusait une mignonne fossette quand elle riait; et sa belle chevelure brune, dont les boucles souples dansaient sur ses épaules à chaque pas. Et son cœur bondissait dans sa poitrine en pensant qu'une jeune fille aussi belle, aussi douce, aussi sensible, voulait bien accueillir et lui rendre son amour.

— Ah! voilà mon oncle, dit Françoise; je vous laisse; parlez-lui et soyez persuasif.

Elle fit demi-tour, et Pierre s'avança seul vers l'oncle Victor.

— Ah! te voilà, mon garçon? s'écria celui-ci en le voyant. Je viens de voir mes blés de Grimaud, il va falloir y mettre la moissonneuse sans tarder.

— C'est pour cela que je venais vous voir, pour prendre nos dispositions; nous commencerons par les vôtres ou par les miens?

— Nous allons décider de tout cela; mais Françoise n'est pas avec toi?

— Elle était avec moi; mais quand elle vous a vu, elle s'en est retournée.

— Et pourquoi? Est-ce que je lui fais peur, aujourd'hui?

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur Victor; mais c'est qu'elle a voulu que je vous parle. Je ne veux pas faire de finesse avec vous et je vais vous dire tout simplement... D'ailleurs, je ne serais pas surpris que vous vous soyez aperçu déjà que, Françoise et moi, nous nous aimons.

— Et ce n'est pas difficile, dit l'oncle en riant; ces amoureux sont tous les mêmes : ils croient garder un secret; mais tout les trahit, leurs paroles, leurs gestes, leurs regards,... et les voilà surpris quand on leur dit qu'on a deviné leur secret!

— Oh! bien, tant mieux! dit Pierre après deux secondes d'hésitation. Je n'en serai que plus à l'aise pour vous dire donc que notre plus cher désir est de nous marier.

— Bien, bien...

— Mais je vous avoue que j'ai un peu peur de M^{me} Rémuzat; je crois bien qu'elle n'a pas beaucoup d'admiration, ni une trop grande sympathie pour moi; je crois qu'elle me reproche d'être resté à la terre au lieu de devenir avocat, ou médecin, ou fonctionnaire.

— Et tu as bien fait, mon garçon, s'écria l'oncle Victor; moi, je t'approuve.

— Votre sympathie me rassure, dit Pierre, et c'est pour cela que nous avons décidé, Françoise et moi,

de vous faire nos confidences à vous d'abord, et de vous demander votre appui.

— Mon garçon, il ne faut pas vous faire d'illusion sur l'appui que je peux vous donner : M^{me} Rémuzat est la maman; moi, je ne suis que l'oncle; je peux toujours exprimer mon opinion; mais je n'ai aucune autorité. Cependant, cette réserve faite, soyez persuadés que ma sympathie vous est toute acquise, que ce mariage me rendra fort content et que je ferai tout pour vous aider à vaincre les résistances si vous en rencontrez.

— Ah! merci,... merci, monsieur Victor!

— Moi, j'ai beaucoup d'estime et de sympathie pour toi; tu es un garçon intelligent et tu as bon cœur. Tu appliques ton intelligence aux choses de la terre; c'est peut-être plus difficile et plus compliqué que d'aligner des chiffres; en tout cas, c'est plus vivant. Et tu appliqueras ton bon cœur à faire le bonheur de ta femme.

— Oh! pour ça, vous pouvez en être sûr.

— J'en suis tellement sûr que je pousserai autant qu'il me sera possible à la réalisation de votre projet.

— Merci encore...

— Et quelle belle vie vous aurez! Les terres de Françoise et les tiennes vont vous faire un domaine magnifique; moi, je me fais vieux, mais tant que je tiendrai debout, je t'aiderai à les mettre en valeur... La vie rêvée, te dis-je.

Le visage de Pierre rayonnait; dans ses yeux brillait une flamme d'espoir; puis tout à coup, ils s'assombrirent :

— Oui, murmura-t-il, mais il y a M^{me} Rémuzat.

— Il ne faut pas avoir peur, mon ami; je t'accorde que M^{me} Rémuzat a l'habitude de commander et de voir tout plier devant sa volonté; mais, au fond, ce n'est pas une mauvaise femme; si par hasard elle faisait d'abord opposition à votre mariage, je suis persuadé que votre persévérance et la fermeté de votre amour arriveront facilement à la vaincre. Tout est là : vous êtes bien décidés?

— Oh! oui, monsieur Victor! s'écria Pierre; et

Françoise est dans les mêmes sentiments que moi.

— Eh bien! alors, ayez confiance; quand ils sont unis et résolus, la jeunesse et l'amour ne craignent pas d'obstacle et arrivent toujours à les vaincre.

— Ah! monsieur Victor, vous ne pouvez pas savoir quel bien me font vos paroles!... J'aime Françoise, et si par malheur je devais renoncer à elle, je serais le plus malheureux des hommes.

— Il ne faut pas penser au malheur; au contraire; il faut penser à un bonheur qui n'est peut-être pas éloigné. Et maintenant, viens avec moi jusqu'à la route de Piégon; j'ai là-bas une autre pièce de blé et nous causerons des moissons.

...

En quittant Pierre, Françoise était remontée lentement vers la maison; elle savait d'avance ce qui allait se passer entre son oncle et Pierre. Son oncle l'aimait elle-même comme si elle eût été sa fille, et il avait beaucoup de sympathie pour Pierre. Elle était bien certaine qu'il serait favorable à leur mariage et qu'il s'en réjouirait lui-même.

Elle arriva en même temps que M. Pertuis, l'architecte de Châteauneuf.

Les bourrasques avaient causé quelques dégâts à la toiture; ce n'était pas grand'chose, si peu de chose qu'on n'y avait pas pris garde; la négligence avait fait plus de mal que le mauvais temps; d'ailleurs, M^{me} Rémuzat voulait apporter quelques modifications aux chambres et elle avait prié M. Pertuis de venir établir un devis.

Françoise reprit sa place sur la terrasse, et M^{me} Rémuzat avec l'architecte allèrent examiner les dégâts. Quand ils redescendirent, elle lui offrit de se rafraîchir, et Françoise lui prépara une citronnade avec sa parfaite bonne grâce. M. Pertuis admira la belle situation et les agréments de la maison.

— Vous êtes à la campagne, dit-il, avec un jardin, des arbres, et vous êtes à deux pas de Châteauneuf;

vous pouvez sortir, prendre l'air et vous installer à l'ombre sans sortir de chez vous.

— J'avoue que la situation est bien agréable, dit M^{me} Rémuzat.

— Tandis que nous, avec notre maison située sur la place, nous ne sommes pas chez nous; si nous ouvrons la fenêtre, c'est la poussière, ce sont les gens qui passent, et si nous voulons sortir, nous sommes sur la place au lieu d'être, comme vous, en toute liberté sur une terrasse ombragée.

— Mais qu'est-ce qui vous empêche d'habiter la campagne?

— Hé, mon métier, Madame!

— Eh bien! vous habiteriez la campagne et vous n'auriez à Châteauneuf qu'un bureau.

— Ça ne serait peut-être pas très commode. Et puis nous allons avoir notre fils Jacques qui va venir demeurer avec nous. Nous l'attendons après-demain. Il a terminé ses études de médecine; il vient d'être reçu docteur; il va prendre la succession de notre bon vieux docteur qui attend son arrivée pour se retirer.

M. Pertuis parlait de son fils Jacques avec la complaisance un peu vaniteuse d'un père fier de son fils.

— Ah! vraiment? Je vous fais compliment, répondait M^{me} Rémuzat; vous devez être heureux de voir votre fils s'établir auprès de vous; et M^{me} Pertuis peut-être encore plus que vous.

— Oh! certainement; vous savez,... les mamans... Elle a supporté avec impatience ces cinq années de séparation, pendant qu'il faisait ses études à Paris... Elle tremblait à la pensée qu'il aurait pu être tenté par la grande ville et s'installer à Paris même; mais il n'en a jamais parlé, et maintenant nous voilà rassurés; il est docteur depuis une quinzaine de jours à peine et il a écrit hier qu'il revenait définitivement après-demain.

— Eh bien! Monsieur, encore une fois nos compliments pour votre fils et pour vous-mêmes qui réalisez le rêve de vivre en famille.

M. Pertuis se levait. Il assura M^{me} Rémuzat qu'il

allait faire le nécessaire pour effectuer les réparations le plus tôt possible; il reviendrait dans quelques jours; il salua M^{me} Rémuzat et Françoise et s'en alla tout songeur.

Il s'en alla tout songeur parce qu'il venait d'avoir une idée; une idée encore flottante, indécise; mais à laquelle il fallait réfléchir et qui pouvait très bien devenir une heureuse réalité. Aussi, pendant le dîner du soir, il en parla tout de suite à sa femme :

— Tu sais que je suis allé tout à l'heure chez M^{me} Rémuzat, à la Mésangère; une maison bien installée et où rien ne manque... Une large terrasse et des ombrages..., et des terres en plein rapport, des champs de blé, des vignes...

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce qu'il y a aussi une jeune fille, une très belle fille...

M^{me} Pertuis comprit tout de suite :

— Tu penses à Jacques?

— Quel établissement ça lui ferait!

— Jacques ne voudra pas se marier tout de suite.

— Sans se marier tout de suite, il peut toujours faire acte de prétendant.

— Et crois-tu que ces dames accepteraient?

— Comment! se récria M. Pertuis, un docteur! Le docteur du pays est un des principaux personnages : toutes les ambitions lui sont permises.

— Oui, en effet, et puis, Jacques est beau garçon.

— Je te dis qu'il y a là une situation admirable... Tu ne connais pas la Mésangère?

— Non, je ne connais que ce qu'on en voit en passant sur la route.

— C'est-à-dire rien. Admirable, je te dis. Jacques arrive après-demain; je dois retourner là-bas la semaine prochaine pour commencer les réparations; je l'emmènerai avec moi.

— Mais oui; il verra toujours...

La conversation ne se poursuivit pas plus avant; mais pendant les jours qui suivirent, M. Pertuis ne lâcha pas son idée.

Jacques arriva à l'heure fixée; ses parents étaient

à la gare; ce furent les tendres effusions du retour, d'un retour définitif : sa mère pleurait des larmes de joie et d'admiration :

— Enfin, te voilà!... Tu n'es pas trop fatigué?... Fais voir comme tu as bonne mine. Enfin, c'est fini, ces études, tu ne nous quitteras plus... Je pourrai te soigner quand tu seras fatigué... Et dire que tu es docteur!... Est-ce possible! toi que nous avons failli perdre l'année de ta scarlatine!

La brave femme avait pris le bras de son fils et se redressait en ayant l'air de dire aux passants :

— Vous voyez, c'est mon fils, le docteur Jacques Pertuis... Vous pouvez être malades maintenant, soyez tranquilles : il vous guérira!...

Jacques monta à sa chambre, fit un brin de toilette, puis s'esquiva pour courir à la poste et envoya un télégramme à sa chère Denise qu'il venait de quitter :

« Bon voyage. Pense à vous. Ecrirai demain. Vous embrasse. »

Pendant les premiers jours, il refit connaissance avec la maison, et Châteauneuf, et quelques amis; il alla voir le vieux docteur :

— Ah! vous voilà? J'en suis enchanté; je vais pouvoir enfin me reposer.

— Laissez-moi souffler un moment, s'écria Jacques en riant, j'arrive à peine.

— Soufflez un moment, mais pas longtemps; dans quelques jours, vous m'accompagnerez dans mes visites, pour faire connaissance avec mes malades, et peu à peu, vous me remplacerez.

Il en fut convenu ainsi, dans une quinzaine de jours. En attendant, Jacques écrivait à Denise tous les matins, à sa chère petite Denise qu'il se représentait recevant sa lettre avec un mouvement de joie. Il lui donnait des détails sur la vie nouvelle qui commençait pour lui, il lui parlait de sa petite ville, de ses parents, et surtout des heures heureuses qu'ils avaient passées ensemble : leurs déjeuners chez le père Sicard, leurs soirées au théâtre, leurs promenades dans les bois ensoleillés... Comme ce bon temps avait passé vite!... Mais il reviendrait bientôt; dès que

son installation serait finie et qu'il aurait organisé sa nouvelle existence, il parlerait d'elle à ses parents, et elle viendrait, et le bonheur recommencerait, un bonheur qui serait toute leur vie, complet, définitif...

Denise, dans sa petite chambre, lisait ces lettres, les yeux pleins de larmes, et les rangeait soigneusement pour les relire, le soir...

...

Un jour, M. Pertuis dit à Jacques :

— Mon garçon, je vais voir une cliente... Une petite promenade; viens avec moi.

Jacques prit son chapeau, et après quarante minutes de marche, ils arrivèrent à la Mésangère. Il était environ cinq heures : M^{me} Rémuzat et Françoise étaient assises sur la terrasse, lisant, tricotant. Les deux hommes y prirent place aussi, et Françoise prépara des boissons fraîches.

— Alors, Monsieur, dit M^{ms} Rémuzat, vous voilà docteur et vous vous installez à Châteauneuf?

— Je ne dirai pas « à votre service », Madame; je vous souhaite plutôt de rester en bonne santé; mais enfin, personne n'est à l'abri de la maladie.

— Je vous remercie tout de même... Et vous n'avez pas eu la tentation de vous fixer à Paris?

— Certainement, après quelques années de Paris, je ne l'ai pas quitté sans regret; Paris... oui, pour les théâtres, les concerts, les musées, les monuments, dépenser beaucoup d'argent,... mais s'il faut se donner beaucoup de peine pour le gagner, cette obligation atténuée bien le plaisir... Tandis qu'ici j'ai mes parents, j'ai ma maison; je mènerai une petite vie monotone peut-être, mais tranquille.

— Je crois que vous avez fait sagement.

M^{me} Rémuzat et M. Pertuis s'éloignèrent pour examiner une fois encore les dégâts et décider définitivement des réparations. Resté seul avec Françoise, Jacques lui parla de Paris, des dernières pièces qu'il avait vues. Françoise l'écoutait toute souriante, et Jacques ne pouvait pas s'empêcher de remarquer sa

beauté éclatante, son visage expressif, ses yeux vifs et lumineux.

Comme M^{me} Rémuzat et M. Pertuis redescendaient, l'oncle Victor arriva; compliments de part et d'autre; la compagnie resta encore un moment sur la terrasse. Jacques dit toute son admiration pour cette maison, cette propriété, si agréables. L'oncle Victor, qui en était fier, offrit de faire quelques pas. Il fit faire aux visiteurs le tour de la pelouse; il leur fit traverser le bosquet et leur montra de loin les champs moissonnés, les prés, les vignes où le raisin mûrissait doucement.

— C'est une situation admirable, disait M. Pertuis.

— Vous avez tout, renchérisait Jacques : l'utile, l'agréable, la maison, le jardin, les bois, la campagne, à deux pas de la petite ville.. Vraiment, il n'est guère possible d'avoir une installation aussi heureuse.

L'oncle Victor se rengorgeait.

— Je vous fais tous mes compliments, lui dit M. Pertuis en prenant congé.

— Quand vous voudrez bien revenir nous voir, vous nous ferez plaisir.

— Moi, je suis obligé de revenir pour les réparations; et je pense que Jacques m'accompagnera volontiers pour profiter un peu de la campagne et de sa liberté, avant d'être tout à fait pris par les malades.

Jacques assura qu'il en serait très heureux et il s'éloigna avec son père.

M. Pertuis revint à la Mésangère assez souvent; les travaux demandaient sa présence; mais il revint plus souvent que ne l'exigeaient les travaux; son intention était d'y amener Jacques avec lui. Et, en effet, Jacques, profitant de ses derniers jours de liberté pour faire quelques promenades, y revint assez souvent, lui aussi.

M^{me} Rémuzat les accueillait volontiers; Jacques se reposait sur la terrasse en compagnie de Françoise, et l'oncle Victor était heureux de leur faire admirer le domaine qu'il maintenait en parfait état.

Ce fut, en revenant, un soir, que M. Pertuis parla :

— Quelle situation magnifique!... Quelle belle mai-

son où rien ne manque!... Et ce domaine... Tu as vu comme c'est tenu, comme c'est soigné!... Quel rapport doivent donner ces prés, ces champs et ces vignes!

— Oui, approuva Jacques, c'est une jolie fortune.

— Et quel agrément de demeurer là. Cette terrasse,... ces ombrages...

— Surtout l'été.

— Et les habitants sont charmants; M^{me} Rémuzat nous accueille avec une bonne grâce... et l'oncle Victor, quel brave homme!... Et Françoise, un heureux caractère, intelligente, bon cœur... Et, ce qui ne gêne rien, une belle brune.

— Oui, approuva encore Jacques, une splendide jeune fille...

— Je pense, continua le père, que le jeune homme qui entrera dans cette maison en qualité de gendre ne sera pas à plaindre.

— Ça, c'est probable.

— Et sais-tu à quoi je pense, Jacques? C'est que si tu voulais, ce jeune homme, ce serait toi.

Jacques fut si surpris qu'il ne répondit pas; mais aussitôt se dessina devant ses yeux la douce image de sa chère petite Denise qu'il avait laissée à Paris en lui jurant de ne l'oublier jamais et de l'aimer toujours.

En homme qui savait que pour réaliser un projet il ne fallait pas appuyer trop tôt et trop vite, M. Pertuis n'insista pas, et ils rentrèrent en silence. Mais le soir, à table, il s'adressa à M^{me} Pertuis, lui raconta leur promenade, et il ne lui fut pas difficile d'exprimer son admiration pour les agréments de la maison, l'amabilité de ses habitants et la richesse du domaine.

— Et sais-tu ce que je disais à Jacques?... C'est que le jeune homme qui entrerait dans cette maison ne serait pas à plaindre; il y trouverait d'abord la maison bien installée, une propriété en plein rapport et une femme charmante.

Cette fois, Jacques ne pouvait pas s'empêcher de relever l'invitation :

— Oui, objecta-t-il, mais il est probable qu'ayant de si nombreux avantages de leur côté, ils se montreront difficiles; et ils en ont le droit.

— Sans doute, mais ton titre...

— Nous sommes de condition bien plus modeste qu'eux.

— Oui; mais, je le répète, ton titre et la situation qu'il va te permettre de te faire : docteur à Châteauneuf, tu peux devenir un des personnages les plus importants de la ville... Je ne dis pas tout de suite, mais dans quelques années tu peux devenir maire, conseiller général, député, si tu veux... Ça n'est pas rien, ça, et les gens de la Mésangère s'en rendront parfaitement compte... Toutes les ambitions s'ouvrent devant toi, et justement, un riche mariage peut t'être d'un puissant secours.

— Oh! un riche mariage... Une simple aisance...

— Non, non, mon ami, pas une simple aisance : une fortune... Crois-moi, j'ai l'habitude d'évaluer les choses au coup d'œil... La maison et la propriété, une véritable fortune, sans compter les valeurs que M^{me} Rémuzat a de côté; et je ne serais pas surpris que l'oncle Victor ait des économies qui reviendront naturellement à sa nièce.

— C'est possible, mais cela ne signifie pas qu'elles accepteraient...

— Ça, mon garçon, nous n'en savons rien, et il n'y a qu'un moyen de le savoir : c'est de le leur demander.

— Eh bien! nous verrons,... plus tard...

— Non. Pas plus tard : le plus tôt possible. Tu comprends bien qu'une situation brillante et une belle jeune fille vont attirer les prétendants. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas déjà une demi-douzaine autour d'elle; c'est sans doute parce qu'elles vivent assez retirées et ne voient pas grand monde; mais, sois tranquille, ces choses-là ne restent pas longtemps ignorées. L'année dernière, Françoise était encore en pension; mais la nouvelle se répandra vite dans la région qu'il y a, à la Mésangère, une riche héritière. Tu n'as qu'un moyen de prévenir les concurrents, c'est de poser ta candidature tout de suite.

— Tout de suite! s'écria Jacques. Je ne suis pas pressé de me marier.

— Pas pressé, pas pressé! rétorqua son père. Il ne s'agit pas de te marier dans les huit jours; mais tu peux toujours poser ta candidature. Quand on saura qu'il y a à la Mésangère un fiancé en expectative, les autres ne se présenteront pas.

Quelques répliques encore, et Jacques, le cœur un peu lourd, monta dans sa chambre plus tôt que les autres soirs.

Depuis qu'il était revenu de Paris, il avait eu plusieurs fois l'intention de révéler à ses parents l'existence de Denise et de leur faire part de ses intentions. Il ne l'avait pas encore fait; il arrivait à peine; il attendait une occasion favorable; il parlerait à sa mère d'abord; un cœur de mère comprend mieux le cœur de son fils; il craignait que son père ne fit des objections; voir son fils épouser une jeune fille sans famille, sans fortune, c'était assez pénible pour un père qui avait fait des sacrifices pour donner à son fils une belle situation. Que serait-ce maintenant qu'il s'était mis en tête de lui faire épouser Françoise Rémuzat!

Jacques marchait dans sa chambre d'un pas saccadé; puis il s'asseyait, les coudes sur sa table et la tête entre les mains... Denise,... le pauvre petit visage triste de Denise,... il lui semblait qu'il sentait peser sur lui le regard de la petite aimée, lourd de reproches... Mais non, il ne voulait pas l'abandonner... Il l'aimait... Il lutterait,... il ferait comprendre à son père...

Malheureusement, c'était son père qui avait tous les arguments pour lui; ce mariage avec Françoise Rémuzat offrait tous les avantages : une famille honorable, la fortune, une belle jeune fille... Il n'y avait rien à redire. Jacques avait beau chercher, il ne trouvait rien où accrocher la plus petite objection. Et qu'avait la pauvre petite Denise à opposer à tous ces avantages écrasants? Rien. Rien que la finesse émouvannte de son visage et l'amour de Jacques.

Jacques dormit d'un sommeil tourmenté. Le lende-

main matin, il voulut écrire à Denise; il s'assit à sa table et prit la plume. Mais dès les premiers mots, il se trouva embarrassé. D'habitude, il écrivait sa lettre d'un seul trait; il n'avait qu'à laisser parler son cœur. Ce matin, il trouvait mal les mots de tendresse; il avait peur de laisser percer l'inquiétude qui l'oppressait. Quelle désolation cette pauvre petite Denise n'aurait-elle pas ressentie si son instinct de femme aimante lui avait fait deviner, à travers les mots incertains, l'angoisse qui pesait sur le cœur de Jacques!

Il jeta sa plume, remit sa lettre à demain et sortit en pensant que le grand air rafraîchirait sa tête brûlante.

La question était posée comme les fondations d'une maison; chaque jour, ou presque, y apporta sa pierre. Un jour, M. Pertuis parlait des vignes de la Mésangère qui promettaient une belle récolte; le lendemain, de la maison elle-même qu'il était en train de réparer; puis de M^{me} Rémuzat, qui était si aimable. Il restait ensuite deux jours sans rien dire, pour laisser un peu de répit à Jacques. Et, sachant qu'on fait entrer une idée en tapant dessus à petits coups, il reprenait : l'oncle Victor qui avait certainement des économies,... et, parfois, Françoise qui était une bien belle brune, intelligente, aimable, souriante...

Ainsi, Jacques avait toujours à l'esprit l'image de la Mésangère, et il était bien obligé de convenir que son père avait raison, et qu'il avait le droit de s'étonner de voir son fils montrer si peu d'empressement.

Quand il allait à la Mésangère, il demandait à Jacques d'un ton détaché :

— Viens-tu avec moi?

Jacques n'avait aucune raison de refuser. Une fois ou deux seulement, il essaya de s'esquiver :

— Mais nous allons ennuyer ces gens-là en arrivant aussi souvent tous les deux!

— Pas du tout. Ils nous ont engagés à venir avec assez d'insistance et ils nous reçoivent toujours d'une façon très aimable.

Et c'était vrai. D'ailleurs ces promenades étaient un plaisir, même pour Jacques; le repos sur la ter-

rasse, l'apéritif glacé servi par Françoise, toujours si gracieuse, les bavardages avec l'oncle Victor... Et Jacques ne pouvait pas s'empêcher d'établir une comparaison : Denise était angéliquement jolie, mais Françoise était fièrement belle,... et c'est elle qui possédait la Mésangère. Oh! Jacques n'hésitait pas encore; il repoussait avec indignation l'idée d'abandonner Denise; mais il ne pouvait pas s'empêcher de reconnaître les avantages et les charmes de Françoise et de la Mésangère.

Une fois seulement, Françoise était partie faire une promenade à cheval. Elle alla droit devant elle; mais en calculant son temps et son chemin de façon à passer vers le soir près de la vigne où travaillait Pierre. Ils revinrent tous les deux lentement, dans les chemins creux bordés d'aubépines; Françoise avait mis pied à terre et Pierre tenait Trompette par la bride.

— Quand nous serons mariés, dit-il, vous viendrez au-devant de moi, le soir.

— Mais certainement, Pierre, puisque j'y viens déjà maintenant.

— C'est vrai, Françoise, pardonnez-moi.

— Cependant, si vous continuez, ce mariage n'est pas prochain!

Pierre sentit ces mots comme un reproche :

— Votre mère..., murmura-t-il...

— Vous attendez sans doute, interrompit-elle, qu'un autre prétendant se présente; alors, ce que vous estimez difficile aujourd'hui sera bien plus difficile encore.

Françoise, avec son subtil instinct de femme, avait-elle deviné, dans les paroles, les attitudes de MM. Pertuis père et fils, avait-elle deviné leurs intentions, ou bien parlait-elle ainsi un peu au hasard? Pierre avait pâli.

— Oui, Françoise, murmura-t-il encore, mais...

— Je sais, interrompit la jeune fille, vous avez peur de ma mère; mais un peu plus tôt un peu plus tard, il faut en passer par là... ou renoncer.

— Oh! Françoise!

— Vous avez voulu parler d'abord à mon oncle pour avoir son appui. Il vous l'a donné sans réserve, voilà déjà assez longtemps, et il doit commencer à s'étonner lui-même de votre silence.

— Oui, Françoise, oui,... vous avez raison...

Ils marchèrent quelques minutes sans rien dire; et comme ils arrivaient au croisement du chemin qui conduisait chez lui, Pierre voulut quitter Françoise.

— Non, Pierre, protesta-t-elle, vous ne me quittez pas; venez avec moi.

— Dans la tenue où je suis?...

— Vous êtes en tenue de travailleur; mon oncle, quand il vient de faire le tour des terres, est dans cette tenue-là. Vous avez certainement quelque chose à lui dire; et puis, nous sommes voisins depuis assez longtemps.

— Depuis notre plus tendre enfance, Françoise, et notre amour date de ce temps lointain.

— Vous voyez bien. Vous n'avez même pas besoin de prétexte pour venir chez nous. Vous allez vous reposer un moment sur la terrasse; vous bavarderez avec mon oncle; je vous préparerai une citronnade bien fraîche, et ce sera encore une bonne heure que nous passerons ensemble.

— Françoise, vous êtes adorable... Je ne puis que me laisser diriger par vous.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, répondit-elle en riant; cependant, n'oubliez pas que je ne peux pas tout faire.

Ils arrivaient. Alfred vint prendre la bride de Trompette pour le conduire à l'écurie. Pierre et Françoise tournèrent le coin de la maison, et en arrivant devant le perron, ils virent MM. Pertuis, père et fils, installés sur la terrasse. Pierre eut un mouvement de recul; mais il était trop avancé pour se dérober; d'ailleurs l'oncle Victor lui parlait :

— Holà! Pierre, tu arrives bien; j'ai justement quelque chose à te demander, mais tout à l'heure; pour le moment, viens te rafraîchir, car tu as l'air l'avoir chaud; assieds-toi là; Françoise va te donner un verre.

Le cercle s'élargit; la conversation se fit générale; mais Pierre n'y prit pas grande part; en voyant Jacques installé là entre M^{me} Rémuzat et l'oncle Victor, un tremblement l'avait pris en se souvenant des paroles de Françoise : « Vous attendez qu'un autre prétendant se présente... » Qui sait si ce jeune homme n'avait pas justement l'intention?... Et quel rival redoutable! A peu près du même âge que lui, mais élégant, les mains blanches, docteur, avec tous les avantages de son titre, et promis à un brillant avenir. En voyant M^{me} Rémuzat aimable avec lui, Pierre frissonnait de tous ses membres; il voyait Jacques avec une chemise blanche, cravate, complet qu'il avait rapporté de Paris, et il abaissait les yeux sur son vêtement fané de toile grise et ses grosses chaussures,... et il regrettait d'être venu jusque-là.

Enfin, ces messieurs partirent avec une invitation à revenir de la part de M^{me} Rémuzat; et aussitôt, l'oncle s'adressa à Pierre :

— Ah! à nous, mon garçon! j'ai un coin de ma vigne là qui m'inquiète; les feuilles commencent à se faner... Ça n'est pas naturel... Viens voir ça...

Il le prit par le bras, et ils s'éloignèrent tous les deux.

Françoise enleva les verres et rangea les sièges.

Et comme ils s'en revenaient tout doucement, M. Pertuis revint sur la possibilité de ce mariage, mais d'une façon très calme, sans grands mots ni grands gestes, comme un homme qui soutient une cause tellement excellente qu'il n'y a rien à dire contre elle et qu'on peut être sûr de son succès.

— Vraiment, disait-il à Jacques d'une voix posée et persuasive, je ne comprends pas ton hésitation; je ne te redis pas les avantages qui se trouvent réunis là; ils y sont tous, et il faudrait que tu sois bien aveugle pour ne pas t'en rendre compte : tu pourrais aller loin à la ronde et battre toute la région pour les retrouver entre les mains d'une jeune fille; et tous ces avantages, tu les as là, à portée de ta main... Tu te marieras un jour, peut-être bientôt, car enfin, tu commences à avoir vingt-cinq ans. Alors, à quelques

jours près, pourquoi ne pas saisir avec empressement cette situation magnifique, inespérée?... Réfléchis un peu sérieusement, et tu ne pourras pas t'empêcher de trouver que j'ai raison.

Hélas! il le savait bien, le pauvre Jacques, que son père avait raison; seulement son père ignorait l'existence de Denise, et son amour, et ses serments!...

Ah! s'il n'y avait pas eu Denise!

Et le pauvre Jacques restait immobile à la croisée des chemins, le cœur serré, la volonté oscillante entre Denise, qui n'avait pour elle que sa grâce et son amour, et Françoise, qui ajoutait à sa beauté une situation solide et brillante.

Et Françoise avait de plus pour elle l'insistance continue, persistante, inlassable de M. Pertuis auprès de son fils. Denise était loin; elle ne pouvait pas se défendre; son image, son souvenir s'estompaient dans le passé. Françoise était là; il la voyait assez souvent; alors, pourquoi ne pas tenter sa chance?

Et en somme, qu'arriverait-il? Le jour où Denise comprendrait que tout était fini, elle verserait quelques larmes; et puis, elle se consolera vite; elle l'oublierait; elle trouverait un jeune homme qui l'aimerait et qui pourrait l'aimer sans obstacles; tandis que lui, s'il persistait à poursuivre cette idylle, que de complications!

Ayant ainsi arrangé les choses, Jacques s'abandonna de plus en plus à suivre les conseils de son père. Il avait bien encore de temps en temps un sursaut de conscience; pauvre petite Denise, si jolie, si douce, et qu'il avait aimée si sincèrement, qu'il aimait encore quand il descendait au fond de son cœur; mais bientôt lui apparaissait l'image triomphante de Françoise, dans tout l'éclat de sa beauté; il se voyait installé en maître à la Mésangère; le pauvre amour de Denise pouvait-il être assez puissant pour contrebalancer cette fortune?

Restée seule à Paris, Denise avait naturellement continué à aller à son travail quotidien; elle continuait à déjeuner chez le père Sicard, triste et seule, en se souvenant du temps encore si proche où Jacques venait s'asseoir en face d'elle. Et le soir, la journée finie, elle faisait une promenade avant de rentrer dans sa petite chambre; le plus souvent, elle montait au Luxembourg, où ils s'étaient si souvent promenés ensemble. Comme ils faisaient tous les deux, elle ne s'attardait pas sur la terrasse en demi-cercle où les promeneurs défilent et où les étudiants s'asseoient devant les blanches statues des reines de France, et d'où on aperçoit, à travers les hautes frondaisons, les tours jumelles de Saint-Sulpice.

Au temps où ils venaient tous les deux, ils trouvaient qu'il y avait là trop de monde et que leur amour demandait un peu plus de mystère, et ils allaient se réfugier parmi les allées bien moins fréquentées de la pépinière; là, ils étaient bien plus tranquilles. Seule, c'est là encore que Denise venait; elle trouvait dans ces allées écartées le calme et le silence qui convenaient à la solitude de son cœur; elle parcourait instinctivement les mêmes allées; elle s'asseyait au même point où Jacques s'était assis auprès d'elle et avait gardé ses mains dans les siennes; puis elle repartait, mettant ses pas dans la trace de leurs pas.

Elle retrouvait là ses souvenirs avec une précision, une fidélité qui faisait battre son cœur et remplissait ses yeux de larmes prêtes à couler. Les paroles mêmes de Jacques lui revenaient à la mémoire, ses inflexions de voix, les expressions de son visage et cet accent de sincérité qui avait gagné son cœur.

Puis, au crépuscule, quand la retraite la chassait de son cher jardin, elle reprenait lentement le chemin de sa petite chambre; elle passait devant la loge de la concierge et s'arrêtait : il n'y avait pas de lettre pour elle? Non. Alors, elle montait tristement chez elle. Ou bien, s'il y avait une lettre, elle s'en emparait et se sauvait vite. Elle reconnaissait l'écriture sur l'enveloppe. D'ailleurs, Jacques seul pouvait lui

écrire, puisqu'elle était seule au monde. Avant même d'enlever son chapeau, elle ouvrait la lettre et la parcourait toute, rapidement, jusqu'au bout; puis elle se mettait à son aise, elle s'installait commodément, et alors elle reprenait la lettre et la relisait, mais lentement, cette fois, mot à mot, et cherchant sous les mots la palpitation impatiente de l'amour de Jacques.

A midi, elle n'avait pas le temps de revenir chez elle et de préparer son déjeuner; mais le soir, elle faisait ses provisions et préparait tout doucement sa cuisinette; ce n'était pas très gai de prendre toute seule son dîner sur le coin de sa petite table; mais cela lui revenait moins cher qu'au restaurant; c'était bien assez d'y aller à midi; et puis, elle était chez elle, avec ses affaires qu'elle rangeait à sa fantaisie, et quand elle avait dîné et rangé son petit ménage, et qu'elle n'avait pas reçu de lettre nouvelle, elle reprenait les anciennes et les relisait en y cherchant les raisons d'espérer. Oh! elle avait toute confiance en Jacques; il l'aimait et il était parti en lui jurant qu'ils se retrouveraient bientôt pour ne plus se séparer.

Et pourtant, malgré elle, un tremblement léger la faisait frissonner : il pouvait arriver tant de choses; les projets de bonheur sont si fragiles! En relisant ainsi toutes les lettres qu'elle avait reçues, ne lui semblait-il pas que les premières étaient plus longues et plus tendres que les suivantes?... Mais non! Qu'allait-elle imaginer là!... Et puis, même si c'était vrai, la chose s'expliquait toute seule; il ne pouvait tout de même pas répéter inlassablement la même chose; et s'il écrivait un peu moins souvent, c'est qu'il était pris par les soucis et les fatigues de son installation. Nous sommes si cramponnés à l'espoir que nous cherchons toutes les raisons de ne pas y renoncer, quitte à nous tromper nous-mêmes.

Cependant, les lettres se faisaient vraiment trop rares et, ce qui était peut-être plus grave encore, plus indifférentes. Denise s'ingéniait à en chercher l'excuse dans les occupations de plus en plus

sérieuses et pressantes de Jacques, mais malgré elle une douloureuse angoisse commençait à lui serrer le cœur. Allons, on a beau avoir des journées lourdement remplies, il ne faut pas longtemps pour tracer quelques lignes; et s'il avait toujours été aussi aimant et aussi sincère, même après une journée accablante il n'aurait pas hésité à prendre dix minutes sur son sommeil pour donner à la bien-aimée les nouvelles rassurantes qu'elle attendait avec anxiété.

Allons! Le rêve était trop beau! Se marier avec un docteur, inaugurer une vie calme et heureuse dans un amour partagé, ce bonheur n'était pas encore pour elle; l'infortune qui la poursuivait, elle et les siens, depuis deux ou trois ans, ne voulait pas lâcher prise.

Or, un soir, elle venait de quitter son travail et suivait le boulevard Saint-Germain, quand elle vit venir vers elle une jeune personne qui la regarda, qu'elle regarda. Elles eurent toutes les deux trois secondes d'hésitation, à peine, et elles se précipitèrent l'une vers l'autre avec deux cris, deux noms :

— Denise!

— Thérèse!

Elles s'embrassèrent.

— Comme je suis heureuse de te rencontrer!

— Oh! moi aussi... Nous étions si bonnes amies!...

— Alors, demanda Thérèse, pourquoi as-tu disparu? Pourquoi n'as-tu jamais donné de tes nouvelles?

Denise eut un léger mouvement des épaules :

— Sait-on jamais! Tu te souviens de mes malheurs... la ruine et la mort de mon père; c'est à ce moment là que j'ai quitté la pension pour rester auprès de ma mère.

— Oui, je me souviens de ton brusque départ; mais tu avais promis de nous donner de tes nouvelles...

— En effet; mais le malheur s'est acharné sur moi, dit Denise.

— Raison de plus!

— Non, vois-tu; ma mère n'a pas pu résister à tant

d'infortune; elle était d'ailleurs de santé débile et elle n'a pas tardé à s'éteindre à son tour.

— Raison de plus, encore une fois, affirma Thérèse; tu sais que nous t'aimions bien; nous étions un groupe d'amies.

— Sans doute, mais vous étiez restées à la pension, insouciantes, heureuses... Tu vois l'effet du récit de mes malheurs tombant au milieu de votre ronde joyeuse.

— Nous crois-tu donc si peu de cœur?

— Oh! non, se récria Denise; mais, vois-tu, on a des scrupules à étaler sa misère devant des gens heureux; on a l'air de vouloir forcer la pitié; je n'ai pas pu m'y résoudre.

— Comme tu as eu tort! Je suis persuadée que tu aurais trouvé dans notre amitié un réconfort, un encouragement.

— Encore une fois, je n'ai pas voulu; vous restiez à la pension jusqu'à la fin de l'année; puis vous alliez chacune suivre votre existence comme elle avait été tracée; et moi, restée seule et presque sans ressources, j'allais être obligée de gagner ma vie.

— Ma pauvre amie!

— Oh! ce n'est pas cela qui me faisait peur! Si seulement j'avais eu la consolation de garder maman!

— Et tu as trouvé?

— J'ai pensé que c'est à Paris que je trouverais le mieux. Alors, j'ai tout vendu; je n'ai gardé que les souvenirs auxquels je tenais et, munie ainsi d'une petite somme, je suis venue et j'ai eu la chance de trouver assez rapidement une place dans la maison Hachette d'où je sortais quand tu m'as rencontrée.

Elles arrivaient au coin de la rue de Seine que Denise prenait pour monter au Luxembourg et y faire sa promenade quotidienne. Elle s'arrêtait.

— Et maintenant, lui demanda Thérèse, où vas-tu? Que fais-tu?

— Je vais prendre l'air un moment au Luxembourg; puis je rentrerai chez moi pour dîner et me coucher.

— Mais non, se récria Thérèse, je ne te lâche pas! Je suis trop contente de t'avoir retrouvée.

— Moi aussi, dit Denise; nous pourrons nous rencontrer encore.

— Certainement; mais ce soir, tu ne me quittes pas. Tu vas venir chez moi; mes parents seront très contents de te revoir; tu dîneras avec nous; nous passerons la soirée ensemble et nous conviendrons de nouvelles rencontres.

Denise hésitait, mais Thérèse fut si aimablement persuasive qu'elle se laissa entraîner.

— Voyons, insistait Thérèse, des amies comme nous avons été ne peuvent pas se quitter ainsi, et puis nous avons tant de choses à nous dire; nous parlerons de nos anciennes camarades.

— Tu sais ce qu'elles sont devenues? demanda Denise.

— Pas toutes; d'ailleurs, il y en avait beaucoup qui étaient de bonnes camarades sans doute, mais pas de véritables amies. Je suis restée en relations plus ou moins suivies avec trois ou quatre.

— Notre groupe sympathique.

— Oui, notre groupe sympathique... Nous deux d'abord, Madeleine Cazals, Jeanne Camaret et surtout Françoise Rémuzat...

— Tu es en correspondance avec Françoise Rémuzat? demanda Denise.

— Oui. Elle m'a même fait promettre d'aller la voir à Châteauneuf... J'ai promis... Mais, tu sais, on promet, et il y a toujours quelque chose qui vous empêche de tenir votre promesse; mais, un peu plus tôt un peu plus tard, j'irai... Françoise était notre meilleure amie, on peut bien faire un petit effort pour conserver ces amitiés de jeunesse... Ainsi, je suis si heureuse de t'avoir rencontrée!

Au nom de Châteauneuf, Denise avait tressailli: n'était-ce pas là que Jacques...

Mais elle ne dit rien. D'ailleurs elles arrivaient. Les parents de Thérèse habitaient une des premières maisons du boulevard Raspail. Sa mère fit un accueil charmant à Denise. Avec Thérèse elle-même, elles

firent tout pour faire passer une bonne soirée à l'orpheline, une soirée qui fut une joie dans sa vie triste et monotone.

Dès que son père rentra, on se mit à table; elles évoquèrent leurs souvenirs de pension...

Lorsque Denise partit, elle dut promettre de revenir la semaine suivante; et ainsi, pendant plusieurs semaines, l'habitude fut prise : Denise avait son jour.

Or, un soir, elle trouva Thérèse tout animée d'une joyeuse émotion.

— Il t'arrive donc quelque chose d'heureux? lui demanda Denise.

Thérèse l'entraîna dans sa chambre et lui dit en confidence :

— Figure-toi, une demande en mariage... Un jeune homme charmant que j'ai rencontré plusieurs fois chez des amis...

Et elle raconta à son amie toutes les circonstances de cet heureux événement. Le bonheur la transfigurait. Denise écoutait, tout heureuse, elle aussi, du bonheur de son amie; et malgré tout son cœur se serrait en pensant que ce bonheur aurait pu aussi être le sien.

— Tu comprends, disait Thérèse, tu comprends comme je suis heureuse!

Puis, s'apercevant tout à coup de ce que pouvait avoir d'égoïste et de pénible l'étalage de ce bonheur devant une amie qui en était privée, elle se précipita et l'embrassa :

— Mais toi aussi, s'écria-t-elle, toi aussi tu seras heureuse un jour!... Tu le mérites!

— Oh! moi, dit Denise, qui donc pourrait se soucier de moi?

— Qui? Je ne sais pas; mais cela arrivera un jour... Tu es assez jolie.

— Peut-être; mais je n'ai ni dot, ni fortune.

— Oh! tu sais, il y a encore des jeunes gens qui ne considèrent ni la dot, ni la fortune; ils sont rares, sans doute; mais il y en a. Ils ne demandent qu'une femme jolie, intelligente, agréable, de bon caractère...

Ça ne t'est pas encore arrivé de rencontrer un jeune homme?...

Qu'est-ce qui poussa Denise à révéler à son amie le secret de son cœur? Ce secret était-il donc trop lourd à porter? Pensa-t-elle adoucir sa tristesse en la faisant partager à son amie? Voulut-elle se confier à Thérèse comme Thérèse se confiait à elle? Elle répondit :

— Si, une fois.

— Eh bien! tu vois bien...

— Oui; mais le résultat n'est guère encourageant.

— Pourquoi? C'est rompu?

— Rompu? Oui. Oui et non. Il n'y a pas eu vraiment rupture; mais les communications se sont distendues, relâchées peu à peu jusqu'à cesser tout à fait, et maintenant elles ne reprendront pas.

— Vraiment? Raconte-moi un peu...

Et Denise raconta son histoire : sa rencontre avec Jacques Pertuis qui terminait ses études en médecine; leurs premières conversations; les heures qu'ils avaient passées ensemble au spectacle, à la promenade; heures heureuses, car c'était un charmant garçon qui lui témoignait beaucoup de tendresse et qui édifiait pour tous les deux des projets de bonheur. Ses études finies, il devait rentrer chez lui, à Châteauneuf...

— Comment dis-tu? interrompit Thérèse vivement, à Châteauneuf? Est-ce le même Châteauneuf qu'habite Françoise Rémuzat?

— Je ne sais pas. C'est possible.

— Il faudra le savoir. Et après?

— Après? Eh bien! il est parti en me jurant qu'il m'aimait, qu'il ne m'oublierait jamais, qu'il allait parler de moi à ses parents,... enfin, toutes les promesses qu'un jeune homme peut faire à une jeune fille à qui il veut faire partager sa vie. Et en effet, les premiers temps, les lettres sont arrivées, fréquentes et très tendres; puis elles ont été rares, de plus en plus rares et de moins en moins tendres... Et enfin, voilà longtemps que je n'ai plus rien reçu...

Comme tu vois, il n'y a pas rupture, il y a extinction...

Denise avait les larmes aux yeux. Thérèse l'embrassa :

— Console-toi. Ce garçon prouve qu'il n'est pas digne de toi.

— Peut-être. On ne sait pas. Il ne fait peut-être pas facilement ce qu'il veut...

— Tu lui cherches des excuses... Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est cette coïncidence de Châteauneuf... Comment s'appelle-t-il?

— Jacques, Jacques Pertuis.

— Et il est médecin?

— Oui. Il vient de s'installer à Châteauneuf.

— Bon. Je note le nom. Quand je verrai Françoise... En attendant, toi, il ne faut pas te faire de chagrin. Ce bonhomme t'abandonne, tant pis pour lui; c'est lui qui y perd; il n'était pas digne de faire ton bonheur; l'avenir te dédommagera, crois-moi... Et maintenant, viens; il est l'heure de dîner; mon père va bientôt rentrer.

Pendant toute cette soirée, la bonne Thérèse s'ingénia pour distraire Denise plus encore; elle qui était heureuse, il semblait qu'elle avait un peu honte de son bonheur devant une amie malheureuse et qu'elle voulût se le faire pardonner. Et quand Denise partit, elle l'embrassa tendrement et lui dit :

— Oublie, Denise, tâche d'oublier, et espère... Tu auras ta revanche; ton bonheur sera d'autant plus éclatant que tu l'auras attendu plus longtemps et qu'il t'aura coûté plus de larmes.

Denise eut un petit sourire triste et s'en alla.

...

Ainsi, l'insistance continue et inlassable de son père avait vaincu la résistance de Jacques. A force de s'entendre dire que son avenir et son bonheur étaient à la Mésangère, cette idée s'était implantée si profondément en lui qu'il ne pouvait plus ni la combattre, ni s'y dérober.

Et pourtant elle n'avait pas complètement éteint son amour pour Denise au fond de son cœur; l'idée d'abandonner celle qu'il aimait toujours lui causait une douleur sincère et il frissonnait à la pensée de ce renoncement et de cette mauvaise action.

Parfois, haletant, à bout de forces, il avait la tentation de tout avouer à ses parents; mais il reculait toujours, de peur de déchaîner un orage; et justement, au moment où il rassemblait son courage et où il allait ouvrir la bouche, son père reprenait :

— Ah! mon garçon, quelle situation, quel avenir, quelle fortune!... Médecin à Châteauneuf, propriétaire à la Mésangère, et plus tard, qui sait,... maire, député...

Alors, Jacques se sauvait, grimpait dans sa chambre, s'asseyait, la tête entre les mains, et laissait couler quelques larmes en murmurant :

— Denise,... Denise!...

Mais il n'y avait plus rien à faire. Il était pris, il était dominé par une volonté plus forte que la sienne, il était entraîné comme une branche par un torrent.

Or, là-bas, Pierre aussi était dominé par une volonté plus forte que la sienne; mais une volonté avec laquelle la sienne s'accordait parfaitement. Françoise et lui-même avaient le même but, le même désir; une seule chose retenait Pierre : c'était la crainte de M^{me} Rémuzat, la peur qu'elle fit mauvais accueil à sa demande. Françoise le rassurait; il prenait des résolutions tant qu'il était avec elle et qui s'évanouissaient dès qu'il se retrouvait seul. Elle avait beau lui dire : « Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudra vous décider... », il ne se décidait pas.

Il avait mis l'oncle Victor dans leur secret pour se donner un peu d'assurance; et l'oncle lui avait promis sa sympathie et son appui. Il fallut pour le décider la commotion qu'il ressentit lorsqu'il trouva un jour Jacques Pertuis installé sur la terrasse de la Mésangère.

— Eh bien! lui avait dit Françoise, vous attendez qu'un autre prétendant se présente?

Certes, Pierre ignorait les intentions de Jacques

et il ne pouvait pas penser que le danger fût si proche et si précis; mais tout était possible; aussi il résolut de faire cette démarche au plus tôt, si pénible qu'elle lui fût.

Il arrive parfois des choses étranges dans l'existence, des hasards qui rapprochent ou qui éloignent des faits ou des personnages qui voudraient ou qui ne voudraient pas se rencontrer, qui agencent des combinaisons inattendues, qui ruinent les espoirs les plus légitimes, ou au contraire les réalisent contre toute espérance.

Une de ces circonstances bizarres se rencontra ici : M^{me} Rémuzat reçut les deux demandes en mariage presque en même temps. Ce fut d'abord celle de Pierre. C'était entendu avec Françoise; elle resta dans sa chambre et elle le vit venir par la fenêtre aux volets mi-clos. Il avait fait un peu de toilette. Il leva les yeux, et Françoise passa la main pour lui faire un petit geste d'encouragement.

M^{me} Rémuzat, à qui il avait demandé quelques instants, l'attendait en bas; il se présenta assez tremblant d'abord, mais il se rassura plus vite qu'il n'aurait cru. Il rappela leurs relations de bon voisinage; M^{me} Rémuzat le connaissait depuis qu'il était enfant; elle pouvait donc avoir toute confiance en lui; ils avaient joué ensemble, Françoise et lui, depuis leur plus tendre enfance et passé ensemble les vacances de leur jeunesse; cette amitié qui datait de si loin était devenue de l'amour, et il suppliait M^{me} Rémuzat de consacrer cet amour par un mariage.

Elle l'écouta, le visage impassible, au moins en apparence, et lui assura qu'elle réfléchirait et qu'elle parlerait de cette démarche avec Françoise.

Pierre se retira assez impressionné, mais enfin pas très mécontent. M^{me} Rémuzat était restée calme et impassible; mais il ne s'attendait pas à une explosion de joie.

En s'en allant, il rencontra l'oncle Victor et lui raconta l'entrevue. L'oncle lui prit les mains et lui dit :

— Bon! Nous attendons la communication offi-

cielle. Tu connais mes sentiments; je veux votre bonheur; comptez sur moi...

Pierre le remercia et rentra chez lui. Pendant quelques jours, il trouva préférable de ne pas se montrer; il resta dans ses terres et attendit un signe de Françoise qui ne manquerait pas de l'avertir dès que sa mère lui parlerait de sa demande.

Mais M^{me} Rémuzat n'en parla pas tout de suite. Pourquoi? Réfléchissait-elle? Estimait-elle que rien ne pressait? Sentait-elle confusément que ce chapitre-là n'était pas épuisé?

Et en effet, la semaine n'était pas écoulée que M. Pertuis lui demandait un moment d'entretien, et la scène se renouvelait. M. Pertuis parla de son fils, un garçon intelligent, sérieux, travailleur... Elle l'avait vu plusieurs fois; elle l'avait sans doute apprécié; il était docteur; un avenir brillant s'ouvrait devant lui; tous les espoirs lui étaient permis. Il avait vu M^{lle} Françoise; il avait été touché par sa beauté, sa bonne grâce, toutes ses qualités... M. Pertuis estimait, ajoutait-il, que les situations pouvaient s'accorder... Aussi, si, comme il l'espérait, M^{lle} Françoise voulait bien autoriser sa recherche, il mettrait tous ses soins à assurer son bonheur.

M^{me} Rémuzat écoutait, hochait la tête, et un orgueil un peu naïf gonflait son cœur. Cependant, elle s'ingéniait à ne pas laisser paraître sa satisfaction intime. Elle restait calme et froide en apparence, comme il convient à une mère à qui on demande la main de sa fille; mais elle se réjouissait sincèrement. Elle répondit à M. Pertuis qu'elle était très flattée de sa demande, qu'elle la transmettrait à Françoise; mais que, pour elle, elle se félicitait dès maintenant de ce mariage qui unirait sa fille chérie à un jeune homme si distingué, si laborieux et d'un avenir si brillant.

M. Pertuis s'inclina. Les visites officielles doivent être courtes; il exprima l'espoir que ces dames leur permettraient, à son fils et à lui, de venir assez souvent. Et, muni de cette permission, il se retira.

Si M^{me} Rémuzat avait tardé à faire part à Françoise de la demande de Pierre, elle ne devait pas tarder

à lui faire part de celle de Jacques Pertuis. Peut-être même n'aurait-elle pas parlé de la première; mais qui sait si Pierre n'en avait pas parlé lui-même à Françoise ou à l'oncle Victor? Elle ne pouvait donc pas l'escamoter, malgré l'envie qu'elle en eut.

Elle fit donc venir Françoise, ferma la porte et lui dit :

— Mon enfant, il nous arrive une chose assez étrange et qui doit être assez rare. Il peut bien arriver, certes, qu'une jeune fille reçoive plusieurs demandes en mariage; mais elles s'espacent sur un temps plus ou moins long; mais, pour toi, voici qu'elles arrivent en même temps.

Françoise avait rougi d'abord; puis elle pâlit. Elle espérait bien que la demande de Pierre serait acceptée, réglée avant qu'une autre pût se produire; et voilà qu'elles arrivaient en même temps! Cela compliquait la situation.

M^{me} Rémuzat continuait :

— La première de ces demandes vient de notre voisin Pierre; il est venu il y a trois ou quatre jours; je l'ai écouté par politesse; je ne lui pas répondu tout de suite, quoique je ne doute pas de la réponse que nous lui ferons.

Ces paroles jetèrent plus encore le trouble dans le cœur de Françoise; cependant, elle voulut, avant de répondre, attendre la fin du discours de sa mère. Celle-ci, en effet, ajoutait :

— Enfin, comme pour rendre cette réponse négative inévitable, j'ai reçu tout à l'heure une demande, sérieuse celle-là, de M. Pertuis pour son fils, le docteur Jacques Pertuis. Tu as fait une vive impression sur ce jeune homme. Naturellement, je n'ai pas voulu avoir l'air de nous jeter à leur tête en acceptant tout de suite, mais je leur ai permis d'espérer et de revenir.

Françoise était livide. Les paroles de sa mère marquaient sa préférence; et cette préférence n'était pas la sienne. Il faudrait donc lutter; mais comme elle savait qu'il ne fallait pas résister ouvertement à sa mère, elle répondit :

— C'est bien, maman.

Le ton n'y était sans doute pas, car sa mère lui demanda :

— Tu n'as pas l'air enchantée, Françoise?

— Enchantée? Pas précisément, maman.

— M'expliqueras-tu?

— Oh! c'est bien simple. La demande de Pierre, je l'attends depuis que nous faisons des pâtés ensemble avec le sable du jardin : ce n'est donc pas une surprise; or, c'est surtout la surprise qui fait l'enchantement. Quant à l'autre, je ne peux tout de même pas me mettre à sauter de joie parce qu'il a plu à un monsieur que je ne connais pas de me demander en mariage!

— Que tu ne connais pas?...

— Non, maman.

— Mais il est venu ici même.

— Oui, maman, il est venu ici trois ou quatre fois; nous avons bavardé une heure ou deux; mais j'estime que ce n'est pas suffisant pour connaître quelqu'un, surtout un monsieur dont il s'agit de faire le compagnon de toute son existence.

— Eh bien! il reviendra, et vous ferez plus ample connaissance.

— D'ailleurs, tu sais, maman, si, comme tu le dis, j'ai fait une vive impression sur ce jeune homme; il n'en a pas été de même pour moi; sa présence m'a laissée parfaitement calme, et j'ai bien peur que ses visites ultérieures ne parviennent pas à m'émouvoir, ... tout au moins pas assez pour que j'accepte avec enthousiasme sa demande.

— Comme tu parles!

— Librement, peut-être, mais songe, maman, qu'il s'agit de ma vie, de mon bonheur, et que je ne le vois pas encore en compagnie de ce jeune homme. Si les trois ou quatre heures qu'il a passées ici lui ont suffi pour être fixé sur ses sentiments à mon égard, pour moi je ne suis pas si prompte et je ne veux pas me décider avec cette précipitation.

— Et que lui reproches-tu?

— Je ne lui reproche rien du tout. Il est fort pos-

sible qu'il soit orné de toutes les qualités que nous voudrions bien lui accorder : je dis simplement que je n'en sais rien et que, pour le moment, il me laisse parfaitement indifférente.

— Tandis que Pierre ne te laisse pas parfaitement indifférente, n'est-ce pas? dit M^{me} Rémuzat, dont la patience commençait à se lasser.

Sous l'attaque brusquée, Françoise eut un sursaut; elle resta quelques secondes interloquée, faisant tous ses efforts pour rester calme; puis elle répondit d'une voix sans timbre et avec une lenteur presque solennelle :

— C'est vrai, maman. Si je ne connais pas M. Jacques Pertuis, en revanche tu m'accorderas que je connais Pierre. Tu sais comme moi que nous avons joué tout enfants; cette affection d'enfance s'est prolongée et fortifiée à mesure que les années passaient; et non seulement elle s'est fortifiée, mais elle s'est transformée; elle est devenue de l'amour, un amour qui nous attache l'un à l'autre pour la vie.

— Ah! très bien... Tu savais donc que Pierre était venu l'autre jour faire sa demande?

— Oui, maman.

— Et tu épouserais Pierre?

— Oui, maman, c'est lui que je veux épouser.

Le visage de M^{me} Rémuzat exprima une stupéfaction comme si Françoise eût proféré une énormité inadmissible.

— Mais tu es folle, mon enfant, tu deviens complètement folle!... Comment! tu es demandée en mariage par un jeune homme distingué, un docteur qui va se faire une brillante situation, à qui son titre permet toutes les ambitions, qui peut devenir le premier personnage de la ville et sans doute un des premiers du département,... et tu accepterais d'épouser un paysan!...

Quelques secondes d'un silence pénible, puis Françoise répondit lentement :

— Maman, il se peut que M. Jacques Pertuis devienne un des premiers personnages du département. Je le lui souhaite, mais ça m'est égal. Il se peut aussi

que Pierre soit et reste un paysan; mais ce paysan est la nature la plus franche, la plus sincère qui puisse exister; il a un cœur d'or; il m'aime et il m'aimera toujours; je l'aime aussi. Sans doute, tous les deux, les grandes ambitions ne nous sont pas permises et nous vivrons modestement, mais je suis sûre que nous serons heureux.

Depuis deux minutes, l'émotion serrait la gorge de la jeune fille; l'effort qu'elle fit pour prononcer ces derniers mots sans éclater en sanglots épuisa ses dernières forces de résistance. Elle ne pouvait ni en écouter ni en dire plus, et elle se sauva pour cacher ses larmes.

Françoise aurait pu grimper dans sa chambre; ce fut sans penser à rien qu'elle sortit sur la terrasse, descendit le perron et courut droit devant elle. Et comme elle traversait le bosquet, elle tomba dans les bras de son oncle Victor. Le brave homme l'embrassa doucement :

— Allons, allons, Françoise, ce gros chagrin...

— Ah! mon oncle...

— Voyons, ne pleure pas... et raconte-moi.

Il la fit asseoir sur un banc et se mit à côté d'elle. Françoise se calma peu à peu; elle essuya ses larmes et raconta à son oncle la conversation animée qu'elle venait d'avoir avec sa mère : les deux demandes, le dédain de sa mère pour Pierre et son désir, un désir impérieux, de lui voir épouser l'autre.

— Et tu n'en veux pas, de ce prétendant?

— A aucun prix.

— Et Pierre?

— Ah! mon oncle, nous nous aimons tant!

— C'est bon, mon enfant, c'est bon... Tu sais que ce sentiment-là n'est pas pour me déplaire. Tu sais que, pour ma part, j'aimerais mieux te voir épouser ce bon, brave, solide et franc paysan, comme dit ta mère, qui a toujours vécu là, sous nos yeux, que ce monsieur qui est sans doute très sympathique, mais qu'enfin nous ne connaissons pas.

— Ah! mon oncle, comme je suis contente!... Mais que faire?

— D'abord, mon enfant, il ne faut pas heurter de front les volontés de ta mère; tu sais comment elle est. Elle ne veut pas qu'on lui résiste; mais elle est bonne, au fond. Nous trouverons bien le moyen de gagner du temps et nous arriverons à la persuader que ton bonheur est là, avec nous.

— Alors, mon oncle, vous nous aiderez?

— Mais certainement, mon enfant.

— Alors, tout ira bien.

Cette confiance fit sourire l'oncle Victor. Il embrassa tendrement sa nièce et la ramena tout doucement vers la maison.

— Seulement, Françoise, dit-il, ce que je ne veux plus, c'est ce désespoir, ce sont ces larmes. D'abord, ça ne sert à rien et ça abîme tes beaux yeux. Tout n'est pas perdu; nous allons travailler à faire tourner les événements comme nous les voulons; mais pour cela il faut du calme, du sang-froid et pas de larmes.

...

Quelques jours passèrent sans amener d'événements décisifs, et dans un calme relatif. M^{me} Rémuzat et Françoise vivaient l'une auprès de l'autre en silence.

Comme il en avait obtenu la permission, Jacques vint plusieurs fois passer une heure ou deux à la Mésangère. Il se montrait empressé auprès de Françoise, mais timidement et comme s'il n'osait encore trop s'avancer. Pourquoi cette discrétion? Était-ce parce qu'il se souvenait encore trop exactement de Denise; ou bien simplement parce que Françoise ne l'encourageait guère?

Quand elle le voyait arriver, elle avait une violente tentation de s'enfermer dans sa chambre ou d'aller retrouver Pierre. Ce subterfuge l'aurait peut-être sauvée une fois; mais, à la seconde, sa mère n'aurait pas manqué de lui demander des explications et de faire un éclat.

Comme elle voulait éviter toute scène pénible, elle

l'attendait et le recevait avec une politesse froide et distante; et elle avait une façon glaciale de le saluer et de lui répondre qui n'était pas faite pour l'encourager.

M^{me} Rémuzat, au contraire, l'accueillait avec un empressement souriant; elle l'accablait de prévenances; elle parlait toujours de lui avec enthousiasme; c'était un garçon très intelligent, très distingué, qui avait un bel avenir devant lui; elle lui ménageait des tête-à-tête avec sa fille; c'était le gendre qu'elle avait rêvé, car il épouserait Françoise, elle l'avait décidé; aussi, elle le traitait comme s'il eût déjà fait partie de la famille; et il était assez singulier de voir le futur gendre et la belle-mère se faire des amabilités sous le regard froid de la fille.

Et chose curieuse, mais tout de même assez humaine, cette résistance de Françoise, que Jacques sentait très bien, au lieu de le décourager, ne faisait au contraire que le piquer et le stimuler. Si elle l'avait accepté tout de suite et qu'elle en eût manifesté sa joie, peut-être aurait-il été moins empressé; mais elle résistait, alors il se piquait au jeu et s'entêtait : on verrait bien qui, des deux, l'emporterait.

Il faut bien ajouter aussi que la beauté de Françoise et tous les avantages attachés à sa main, et dont il se rendait compte de mieux en mieux, étaient bien faits pour éblouir Jacques et lui faire oublier la pauvre petite Denise, bien jolie, mais bien modeste, et qui n'était pas là pour se défendre.

Un soir que Jacques était là, M^{me} Rémuzat engagea les deux jeunes gens à faire un tour de jardin; elle était fatiguée et ne les accompagnerait pas. La journée avait été assez lourde; mais le soir ramenait un peu de fraîcheur. Françoise accepta d'un signe de tête.

Ils firent donc le tour du jardin, causant d'abord de choses indifférentes, admirant les fleurs, ce qui amena Jacques à comparer leur éclat et leur fraîcheur au teint et à la fraîcheur de la jeune fille; il fit des rapprochements aimables entre la teinte délicate des roses et la blancheur transparente des lis,

et les joues, les lèvres et la carnation de la jeune fille.

Il lui fut facile de conclure qu'elle était très belle et qu'on ne pouvait guère l'approcher sans l'aimer.

— Aussi, continua-t-il, c'est dès le premier jour, Mademoiselle, que votre beauté a fait dans mon cœur une impression qui ne s'effacera jamais... Au contraire, chaque fois que j'ai eu le bonheur de vous revoir, elle s'est de plus en plus profondément enfoncée...

Françoise réfléchissait et ne répondait pas; ce silence n'était pas fait pour encourager Jacques; cependant, il continua :

— ... Oui, Mademoiselle, un sentiment à la fois très doux et très lourd à porter, ... mon amour pour vous... Oui, je vous aime, ... et c'est cet amour si sérieux, si sincère, qui m'a fait demander à M^{me} votre mère la consécration la plus douce et la plus durable...

Françoise ne répondait toujours pas; mais, depuis un instant, une idée lui était venue qu'elle hésitait à formuler; mais que risquait-elle?... Et comme ils quittaient le jardin pour pénétrer dans le petit bois, elle se décida :

— Monsieur, dit-elle, vous avez demandé ma main à ma mère; je suis flattée de cette démarche, mais c'est tout, Monsieur. La situation est assez sérieuse pour ne pas la rendre encore plus pénible par des malentendus; aussi je vais vous parler franchement, dussé-je vous froisser. J'ai fait sur vous une impression profonde, me dites-vous; mais moi, Monsieur, malgré vos mérites que je reconnais, je n'ai pas été impressionnée du tout; aussi, quoique ma mère ait encouragé votre recherche, je vous prie, moi, de vouloir bien y renoncer.

Jacques resta deux secondes stupéfait par cette déclaration.

— Mademoiselle, dit-il enfin, je suis douloureusement surpris... Laissez-moi espérer que vos paroles ne sont pas définitives.

— Au contraire, Monsieur; elles ont été assez pénibles à prononcer; croyez bien que je me serais

épargné cette peine si elles n'avaient pas dû être définitives.

— C'est votre conviction aujourd'hui, Mademoiselle; mais avec le temps, avec mes soins, elle peut se modifier.

— N'y comptez pas, repartit vivement Françoise. C'est une conviction trop solidement établie pour qu'elle puisse changer.

— Cependant, M^{me} votre mère...

— Ma mère, Monsieur, vous voit d'un œil favorable, je le sais; elle rend justice à vos mérites,... et moi aussi, d'ailleurs,... je reconnais volontiers que dans le différend qui nous sépare, c'est moi qui ai tort; mais, que voulez-vous, il y a des choses que l'on subit sans les commander, et malgré les avantages de votre situation et vos mérites évidents, il m'est impossible...

— Oh! Mademoiselle, laissons là mes mérites, si vous voulez bien...

— Comme il vous plaira; retenons seulement que le point de vue de ma mère et le mien ne s'accordent pas.

— J'en suis désolé,... et c'est avec une véritable douleur...

— Monsieur, je vous dirai pour votre douleur ce que vous me disiez à l'instant pour ma conviction et mes sentiments : avec le temps, elle changera et elle s'éteindra, et sans doute plus rapidement que vous ne l'espérez vous-même.

— Je ne le crois pas...

— Et maintenant que je vous ai dit ma pensée, Monsieur, je crois que nous pouvons mettre le point final à cette conversation qui n'est agréable ni pour vous, ni pour moi. Si vous voulez bien, revenons vers la maison et parlons d'autre chose.

Ils étaient arrivés à la lisière du bois; plus loin s'étendaient les vignes de la Mésangère, et plus loin encore, celles de Pierre. Et, en se retournant, Françoise l'aperçut là-bas; et lui-même, tout en faisant semblant d'examiner ses souches, ne les quittait pas du regard.

Pour ne pas inquiéter Pierre, Françoise ne lui avait encore rien dit, ni des intentions de sa mère en faveur de Jacques, ni des visites du jeune docteur; mais Pierre, qui était toujours à l'affût des occasions de rencontrer Françoise, ne pouvait pas manquer de s'en apercevoir et bientôt de s'en inquiéter.

Auparavant, quand Françoise le voyait, elle accourait vers lui. Là, elle l'avait certainement aperçu; mais elle était encore avec ce docteur de malheur; et au lieu de venir le rejoindre elle s'en retournait avec lui. Que signifiait tout ceci? Il était nécessaire d'avoir au plus tôt une explication avec Françoise.

Cependant, Françoise et Jacques retournaient vers la maison. « Parlons d'autre chose », avait dit la jeune fille. Mais après une conversation aussi pénible, il était bien difficile d'affecter un air détaché pour parler d'autre chose. Aussi c'est dans un silence embarrassé qu'ils arrivèrent sur la terrasse.

M^{me} Rémuzat s'y trouvait; et pour ne pas prolonger cette contrainte Françoise trouva un prétexte pour monter dans sa chambre et laissa Jacques seul avec sa mère.

— Eh bien! Monsieur, dit celle-ci, je crois que vous venez d'avoir avec Françoise une conversation assez longue.

— Oui, Madame, assez longue et assez pénible.

— Ah! Que se passe-t-il?

— J'ai dit à M^{lle} Françoise tous mes espoirs, tout mon amour, tout le bonheur que j'attendais de cette union, et elle ne m'a répondu que par des mots décourageants.

— Eh bien! il ne faut pas vous décourager tout de même; vous savez, avec le temps...

— Je voudrais l'espérer, Madame, les mots peuvent quelquefois ne pas refléter exactement la pensée qu'ils veulent exprimer; mais le ton avec lequel ils sont prononcés trompe moins, et celui de M^{lle} Françoise était énergique et décisif.

— J'ai peur, Monsieur, que vous exagériez ce qui n'est au fond qu'une hésitation de petite fille ou une opposition un peu puérile à une situation qu'elle ne

veut pas avoir l'air d'accepter toute faite et comme on la lui présente.

— Je voudrais, Madame, le croire comme vous, mais Françoise affirme avec force que son point de vue et le vôtre ne sont pas les mêmes...

— Comment, pas les mêmes! s'écria M^{me} Rémuzat, blessée dans son autorité.

— ... Et je vous avoue que maintenant je me trouve gêné, ... gêné et découragé.

— Non, Monsieur, il ne faut pas vous décourager si vite; je suis persuadée que ce ne sont là que propos d'enfant, paroles en l'air qu'elle regrettera lorsqu'elle aura réfléchi. Aussi, je vais lui parler.

Jacques, qui en effet se sentait vraiment gêné, s'était levé. M^{me} Rémuzat l'accompagna quelques pas, puis elle lui tendit la main en répétant :

— Je vais lui parler, ... je vais lui faire entendre raison; revenez après-demain, Monsieur, et vous verrez que tout sera rentré dans l'ordre.

Et tandis que Jacques s'éloignait, elle monta rejoindre Françoise, et aussitôt elle éclata :

— Que me dit M. Jacques! Il demande ta main et tu le décourages?...

Depuis quelques jours une paix relative régnait; mais une paix lourde de menaces et qui ne pouvait pas être définitive; il fallait que ce différend entre la mère et la fille sur le choix du prétendant fût réglé; il fallait que l'une ou l'autre cédât, et cela n'irait pas sans discussion sans doute assez âpre. Françoise pensait bien que Jacques, resté seul avec sa mère, allait lui rapporter leur conversation et lui faire ses plaintes; aussi, elle attendait le choc.

L'entrée de sa mère ne lui laissa plus aucun doute, et à sa question elle répondit froidement :

— Oui, maman.

Elle connaissait le caractère autoritaire de sa mère; elle savait qu'il était imprudent de lui résister; mais puisqu'il fallait que l'orage éclatât, autant aujourd'hui que plus tard; peut-être, après, y verrait-on plus clair.

— Comment! « Oui, maman! » s'exclama la bonne dame en levant les bras... Tu oses dire oui!... Un

jeune homme parfait, appelé à un si brillant avenir, un parti inespéré, il demande ta main et tu le décourages!...

— Oui, maman.

— Encore! Mais pourquoi?

— Je ne l'aime pas et je ne me sens aucune disposition à l'aimer et à en faire mon mari.

— L'aimer... disposition... Qu'est-ce que c'est que ce langage?...

— Un langage très naturel, maman; je ne veux pas passer ma vie aux côtés d'un homme qui me serait indifférent.

— D'abord, M. Jacques Pertuis ne peut pas être indifférent... C'est un charmant garçon, rempli de qualités, intelligent, sérieux,... et en admettant que tu n'aies en ce moment aucune disposition, comme tu dis, tu feras comme si tu en avais, et tu verras que tout s'arrangera.

— Je ne crois pas, maman. Ce n'est pas en forçant son cœur qu'on obtiendra qu'il accepte par contrainte ce qu'il ne veut pas accepter de son plein gré.

— Tu ne ferais pas tant de difficultés s'il s'agissait de Pierre!

— Certainement, maman : Pierre est un garçon aussi charmant, aussi intelligent et aussi sérieux que Jacques Pertuis; et je suis sûre des qualités de Pierre, tandis que je ne suis pas sûre des qualités de Jacques; je suis sûre de la tendresse de Pierre et je ne suis pas sûre de celle de Jacques; je suis sûre d'être heureuse avec Pierre, et je ne suis pas sûre de l'être avec Jacques; Pierre est mon compagnon depuis notre plus tendre enfance : nous nous aimons, nous trouverons le bonheur dans notre mariage, et là seulement.

— Préférer un paysan quand on est recherchée par un docteur! Quelle aberration!

— En apparence, peut-être; mais Pierre n'est pas un paysan ordinaire; c'est un jeune homme qui a reçu une excellente éducation qu'il perfectionne chaque jour par des lectures bien choisies; il a le

bonheur de posséder des terres comme nous, et il met son intelligence et son activité à faire prospérer ses terres, au lieu de chercher ailleurs une existence qu'il trouve chez lui plus large et plus saine. Et je trouve que c'est très bien. Et c'est cette existence large et saine que je veux partager.

— Ecoute, mon enfant, tu parles là sans trop savoir ce que tu dis; entre nous, cela ne compte guère; mais il est regrettable que tu aies parlé à M. Jacques comme tu l'as fait; enfin, pour une fois on te pardonnera; mais écoute-moi bien : M. Jacques reviendra après-demain, tu le recevras en oubliant toi-même et de façon à lui faire oublier à lui aussi votre conversation d'aujourd'hui, enfin comme un jeune homme qui doit devenir et qui deviendra bientôt ton mari.

— Maman, je ne m'y résoudrai jamais.

— Et moi, je prétends que tu te disposes à m'obéir.

— Maman, je t'assure qu'il me sera impossible d'accueillir avec le sourire un homme que j'aimerais mieux ne pas voir.

Françoise avait parlé d'abord avec assez de calme; mais cette deuxième scène suivant de près la première la mit peu à peu dans un état de nervosité qui commençait à la faire trembler; sa mère, elle aussi, s'énervait; les dernières répliques furent échangées sur un ton qui faisait craindre un éclat plus violent.

— Je te ferai bien obéir, dit sèchement M^{me} Rémuzat.

Françoise allait répliquer; mais elle comprit instinctivement qu'elle ne serait plus maîtresse de ses paroles et elle préféra s'enfuir.

Elle descendit l'escalier très rapidement; et dès qu'elle ne fut plus en présence de sa mère, cette effervescence qu'elle avait eu beaucoup de mal à contenir ne demanda qu'à éclater; ses yeux étaient fixes, ses mains tremblaient, elle avait envie de crier et de frapper; il lui fallait, comme on dit, passer sa colère sur quelqu'un. Elle franchit la terrasse en deux bonds; une idée saugrenue lui passa par la tête; elle

courut du côté des écuries, et du plus loin qu'elle vit Alfred, elle lui cria :

— Selle-moi Trompette!...

Alfred s'empressa. Françoise faisait les cent pas, agitant sa cravache comme pour fustiger des ennemis invisibles. Alfred amenait le cheval, d'un bond, Françoise fut en selle; elle assembla les rênes et cravacha sa monture. Trompette n'était pas habitué à la cravache; il fit un écart; Françoise redoubla. Il fallait bien que quelqu'un fût victime de son exaspération : ce fut son pauvre Trompette. Il était parti au galop dans le chemin creux qui s'enfonçait sous bois. Françoise, qui ne le frappait jamais, le cinglait toujours; elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Le cheval s'ébrouait, couchait les oreilles, se ramassait sur ses jarrets, tout frémissant, puis repartait au galop à une allure folle. Et bientôt Françoise n'en fut plus maîtresse; le cheval lui-même ne se connaissait plus et filait droit devant lui dans un emballement furieux. Françoise voulut le maîtriser; mais elle ne put pas.

Là-bas, le chemin faisait un coude aigu, bordé par un fossé profond.

Le cheval, que rien ne gouvernait plus, prendrait-il le tournant, ou bien plutôt, emporté par sa galopade folle, filerait-il tout droit?

Dans un éclair, Françoise entrevit ce qui allait se passer : le contour, le fossé, le talus, la culbute...

Elle arrivait au coude. Le cheval n'obéissait plus à la pression de Françoise qui tirait de toute sa force sur les rênes. Comme une flèche, emporté par son élan, ne pouvant même plus modifier lui-même sa direction, il ne prenait pas le tournant et allait filer tout droit : c'était la chute inévitable et terrible.

Soudain, une forme humaine surgit comme si elle sortait du fossé; une main de fer saisit les rênes, immobilisa le cheval qui plia sur ses jarrets de derrière, et Françoise, emportée par l'élan et épuisée par tant d'émotions, tomba évanouie.

Pierre, qui était dans la terre voisine, avait vu venir le cheval et sa cavalière, également emballés tous les deux; tandis que le chemin s'allongeait à

travers champs, il avait coupé au plus court, et en quelques enjambées, il avait franchi la distance, il avait dégringolé le talus juste à temps pour saisir les rênes du cheval et s'y suspendre.

Quand Françoise rouvrit les yeux, elle était couchée au revers du talus et Pierre lui baignait doucement le visage avec de l'eau fraîche. Elle eut trois secondes d'effarement, puis la mémoire lui revint. Elle reconnut Pierre penché vers elle et fit un mouvement pour lui tendre la main.

— Ne bougez pas, dit-il; rien de cassé?

— Non, je ne crois pas, répondit-elle en faisant un mouvement des bras et des jambes; mais je suis brisée... Sans vous, Pierre, je me tuais.

— Vous auriez pu, en tout cas, vous blesser grièvement.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... J'étais exaspérée au plus haut point après ces deux scènes, j'avais les nerfs tendus à craquer,... je ne savais plus ce que je faisais...

— Deux scènes, Françoise? interrogea Pierre.

Puis, se ravisant tout à coup, il ajouta :

— Mais pardon... Vous ne pouvez pas rester là plus longtemps et vous ne pouvez rentrer chez vous ni à pied, ni à cheval... Comment pourrions-nous faire?

— Allez chercher mon oncle avec sa voiture.

— Vous laisser là toute seule!...

— Pourquoi pas? Vous ne mettez pas si longtemps; je ne suis pas en danger, et personne ne viendra m'enlever.

A ce moment, Pierre entendit dans le chemin le roulement d'une charrette, et bientôt il vit tourner au contour le père Courbon, qui ramenait trois ou quatre bottes de foin.

— Hé là, ma pauvre demoiselle, qu'est-ce qui vous arrive?

— On vous dira ça tout à l'heure, père Courbon; pour le moment, vous allez m'aider à hisser Mademoiselle sur votre charrette, et nous la conduirons à la Mésangère; ça ne vous retardera guère.

— Il faut faire ce qu'il faut, dit le bonhomme.

— L'équipage n'est pas très élégant, dit Pierre à Françoise, mais vous serez encore mieux étendue sur ce foin que dans une voiture.

Les deux hommes prirent Françoise sous les bras et l'aiderent à se hisser sur la charrette où ils l'installèrent commodément. Et en route, tout doucement, pour ne pas lui infliger des cahots brusques; et Pierre suivait en tenant Trompette par la bride, les regards fixés sur Françoise, n'osant pas encore l'interroger sur ces deux scènes dont elle avait parlé, mais pensant qu'il s'était passé quelque chose d'assez grave.

Quand M^{me} Rémuzat vit arriver cette charrette et Françoise étendue dessus, elle se mit à pousser les hauts cris en levant les bras au ciel. L'oncle Victor attendait l'heure du dîner en prenant l'apéritif sur la terrasse. Pierre se précipita vers eux :

— Restez calmes, je vous en prie; je vous assure que ce n'est rien.

Pierre et l'oncle soutinrent Françoise pour descendre de cette charrette et monter à sa chambre, où sa mère et Mariette la mirent au lit. Elle n'avait pas de blessure apparente, mais elle était courbaturée comme si elle avait reçu cent coups.

— Pierre, je vous en prie, allez vite chercher le docteur.

Pierre courut prendre sa bicyclette et fila.

M^{me} Rémuzat commençait à accabler Françoise de questions; mais celle-ci, qui lui gardait encore un peu de rancune, ferma les yeux et fit semblant de s'assoupir.

En route, une question se posa à Pierre. Le docteur? Quel docteur? Le jeune, le nouveau, ce Jacques Pertuis qui était toujours fourré à la Mésangère et dont la présence assidue commençait à lui donner des inquiétudes? Ah! mais non!

Et il alla chercher le vieux docteur, l'ancien, celui dont il n'avait rien à craindre.

Quand Françoise le vit au chevet de son lit, elle comprit et sourit.

L'examen fut rassurant : rien de cassé, pas même de contusions graves, mais un ébranlement nerveux qui nécessitait pendant quelques jours le repos le plus complet.

Françoise dina légèrement et s'endormit d'un sommeil un peu lourd; elle ne s'éveilla le lendemain qu'assez tard. Cette bonne nuit avait presque suffi à rendre à ses membres leur souplesse. Elle voulut se lever pour déjeuner; elle eut bien une minute de faiblesse en mettant le pied à terre; mais ce fut bref et elle put descendre, appuyée au bras de son oncle.

Après le déjeuner, il fallait se remettre au repos; mais elle ne voulut pas remonter; elle serait mieux en plein air que dans sa chambre; on lui installa sa chaise longue sur la terrasse, avec des coussins, et elle s'y étendit dans le plus complet abandon, tantôt laissant ses pensées vagabonder dans sa tête encore un peu lourde, et tantôt sommeillant.

Vers le soir, Pierre vint prendre des nouvelles. Françoise n'avait pas bougé; elle lui tendit la main en souriant :

— Voilà mon sauveur.

— Ne vous moquez pas de moi, répondit Pierre en rougissant.

L'oncle Victor était là. Françoise lui raconta l'aventure et elle ajouta :

— Excusez-moi, Pierre; j'étais tellement effondrée, hier, que je ne vous ai même pas remercié.

Pierre la regarda comme s'il ne comprenait pas ce langage.

— Mais oui, mon ami, vous m'avez épargné un accident qui aurait pu être grave, et vous auriez pu vous-même être dangereusement blessé.

— Peut-être, dit Pierre, mais tout est pour le mieux; vous en serez quitte pour quelques jours de repos et nous n'en parlerons plus.

Pierre ne prolongea pas sa visite. L'oncle Victor l'accompagna jusqu'à la limite de leurs terres; il ne dit rien, mais il serra longuement la main du jeune homme.

Le lendemain, Françoise fit deux fois le tour de la

terrasse, appuyée au bras de son oncle. Elle reprenait peu à peu l'usage de ses membres; mais il ne fallait pas se fatiguer trop vite. Elle reprit sa place sur sa chaise longue d'autant plus volontiers qu'elle savait que Jacques allait venir. Ça lui serait un bon moyen d'esquiver le tête-à-tête et la conversation.

En effet, son heure habituelle arrivant, elle fit semblant de dormir; elle l'entendit venir. M^{me} Rémuzat alla au-devant du jeune homme et lui montra Françoise endormie; ils s'installèrent à quelque distance et elle lui raconta l'accident.

Françoise entendait à demi; sa mère dit que c'était le jeune voisin qui avait arrêté le cheval, mais sans faire de réflexions, ni compliments, ni remerciements.

Jacques fut un peu surpris et humilié qu'on eût fait appel au vieux docteur, mais il ne dit rien; cependant, il aurait voulu savoir si c'était Françoise qui avait demandé à voir son vieux collègue au lieu de lui-même.

Quand il fut sur le point de se retirer et pour que sa mère ne pût pas l'accuser d'avoir fait exprès de ne pas le voir, Françoise ouvrit les yeux et lui parla; elle fut même assez aimable et répondit à ses questions. Il la félicita d'avoir échappé à un accident qui aurait pu être grave et lui recommanda de ne pas se fatiguer.

Le soir même, Françoise reçut une lettre de son amie Thérèse qui acceptait son invitation de venir passer quelques jours avec elle à la Mésangère; elle se réjouissait de revoir son ancienne camarade de pension; elles avaient tant de choses à se dire; elles évoqueraient les souvenirs; elles parleraient de leurs compagnes que la vie avait dispersées, et justement elle lui donnerait des nouvelles de Denise Beaumont, qui avait disparu si brusquement, qu'elle avait rencontrée par hasard sur le boulevard Saint-Germain et qu'elle revoyait au moins une fois par semaine.

Françoise restait sur sa chaise longue, pensive, sa lettre à la main. Ainsi, Thérèse viendrait la voir; mais quand? Plus tard. Mais ce n'est pas plus tard

qu'elle devrait venir, c'est tout de suite. Cette querelle ouverte avec sa mère leur avait déjà valu plusieurs scènes déplorables, et ce n'était pas fini; il y en aurait certainement d'autres encore, jusqu'à ce que la question fût réglée, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'une des deux eût cédé à l'autre. Il était bien évident que l'arrivée de Thérèse n'apporterait pas une solution; mais enfin, sa présence pourrait tout de même être pour Françoise d'un grand secours. Devant elle, sa mère ne pourrait pas engager de discussion, ou du moins pas avec la vivacité et la véhémence qu'elle y mettait devant Françoise seule. Et la présence de son amie lui serait précieuse pour se dérober quand, par hasard, elle sentirait venir l'orage. Et puis M. Jacques Pertuis ne la trouverait plus seule; elle mettrait Thérèse dans ses secrets; elles ne se quitteraient pas, et Jacques ne pourrait plus, devant elle, l'accabler de ses protestations d'amour.

Vraiment c'était une bonne idée. Aussi Françoise monta dans sa chambre et écrivit tout de suite à son amie. Elle disait à Thérèse combien elle était heureuse qu'elle eût accepté son invitation; et elle ajoutait :

... Mais je te demande de faire tout ton possible pour venir non pas plus tard, mais tout de suite, car c'est maintenant que ta présence me sera plus précieuse. Je viens de faire une chute de cheval, heureusement pas grave, mais qui va pendant quelque temps réduire mon activité. Quand je reste l'après-midi sur ma chaise longue, tu peux penser si je regrette que tu ne sois pas déjà auprès de moi.

Et puis il y a encore autre chose : un mariage! Un mariage qui se présente d'une façon assez étrange : deux prétendants, ma chère, pas un de moins! Je plaisante, mais je n'en ai guère envie, parce que ma mère et moi, nous ne sommes pas d'accord : elle tient pour l'un, et moi pour l'autre... Mais je t'expliquerai tout cela mieux de vive voix, bientôt j'espère. Je te dirai seulement que les humeurs sont assez aigriées

et que nous avons déjà eu deux ou trois scènes orageuses. Ta présence amènera certainement une trêve dont nous avons le plus grand besoin.

Fais un petit effort pour ton amie qui t'embrasse bien affectueusement.

...

L'accident de Françoise et ensuite le besoin de calme avaient éloigné toute question irritante. M^{me} Rémuzat ne pouvait pas, dans l'état où était sa fille, réamorcer la discussion. Pierre venait la voir assez souvent, mais ne s'arrêtait guère; Jacques ne venait pas si souvent, n'étant pas voisin, mais s'attardait plus longtemps.

Françoise, pendant que son oncle lui tenait compagnie en son repos forcé, lui avait raconté toute l'histoire. Le brave homme était désolé de cette mésentente entre sa nièce et sa sœur. Toute sa sympathie allait à Pierre, puisque c'était Pierre que Françoise aimait; mais il n'aurait pas voulu heurter de front les volontés de sa sœur; c'eût été la rendre plus obstinée encore; il cherchait par quel moyen plus ou moins détourné on pourrait arranger cette affaire; ce n'était pas facile, et il n'avait encore rien trouvé.

La constitution robuste de Françoise l'eût vite remise sur pied; elle était complètement d'aplomb, mais elle faisait exprès de prolonger cette période de repos et de tranquillité, et elle continuait à passer la plus grande partie de ses après-midi sur sa chaise longue. Ce n'était pas une précaution inutile. Déjà sa mère avait eu quelques mots et quelques allusions; mais Françoise s'était tournée de l'autre côté avec un gémissement, et M^{me} Rémuzat n'avait pas insisté.

Quand Jacques venait, elle laissait volontiers les jeunes gens seuls; mais quand c'était Pierre, elle ne s'éloignait guère, de façon à gêner leurs confidences.

Françoise s'impatientait : ils avaient tant de choses

à se dire ! Si bien qu'un jour, elle trouva une minute pour dire à Pierre :

— Maintenant que me voilà vaillante, il faut absolument que nous trouvions le moyen de causer un moment; il y a longtemps que cela ne nous est pas arrivé, et il faut que je vous raconte bien des choses. Demain, tenez-vous à proximité de la vigne, là-bas... Je tâcherai de m'échapper... Je traverserai le petit bois, et nous tâcherons de bavarder un moment.

Pierre acquiesçait en hochant la tête :

— C'est entendu, à partir de trois heures.

M^{me} Rémuzat s'approchait; Pierre resta quelques minutes encore, puis s'en alla.

Le lendemain, l'après-midi, Françoise reprit sa place sur la terrasse et s'endormit, ou plutôt fit semblant de dormir. A partir de trois heures, elle commença à observer autour d'elle, avec la crainte que sa mère ne vînt, elle aussi, s'asseoir sur la terrasse et n'en plus bouger. Mais non, M^{me} Rémuzat devait avoir des occupations dans la maison; parfois elle faisait une brève apparition et rentrait aussitôt.

Françoise choisit bien son moment; elle se leva, descendit le perron sur la pointe des pieds et se hâta vers le petit bois; elle le traversa; là-bas, Pierre la vit venir et s'avança vers elle.

— Enfin!... vous voilà!... Comme il y a longtemps!

— Croyez bien que je le déplore autant que vous, Pierre, plus que vous.

— Est-ce possible!

— Dans tous les cas, si notre séparation vous est pénible, comme à moi, vous, du moins, vous avez votre tranquillité, tandis que moi, je suis en butte aux harcèlements de ma mère...

— Racontez-moi, Françoise, racontez-moi vite.

Le chemin formait là un talus; ils s'y assirent l'un près de l'autre; Pierre prit les mains de Françoise dans les siennes; et elle lui raconta avec tous les détails tout ce qui s'était passé depuis qu'elle ne l'avait pas vu, jusqu'à ce moment d'égarément qui lui avait fait fustiger Trompette et avait causé l'accident.

Pierre écoutait sans l'interrompre, tantôt rouge de

colère, tantôt singulièrement pâle. Il ne disait encore rien, mais il était secoué par une colère qu'il avait de la peine à contenir. Enfin, il s'écria :

— Et vous dites que j'ai ma tranquillité! Quand j'ai au contraire de si sérieux sujets d'inquiétude!

— Quelle inquiétude, Pierre? fit Françoise, étonnée.

— Mais l'inquiétude,... la présence de ce M. Jacques Pertuis et cette obstination de votre mère à vouloir vous marier avec lui!

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, Pierre? Je vous ai dit que c'est vous que j'aime et je ne veux pas connaître M. Jacques Pertuis: Est-ce que cela ne vous suffit pas?

— Ah! Françoise, pardonnez-moi... J'ai l'air de douter de vous, et cependant je ne doute pas de vous; mais, malgré tout, il reste au fond de mon cœur une inquiétude,... oh! rien,... un frémissement imperceptible...

— Ce n'est pas bien, Pierre!

— Pensez donc! Il est docteur, il est toujours bien habillé... Avec son titre, il pourra aller habiter à la ville quand il voudra... Que d'avantages il a sur moi!

— C'est vrai, Pierre, il a sur vous de bien grands avantages... Et vous, mon pauvre Pierre, vous n'en avez qu'un : c'est que c'est vous que j'aime.

A ces mots, Pierre porta vivement à ses lèvres les mains de Françoise et les couvrit de baisers.

— Ah! Françoise, ma bien-aimée, soyez bénie pour cette parole qui me rend l'espoir avec la vie!... Vous savez combien je vous aime, vous savez que mon amour se confond avec ma vie même, et chaque fois que je respire, l'air pur qui me fait vivre remplit ma poitrine et mon pur amour fait battre mon cœur. Aussi, Françoise, songez à ce que serait mon désespoir si cette vie de bonheur que j'espère...

— Pierre, je ne veux plus que vous parliez ainsi... Je ne veux même plus que vous pensiez...

— Comme vous êtes dans mon passé aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, vous êtes dans mon avenir, plus ardemment encore...

— Oui, Pierre, notre avenir est à nous; le vôtre et



le mien se confondent et s'uniront dans la vie comme ils sont unis dans nos cœurs. Je vous l'ai promis et rien ne me fera changer; aussi, je veux que vous bannissiez toute inquiétude.

A ce moment, un bruit de pas leur fit tourner la tête : Jacques Pertuis était à dix mètres d'eux et les regardait d'un air narquois, tendrement penchés l'un vers l'autre.

Après le départ de Françoise, M^{me} Rémuzat était venue s'asseoir sur la terrasse, un peu étonnée de ne plus y voir sa fille. A peine y était-elle que Jacques arriva.

— Tiens, lui dit-elle, monsieur Jacques, je ne vous attendais que demain?

— Oui, Madame, excusez-moi, mais je viens de voir un malade un peu plus loin, et comme je passais près de chez vous, je me suis permis...

— Vous avez bien fait; ce que j'en dis n'est pas un reproche.

Ils causèrent ainsi pendant quelques minutes, puis Jacques remarqua :

— M^{lle} Françoise a quitté sa chaise de repos, aujourd'hui?...

— Elle y était il y a quelques instants à peine; elle a dû se lever pour faire un petit tour. Mais descendez donc jusqu'au petit bois, vous allez la rencontrer, certainement.

Jacques descendit, traversa le bois, et ne manqua pas de découvrir Françoise et Pierre qui avaient l'air de fort bien s'entendre, assis et à demi cachés par un cep haut et touffu.

En entendant ses pas, ils se levèrent, assez gênés. Jacques fit quelques pas encore et dit à Françoise, en affectant de ne pas voir Pierre :

— Ah! Mademoiselle, je ne m'étonne plus, maintenant...

— Qu'est-ce qui ne vous étonne plus, Monsieur?

— Mais que vous résistiez à ma recherche,... à mes avances...

— Eh bien! Monsieur, je ne suis pas fâchée de

l'aventure : ce que vous voyez vous en apprend plus qu'une longue conversation.

— Je comprends,... je comprends...

— Mais, Monsieur, je suis libre, dit Françoise.

— Et si vous ne compreniez pas, intervint Pierre, qui contenait mal sa colère, nous pourrions trouver des arguments qui achèveraient de vous convaincre.

Et déjà il serrait les poings.

— Des menaces? releva Jacques. Mais, Monsieur, je pourrais trouver à vos arguments des réponses tout aussi convaincantes...

— C'est à voir!... En tout cas, je n'admettrai pas facilement que vous veniez vous interposer comme vous le faites entre Mademoiselle et moi,... et je me défendrai par tous les moyens.

— Et moi, je vous répondrai, je vous le répète, par des moyens semblables.

Déjà les deux hommes faisaient un pas l'un vers l'autre, la main tendue pour se saisir.

Françoise se jeta entre les deux :

— Pas de scandale, n'est-ce pas; je vous supplie de rester calmes!

— Je veux bien rester calme, dit Pierre, mais à condition que Monsieur reconnaisse qu'il vient se jeter ici à la traverse de nos projets, et qu'il disparaisse.

— Je ne reconnais rien du tout, répondit Jacques, que la colère commençait à aveugler et qui ne voulait pas avoir l'air de céder.

Alors Pierre saisit Jacques aux revers de son veston, et Jacques s'était mis sur la défensive et avait pris, lui aussi, une attitude menaçante. Françoise avait une peur épouvantable. Qu'advierait-il si les deux jeunes gens en venaient aux mains? Que dirait sa mère? Elle ne manquerait pas d'en faire retomber la faute sur Pierre et en tirerait encore un argument contre lui.

Elle jeta les bras entre les deux, dans l'espoir de leur faire lâcher prise, et se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, cherchant des paroles pour les calmer; ça n'était pas facile, car l'un et l'autre mon-

traient une animosité froide et résolue, fermant des poings menaçants :

— Allons, disait-elle, je vous en supplie, tous les deux, restez calmes,... retirez-vous!... Faites ça pour moi... Vous ne voulez pas me mettre dans un cruel embarras... Que dira-t-on?... Et tout cela ne signifie rien, ne mène à rien qu'à envenimer la situation... Allons, soyez raisonnables... Tout cela est affaire à moi... Taisez-vous, éloignez-vous; c'est avec chacun de vous que je veux remettre l'ordre et la vérité dans cette question angoissante, avec chacun de vous, posément, et non dans une atmosphère de colère et de lutte... Séparez-vous...

Ils écoutaient en silence; mais leur animosité était si vive qu'ils attendaient dans l'expectative et qu'ils ne se lâchaient pas. Alors, Françoise s'adressa à Pierre comme étant celui sur lequel elle avait le plus d'influence :

— Allons, Pierre, soyez raisonnable et obéissez-moi : rentrez chez vous... Vous voyez bien que je ne cours aucun danger, continua-t-elle en souriant, je vous reverrai bientôt, je vous le promets. En attendant, n'oubliez pas ce que je vous ai dit et soyez sûr que rien ne me fera changer.

Et comme il hésitait encore, elle ajouta :

— Vous voulez passer votre vie à faire mon bonheur, commencez à me prouver que vous pouvez me faire quelque sacrifice.

Alors, lentement, comme à regret, Pierre lâcha le vêtement de Jacques et fit trois pas en arrière. Françoise le remercia d'un sourire et lui serra la main. Pierre s'éloigna. Elle s'adressa alors à Jacques :

— Monsieur, lui dit-elle, le hasard vous a livré mon secret, mais loin de m'en affliger, je suis contente que vous soyez renseigné sur mes sentiments.

— Des sentiments peuvent changer, essaya de raccrocher Jacques.

— Non, Monsieur, n'y comptez pas; je ne changerai pas; aussi, je ne peux que vous répéter les paroles que je vous ai déjà dites : votre recherche me flatte beaucoup, mais je ne peux pas y répondre...

Je reconnais vos mérites, je reconnais que c'est moi qui ai tort en repoussant votre demande, mais, que voulez-vous! on ne se refait pas et on ne commande pas à son cœur.

— J'espérais, Mademoiselle, que, petit à petit..., balbutiait Jacques en rajustant le col de son veston.

— Non, Monsieur, n'espérez rien, et je vous le répète encore, je vous prie de considérer mes paroles comme définitives.

Jacques resta quelques secondes sans répondre; ils avaient repris le chemin de la maison. Comme ils allaient sortir du petit bois, Françoise ajouta :

— Quoi qu'il en soit, Monsieur, j'espère que vous voudrez bien ne pas dire un mot de ce qui vient de se passer; cet incident ne regarde personne, et nous ne pourrions, en le répétant, que nous créer des embarras bien inutiles, et je vous prierai, de plus, d'attendre quelques jours avant de revenir; nous avons tous besoin de retrouver notre calme et de réfléchir à la situation... Il vous sera facile de trouver parmi vos occupations, un prétexte pour excuser une absence d'une semaine.

— Mademoiselle, sous serez obéie, et laissez-moi vous exprimer une fois de plus mes regrets...

Mais Françoise fit quelques pas plus rapidement; ils arrivaient au perron.

— Eh bien! vous l'avez trouvée? s'écria M^{me} Rémuzat, qui attendait sur la terrasse.

Jacques prit place à côté d'elle et ils causèrent ensemble, car Françoise s'était remise sur sa chaise longue et, fermant les yeux, elle feignit d'être fatiguée pour n'avoir pas à prendre part à la conversation. Mais Jacques ne s'attarda pas; cet incident, la présence de Pierre, jetaient un jour nouveau sur la situation, et il avait besoin d'y réfléchir longuement. Il salua ces dames et partit.

Thérèse Lauris avait reçu la lettre de Françoise au bon moment; elle venait de passer trois semaines

avec ses parents sur une petite plage de Normandie; elle recevait la lettre de son amie deux jours après leur rentrée à Paris.

Un de ses premiers soins, dès son arrivée, avait été de revoir Denise Beaumont.

— La pauvre petite, dit-elle à sa mère, elle est restée au travail pendant que nous étions à la mer... Voilà trois semaines que je ne l'ai pas vue, je ne veux pas tarder plus longtemps; je vais la chercher et je l'amène dîner avec nous, d'autant plus que je vais l'abandonner encore pendant quelques jours, puisque je m'en vais à Châteauneuf, chez Françoise.

— A peine arrivée, tu repars? lui répondit sa mère.

— Maman, tu as vu la lettre de Françoise; elle a fait une chute de cheval; elle est immobilisée pour quelques jours; je ne peux pas la faire attendre.

— Bien, bien, mon enfant, va; je ne veux pas t'empêcher de voir tes amies; va chercher Denise pour dîner, et tu partiras chez Françoise quand tu voudras.

Une heure après, Thérèse ramenait Denise et l'emmenait dans sa chambre, en attendant que son père rentrât et qu'on se mit à table. Denise avait ressenti d'abord une certaine gêne à être invitée si souvent par son amie; mais Thérèse y mettait tant de bonne grâce et d'amitié toute simple, ses parents tant de sympathie pour la pauvre orpheline, qu'elle se sentait auprès d'eux en cordiale affection.

— Tu comprends, disait Thérèse, je viens d'être absente pendant trois semaines, je ne t'ai pas vue pendant ce temps-là; je vais repartir encore dans deux ou trois jours; je ne pouvais pas rester si longtemps sans que tu viennes un peu à la maison.

— C'est chez Françoise Rémuzat que tu vas?

— Oui. Voilà sa lettre. Quel dommage que tu ne puisses pas venir avec nous! Nous, les trois amies de la pension, les trois inséparables.

Et pendant que Denise lisait la lettre de Françoise, Thérèse ajoutait :

— Tu pourrais bien avoir un congé à la maison où tu travailles?

— Oh! oui. J'ai laissé d'abord prendre leur congé aux collègues qui étaient pressées, parce que moi, un peu plus tôt, un peu plus tard, ça m'était égal... Je n'ai personne à voir; mais mon tour va venir.

— Figure-toi que j'ai dit à Françoise que je t'avais rencontrée... Si j'avais su, je lui aurais soufflé l'idée de t'inviter aussi.

— Oh! non, protesta Denise, non, je t'en prie!...

— Pourquoi? Au moins, tu aurais pu voir toi-même si le Châteauneuf de Françoise est bien le même que celui de ton docteur qui prétendait t'aimer et t'épouser, et qui te délaisse si honteusement... Le traître et le maladroit, qui n'a pas compris quelle adorable petite femme il aurait eue avec toi...

Le souvenir de son idylle avec Jacques Pertuis avait fait monter les larmes aux yeux de Denise; et cependant elle souriait à la vivacité de son amie.

— C'est vrai, poursuivait Thérèse, il y a des gens qui frôlent le bonheur et qui ne savent pas le saisir; on le leur servirait sur un plat d'argent qu'ils se détourneraient... Mais je ne le tiens pas quitte... J'ai noté le nom Jacques Chapuis,... Dupuis,... Biscuit..., je ne sais plus bien.

— Pertuis, dit Denise en riant.

— Bon; mais c'est noté, te dis-je, et je saurai bien... Docteur à Châteauneuf... Il ne doit pas y en avoir beaucoup, et quand même, je trouverai bien, et même s'il faut faire semblant d'être malade pour le voir, je le verrai, et si j'en trouve l'occasion, je ne manquerai pas de faire allusion à votre histoire...

— Non, non, dit vivement Denise, ne dis rien, je t'en prie!...

— Ça ne serait pas difficile; si je peux causer avec lui, je lui glisserai négligemment que j'ai à Paris une amie qui s'appelle Denise Beaumont: ça secouera un peu ses remords, et je verrai bien la tête qu'il fera.

— Non, répéta Denise; tout cela serait bien inutile; c'est une affaire qui est finie, le mieux est de tout oublier.

— Tu as raison, Denise, oublie toi-même, puisque

tu estimes que tout est fini; mais moi, même sans te nommer, je m'informerai du bonhomme qui te connaissais, qui t'a juré amour et fidélité et qui a méconnu son bonheur.

La mère de Thérèse clôtura l'entretien en appelant :

— A table, mes enfants!

Pendant le dîner, Thérèse s'ingénia à distraire son amie dont ces souvenirs avaient assombri les traits; elle y parvint, et le repas fut assez gai.

Comme d'habitude, Denise ne se retira pas trop tard. Thérèse, en l'embrassant, lui dit :

— Dès que je serai arrivée, nous t'écrivons, Françoise et moi...

— Mais oui, je serai très contente d'avoir de ses nouvelles et des tiennes. Amusez-vous bien, promenez-vous. Je vous souhaite du beau temps; profitez-en!

— Et à bientôt! Dès mon retour, tu viendras passer une soirée avec nous.

...

Trois jours après, Françoise allait avec son oncle Victor attendre Thérèse à la gare. Heureuses de se retrouver, les deux amies s'embrassèrent :

— Comme je suis contente que tu sois venue! s'écriait Françoise. Je te tiens et je te garde longtemps!

— Mais oui, mais oui, accordait Thérèse; il y a longtemps que nous ne nous sommes vues, et nous avons tellement de choses à nous dire!

La soirée fut consacrée à son installation.

Le lendemain matin, Pierre vint voir l'oncle Victor pour une machine agricole; Françoise l'entendit et descendit, comme par hasard. Sa mère était occupée dans sa chambre. Elle put accompagner Pierre, lorsqu'il partit, jusqu'au petit bois.

— Votre amie est arrivée? demanda Pierre.

— Oui, elle est arrivée hier soir. Elle se repose de son voyage, ce matin.

— Je vous verrai donc encore moins, ces jours-ci?

— Au contraire, Pierre. Vous pensez bien que je vais mettre tout de suite mon amie dans nos confidences; et nous irons nous promener toutes les deux, et rien ne vous empêchera de venir nous rejoindre.

— En effet, c'est une bonne idée... Mais, l'autre,...

M. Jacques Pertuis?
— Après l'algarade de l'autre jour, je l'ai prié de rester une semaine sans venir, et en effet, je ne l'ai vü qu'une fois et très brièvement.

— Enfin, tant mieux... Mais ce n'est pas encore une solution...

— Elle viendra, la solution, Pierre, elle viendra; ne soyez ni soucieux, ni impatient; la situation est pénible; mais nous avons un grand espoir: c'est notre amour qui est immuable.

Pierre eut un élan vers elle, comme chaque fois qu'elle lui rappelait la constance de leur tendresse; il pressait ses petites mains dans les siennes:

— Oui, Françoise, vous êtes mon seul espoir, mon impérissable tendresse...

Elle se dégageait et se sauvait.

Elle trouva Thérèse qui déjeunait dans la salle à manger.

— Déjà debout!

— Mais oui; si je suis quelques jours à la campagne, je veux en profiter. C'est le matin qu'il fait bon.

— Eh bien! si tu veux, avant que le soleil ne soit trop chaud, nous allons faire le tour du jardin et de la pelouse.

Elles partirent en bavardant, bras dessus, bras dessous. Françoise fit à son amie les honneurs de la partie du domaine la plus proche de la maison; elle lui montra Trompette en passant.

— Le coupable de ton accident?

— Oui. Et je ne sais comment cela s'est fait, ou plutôt, si, je le sais: c'est moi la coupable; j'étais en colère, je l'ai cinglé; il n'a pas accepté la correction qu'il n'avait pas méritée et il s'est emballé.

— Et pourquoi étais-tu en colère?

— Ça, c'est toute une histoire que je te raconterai au repos, ce soir...

Elles arrivaient au petit bois, le traversèrent et rencontrèrent l'oncle Victor; il les fit avancer jusqu'à sa vigne, son orgueil, où les raisins mûrissaient. Thérèse le complimenta.

— Il faut rester avec nous jusqu'aux vendanges, lui dit-il; vous verrez comme c'est intéressant. Et vous goûterez le vin nouveau.

— Pourquoi pas? appuya Françoise.

— Cela me paraît bien loin; maman me réclamera.

Ils remontèrent vers la maison. L'heure du déjeuner approchait; elles offrirent leurs services à Mariette et mirent le couvert. « Cela sied bien aux filles. »

Après le déjeuner, elles s'installèrent sur la terrasse, un peu à l'écart, et commencèrent à dévider leurs souvenirs : les dames Dubois, les deux sœurs, celle qui dirigeait les études et celle qui dirigeait le pensionnat,... et les professeurs,... le vieux professeur de musique à qui elles faisaient tant de niches inoffensives,... et les camarades que la vie avait dispersées... Pour deux ou trois qu'elles n'avaient pas perdues de vue, combien d'autres qui étaient parties chacune de leur côté et qu'elles ne reverraient plus, sauf un hasard exceptionnel?

Et Thérèse s'écria :

— Je t'ai écrit que j'avais rencontré Denise Beaumont?

— Chère Denise, comment l'as-tu trouvée?

— Toujours la même, quoique plus triste et bien jolie dans sa petite robe noire.

— Comme je la reverrais volontiers!

— Elle m'a raconté pourquoi elle avait quitté brusquement la pension,... tous ses malheurs, la ruine de son père, puis sa mort, suivie peu de temps après par la mort de sa mère...

— Pauvre amie!... Pourquoi le malheur, tous ces malheurs ont-ils accablé cette pauvre fille, faible et charmante?

— Alors elle a tout vendu, ne gardant que ses

chers souvenirs; elle est allée à Paris et a cherché une place pour gagner sa vie.

— Elle a montré beaucoup d'énergie; d'autres se seraient abandonnées à un chagrin stérile et déprimant. Et elle a trouvé une place?

— Oui, à la librairie Hachette; c'est en passant boulevard Saint-Germain et comme elle en sortait que je l'ai rencontrée, un soir. Je l'ai tout de suite emmenée dîner à la maison, et depuis elle revient une fois par semaine.

— Comme tu as bien fait! C'est toujours un soir où elle n'est pas seule. Mais pourquoi n'a-t-elle pas écrit?

— Par discrétion, par fausse pudeur, pour ne pas étaler son infortune devant ses anciennes camarades restées riches et heureuses.

— Mais c'est bien mal nous connaître; ce n'est pas parce que notre amie a été frappée par l'infortune que notre amitié en aurait été diminuée.

— Oh! non, ce n'est pas qu'elle ait craint que son infortune nous ait éloignées d'elles, non, ce n'est pas ça : c'est plutôt un sentiment personnel, une sorte de crainte, de fierté un peu ombrageuse de ne pas vouloir se montrer dans un état d'infériorité à ses anciennes camarades dont elle avait été l'égale... et peut-être aussi de ne pas vouloir leur inspirer de la pitié.

— Oui, oui, je la comprends un peu, accorda Françoise; mais, en revanche, notre amitié lui aurait certainement apporté quelque soulagement.

— Elle en aurait eu bien besoin; car, figure-toi, elle a été de plus victime d'une aventure qui n'est certes pas comparable à ses précédents malheurs, mais qui lui a tout de même causé un gros chagrin.

— Que lui est-il encore arrivé, à cette pauvre petite?

— Elle a fait la connaissance, par je ne sais quel hasard, un voisin de table au restaurant, je crois, d'un étudiant en médecine qui en était à sa dernière année, c'est-à-dire qu'il allait être docteur; ils se rencontraient assez souvent, et ce jeune homme s'est pris

d'un amour assez vif pour Denise, du moins à ce qu'il lui disait.

— Ça ne m'étonne pas, elle est assez jolie pour cela. Et elle?

— Elle? Eh bien! à force de le voir et de l'entendre, elle s'est mise à l'aimer aussi... Toute seule et sans aucune affection, elle ne pouvait que rendre sa tendresse à ce brave garçon qui lui jurait qu'il l'aimait et lui offrait de partager sa vie.

— C'était une famille qu'elle trouvait, dit Françoise.

— Justement, poursuivit Thérèse, la pauvre petite isolée n'était plus isolée, elle avait une affection, un appui, sa vie avait un but; et puis, il paraît que c'était un charmant garçon qui se montrait très attentif, dévoué, sincère... A leurs heures de liberté, ils faisaient quelques promenades ensemble, ils allaient au spectacle; à la fin de l'année il serait docteur, il irait s'installer dans son pays, il parlerait de Denise à ses parents, il leur assurerait son intention de se marier avec elle, il la ferait venir, et ce serait le bonheur.

— Un beau programme...

— Oui, objecta Thérèse, mais tu vas voir. Et ici, tu vas peut-être éclaircir la situation. Ce pays où ce jeune docteur s'installe et devait faire venir Denise pour l'épouser s'appelle Châteauneuf.

Françoise devint livide :

— Que dis-tu? demanda-t-elle d'une voix sans timbre. Comment dis-tu?... J'ai bien entendu?...

— Châteauneuf, répéta Thérèse; je sais bien qu'il y a beaucoup de Châteauneuf en France, mais tu pourras nous renseigner et nous dire s'il y a un jeune docteur installé dans ton Châteauneuf à toi depuis peu de temps?

Françoise, que cette nouvelle avait un peu stupéfiée, reprenait ses esprits, bondissait vers son amie et la prenait aux épaules :

— Son nom?... Sais-tu son nom? Dis-moi vite son nom!...

— Je le sais, oui... Si je me rappelle bien... Jacques..., Jacques Chapuis..., Dupuis...

— Pertuis, rectifia Françoise, Jacques Pertuis...

— Oui, il me semble bien que c'est ça. Mais attends, j'ai noté le nom exact sur un calepin qui est dans mon sac, dans ma chambre; je vais le chercher.

Elle s'éloigna rapidement, et Françoise retomba sur sa chaise. Elle se cacha le visage dans ses mains, des pensées tumultueuses la faisaient trembler... Quelle histoire, quelle coïncidence étrange!... Jacques, son prétendant... Denise, son amie; car c'était lui, c'était certainement lui... Tant de choses concordaient, et son nom... elle ne voyait pas encore très bien toutes les conséquences que cette révélation allait apporter dans son histoire, mais elle allait en apporter certainement, et peut-être de décisives... Et elle riait et elle pleurait tout à la fois.

Thérèse, en redescendant, la trouva dans cet état d'exaltation :

— C'est bien ça! dit-elle en lui tendant un papier, Jacques Pertuis!... Mais qu'est-ce que tu as?... Tu pleures?...

Françoise lui fit signe de la main comme pour demander quelques instants de répit; dans le silence, elle reprit peu à peu ses esprits et enfin répondit :

— Ecoute, il se rencontre ici des circonstances extraordinaires; je vais tout te dire, mais auparavant, termine l'histoire de Denise. Son jeune docteur parti, qu'est-il arrivé?

— Il est donc parti, compléta Thérèse, en lui jurant qu'il l'aimerait toujours, qu'il ne l'oublierait jamais, et que, dès qu'il aurait parlé à ses parents, elle viendrait le rejoindre pour leur mariage. Les premiers temps, il écrivit assez souvent des lettres très longues et très tendres. Le bonheur continuait. Puis, peu à peu, les lettres se firent plus rares, moins longues et moins tendres; puis elles s'espacèrent de plus en plus, et enfin cessèrent tout à fait; et Denise n'en a pas reçu depuis si longtemps qu'elle considère cette affaire-là comme terminée. Et c'est un chagrin de plus.

Il y eut un silence; Françoise réfléchissait. Thérèse ajouta :

— Je lui ai dit que, puisque je venais te voir à Châteauneuf, je m'assurerais si ton Châteauneuf était bien celui de son docteur, et que je m'informerai de lui; mais elle m'a bien défendu, si je le voyais, de prononcer son nom et de faire une allusion à cette aventure qu'elle considère, te dis-je, comme terminée.

— Nous allons voir, murmura Françoise; et elle retomba dans ses réflexions.

Puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Après l'histoire de Denise, voici la mienne. Nous avons ici un voisin, Pierre, qui a été mon camarade d'enfance et de jeunesse; avec les années, cette affection est devenue de l'amour...

Et elle dit à son amie cet amour immuable qui les attachait l'un à l'autre pour la vie; mais, au moment où ils pouvaient songer à se marier, avait surgi le docteur Jacques Pertuis qui avait demandé sa main; or sa mère dédaignait un peu Pierre, qui était resté propriétaire-paysan, et fut flattée de la demande du jeune docteur; aussi elle voulait l'imposer à Françoise, qui ne voulait pas en entendre parler et restait attachée à Pierre. Ni l'une ni l'autre ne voulait céder. Les choses en étaient là et menaçaient de s'envenimer. Déjà avaient éclaté quelques scènes pénibles.

Mais l'histoire de Denise apportait des éléments nouveaux; il fallait voir quel parti elles pourraient en tirer.

— Ça, par exemple, c'est vraiment extraordinaire! disait Thérèse.

— Sans doute. Et voici comment j'explique ce qui s'est passé dans l'esprit de Jacques Pertuis; peut-être était-il sincère quand il disait à Denise qu'il l'aimait et qu'il voulait l'épouser; mais, en arrivant à Châteauneuf, il s'est heurté à l'opposition de ses parents; il est venu ici, à la Mésangère, avec son père; il m'a vue; je ne lui aurais peut-être pas fait oublier Denise; mais son père aura fait ressortir tous les avantages d'un mariage avec moi; au lieu d'épouser une petite qui venait on ne savait d'où et qui

n'avait rien, il entra dans une famille assez riche et bien établie dans le pays, ce qui était très précieux pour un jeune docteur. Et Jacques, peu à peu, s'était laissé gagner; les lettres à Denise étaient devenues plus rares et avaient même cessé tout à fait, tandis qu'il venait ici pour essayer, avec l'appui de sa mère, de me décider à ce mariage. Voilà, je pense, ce qui est arrivé.

— C'est probable, approuva Thérèse; mais maintenant, que comptes-tu faire?

— Je ne sais pas bien encore; je te dirai seulement qu'auparavant, je ne voulais pas épouser Jacques Pertuis, et maintenant que je connais son histoire avec Denise, bien moins encore!

L'effervescence que cette nouvelle avait causée à Françoise s'était apaisée; et c'est d'une façon très calme, très froide qu'elle réfléchissait; il fallait agir très prudemment et tirer tout le profit possible de cette situation nouvelle.

M^{me} Rémuzat, qui en avait fini avec les soins de la maison, était venue s'asseoir non loin des jeunes filles. Sa présence mettait fin à leurs confidences; elles avaient un moyen bien simple de se retrouver seules : c'était de partir en promenade; mais Françoise ne voulut pas s'éloigner juste au moment où sa mère venait les rejoindre. Elles causèrent toutes les trois; M^{me} Rémuzat, très aimable, espérait que Thérèse se plairait à la Mésangère et qu'elle y resterait longtemps; Françoise s'y trouvait souvent bien seule, et la présence de son amie lui apportait une précieuse diversion. Françoise approuvait et Thérèse remerciait.

L'oncle Victor passa :

— Eh bien! la jeunesse, s'écria-t-il, il commence à faire moins chaud, venez-vous avec moi faire un tour dans les vignes? Les raisins ne sont pas encore bien mûrs, mais vous ferez toujours une promenade.

Les deux jeunes filles se levèrent.

— Passez devant, ajouta l'oncle, je vais prendre mon sécateur et je vous rejoins.

Elles descendirent le perron et se dirigèrent vers le petit bois.

— Je crois que j'ai une idée, dit Françoise à son amie, dès que personne ne put les entendre, oui, une idée que je crois bonne; mais auparavant, je veux tout dire à mon oncle; c'est un brave homme, de bon conseil, qui m'aime beaucoup, qui nous approuve, Pierre et moi, qui est d'accord avec nous et qui est tout prêt à nous aider; d'ailleurs, nous aurons besoin de lui.

En sortant du petit bois, elles virent Pierre, là-bas, qui était aux aguets, dans l'espoir de les rencontrer. Françoise entraîna Thérèse vers lui et présenta l'une à l'autre son amie et son fiancé, pas officiel encore, mais choisi par son cœur.

L'oncle les rejoignait. Pierre faisait mine de se retirer.

— Restez avec nous, lui dit Françoise; nous allons nous éloigner dans la vigne, et là-bas, nous nous assiérons sur le talus, loin de toute oreille indiscrète, et je vous dirai un secret que je crois assez intéressant... Vous entendez mon oncle, poursuivit-elle, j'ai les confidences à vous faire et un grand service à vous demander.

— Tu me fais trembler, mon enfant, répondit-il en riant.

— Tremblez, mon oncle, mais je suis sûre que vous ne refuserez pas à votre chère et unique nièce, quand vous mesurerez l'importance de la démarche à faire.

— J'écouterai, répondit-il en riant encore, mais je ne m'engage à rien.

Tout en parlant, ils étaient arrivés au bout de la vigne. Il y avait là un talus herbeux; ils s'y assirent.

— Vous n'êtes pas de trop, Pierre, dit-elle en surprenant une hésitation.

Puis elle commença à leur raconter l'histoire qu'elle venait d'apprendre de son amie Thérèse : l'existence de leur amie Denise, ses malheurs qui l'avaient mise dans l'obligation de gagner sa vie, sa rencontre à Paris d'un étudiant en médecine qui s'était pris d'amour pour elle et le serment qu'il lui

avait fait de l'épouser dès qu'il serait installé à Châteauneuf, car cet étudiant n'était autre que M. Jacques Pertuis.

A ce nom, Pierre s'exclama, si profondément impressionné que les mots ne lui venaient pas pour exprimer sa stupéfaction :

— Mais alors,... mais alors,... qu'en pensez-vous,... et votre amie?...

L'oncle Victor manifestait moins vivement sa surprise; mais il réfléchissait à cette coïncidence étrange et à la tournure que pouvaient prendre les événements.

— Ainsi, disait-il, M. Jacques Pertuis se serait engagé envers une jeune fille qui est restée à Paris?

— Oui, mon oncle, engagé par des promesses formelles et des serments de l'aimer toujours et de ne l'oublier jamais.

— Et cette jeune fille est votre amie?

— Une amie charmante : Thérèse, elle, Denise, et moi, nous étions un trio inséparable. En la quittant, M. Jacques Pertuis lui a promis de la faire venir à Châteauneuf et de l'épouser.

— Et il est en train de l'oublier pour demander ta main. En vois-tu la raison?

— Mon oncle, je n'en vois qu'une : c'est que j'ai une situation de fortune assez bien établie, tandis que cette pauvre Denise n'a que son charme... Il est vrai qu'elle est délicieusement douce, délicate et jolie... Certainement M. Jacques Pertuis la regrette-t-il et l'aime-t-il toujours; mais sans doute préfère-t-il encore entrer à la Mésangère en qualité de gendre.

Pierre écoutait; des pensées tumultueuses roulaient dans sa tête et il n'arrivait ni à les fixer, ni à essayer de comprendre ce qui pouvait arriver; mais il était certain que cette découverte allait bouleverser la situation.

Françoise, Thérèse et l'oncle réfléchissaient. Il dit enfin :

— Et alors, Françoise, que penses-tu de tout cela? Quel changement cette rencontre peut-elle apporter?...

— Mon oncle, interrompit Françoise, nous sommes

ici quatre dans le secret, à réfléchir, à nous interroger, mais il en manque une cinquième, qui est, avec Pierre et moi, la principale intéressée : c'est Denise elle-même.

— Eh bien! il faut lui écrire...

— Un échange de lettres, ce sera long et incertain.

— Ecris-lui pour l'inviter.

— Elle viendra ou elle ne viendra pas; elle est à la fois fière et timide; en la quittant, Thérèse lui a dit que, puisqu'elle venait à Châteauneuf, elle allait s'informer du docteur Jacques Pertuis, et Denise l'a priée de ne pas remuer cette affaire, ou tout au moins de ne pas prononcer son nom : elle se méfiera et ne viendra pas.

— Alors?

— Alors, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'aller la chercher.

— Y penses-tu?

— Oui, mon oncle, et très sérieusement... Et il n'y a que vous qui puissiez y aller.

— Moi! Par exemple!

— Vous et vous seul, mon bon petit oncle... Vous allez inventer un prétexte, vous direz que votre ami Pontillard est très malade et veut vous voir, ou bien qu'il y a en ce moment une exposition de machines agricoles que vous voulez visiter... Vous verrez Denise, vous lui direz que vous passez trois jours à Paris... C'est le moment où les employés dans les administrations ont leur congé. Vous lui direz que Thérèse passe quinze jours à la Mésangère auprès de moi, et puisque nous avons eu le bonheur de la retrouver, nous voulons qu'elle vienne aussi pour reconstituer le trio d'amies que nous étions à la pension Dubois.

— Je te laisse aller, je te laisse dire...

— Oui, mon bon petit oncle, vous allez faire ça pour moi... Songez que vous n'avez qu'une nièce et que c'est moi, et que mon bonheur est en jeu... Et puis, un voyage à Paris, ça ne sera pas désagréable... Il n'y a pas de travaux en ce moment... D'ailleurs, si quelque chose n'allait pas, Pierre est là...

— Certainement, monsieur Victor, appuya Pierre, soyez tranquille, je veillerai à tout.

— Vous voyez bien, mon oncle! Vous verrez Denise, vous serez éloquent, vous la déciderez sans lui parler de Jacques Pertuis, bien entendu; vous direz simplement que Thérèse et moi, nous l'attendons... Nous vous avons donné la consigne stricte de nous la ramener, et vous nous la ramènerez, n'est-ce pas, mon bon petit oncle?...

L'oncle Victor n'objectait plus rien; il était très ému; les oncles ne sont-ils pas faits pour exaucer les volontés de leurs nièces? Et cette démarche pouvait avoir des conséquences assez heureuses pour qu'il ne se fit pas prier plus longtemps.

— Et quand faut-il que jè parte? demanda-t-il.

— Ne pensez-vous pas que le plus tôt serait le mieux?

Ils se levaient et s'en revenaient lentement. Au petit bois, Pierre les quitta.

— Courage et espoir, Pierre! lui dit Françoise en lui serrant les mains.

— Bon voyage, monsieur Victor! dit-il à l'oncle.

— Tu te moques de moi, répondit l'oncle en riant, mais je te revaudrai ça!

Ils rentrèrent en silence, chacun réfléchissant aux événements.

Le soir même, au dîner, l'oncle annonça son voyage : sur un journal agricole que lui avait montré Pierre, on donnait la description d'un nouveau pressoir à raisins; il voulait se rendre compte; si le rendement était vraiment supérieur, il l'achèterait pour les vendanges prochaines... Et puis il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait un tour à Paris, et son ami Pontillard qui l'invitait depuis des années...

M^{me} Rémuzat le regardait en silence et dit enfin :

— En voilà une idée qui te prend tout à coup?

— Pourquoi pas? Il n'y a rien à faire en ce moment sur la propriété; je profite de cette période creuse pour aller faire un tour. Nous ne bougeons jamais... Ça me dégourdira un peu... Je partirai demain soir.

— Eh bien! mon oncle, dit Françoise en tremblant un peu, puisque tu vas à Paris, tu serais bien gentil de voir notre amie Denise Beaumont, que Thérèse a retrouvée; maman voudra bien que je l'invite à passer quelques jours avec nous... Nous étions trois amies inséparables à la pension... Elle est si malheureuse; ça lui fera du bien de passer quelques jours à la campagne... Tu veux bien, n'est-ce pas, maman? Ça sera une bonne action...

— Mais certainement, dit M^{me} Rémuzat.

— Tu la ramènerais avec toi, n'est-ce pas, mon oncle?

— Très volontiers...

Une joie indicible faisait battre le cœur de Françoise; déjà un plan admirable se dessinait dans son esprit, un projet qui allait tout remettre en place et répandre le bonheur sur tous les acteurs de ce petit drame. Le soir, avant de se séparer, elle en parla longuement avec Thérèse, et elles réglèrent les détails comme si les événements devaient leur obéir. Et pourquoi pas? En somme, le dénouement qu'elles voulaient donner à l'aventure n'était pas si déraisonnable ni si invraisemblable que cela!

Le lendemain, elles donnèrent à l'oncle Victor tous les renseignements pour trouver Denise. Et Françoise lui répétait :

— Au moins, mon oncle, ramenez-la,... faites l'impossible pour la ramener...

Quand il fut parti, les deux amies vécurent plus auprès de lui en imagination qu'en réalité à la Mésangère : « Maintenant, il arrive... » Et le lendemain soir : « Maintenant, il doit se préparer pour aller la voir... Maintenant, ils causent ensemble... Elle va d'abord refuser... Pourvu qu'elle ne soit pas déjà partie en congé!... Mais non; où irait-elle, la pauvre petite? elle n'a personne... Pourvu qu'il réussisse à la convaincre et à la ramener!... »

Le soir, elles partaient en promenade; Pierre les rejoignait, et les suppositions recommençaient.

Cependant, l'oncle Victor avait facilement trouvé Denise; il lui dit d'abord qu'il était l'oncle de son

amie Françoise, que leur autre amie Thérèse était auprès d'elle à la Mésangère et qu'elles seraient heureuses si Denise voulait venir passer quelques jours auprès d'elles. Elle balbutia :

— Mais, Monsieur, je ne sais pas... Vraiment,... ce n'est guère possible.

— Pourquoi? Vous devez avoir droit à un congé?

— Oui, il commence la semaine prochaine.

— Eh bien! nous sommes jeudi.

— Vraiment, je n'ose pas, dit-elle encore.

— Mademoiselle, je ne vous écoute plus; vous n'avez aucune raison de refuser; vos amies vous attendent; elles m'ont donné ordre de vous ramener; vous ne voudriez pas qu'elles me fassent une scène pour avoir échoué dans mon ambassade? Et où iriez-vous passer votre congé? Ici, à Paris, sans changer d'air, sans aller à la campagne?... Non, non. Vous serez mieux à la Mésangère. Donc, je vous emmène et je dresse le programme : nous sommes jeudi; demain, vous faites vos préparatifs, ce ne sera pas long, et vous me faites le plaisir de déjeuner avec moi, et samedi, nous partons. Voilà qui est entendu, et je vais télégraphier notre arrivée à vos amies qui vont sauter de joie.

En effet, quand elles reçurent le télégramme, Thérèse et Françoise surtout, qui était la principale intéressée, en ressentirent une émotion profonde. La première partie du programme se réalisait, et c'était celle qui était douteuse et incertaine. Alors il n'y avait pas de raison pour que la suite ne se déroulât pas comme les deux amies en avaient établi la marche. Elles en parlaient et en reparlaient, fixant un détail, précisant un point qui n'était pas très net : si elle vient,... et si elle ne vient pas...

Le télégramme de l'oncle Victor mit fin à leur inquiétude. Elles le reçurent à l'heure du déjeuner; aussitôt après, elles s'en allèrent vers le petit bois. Pierre était déjà à son poste. Dès qu'elle le vit, Françoise agita le papier bleu; elle ne voulut pas crier de loin; mais quand ils se furent rapprochés, elle lui dit :

— Bonne nouvelle, Pierre! Espoir, courage,

patience! Denise a accepté de venir; elle sera là avec mon oncle demain soir... Ce premier point était le plus incertain et il est acquis; le reste ira bien, vous verrez...

Ils firent une longue promenade tous les trois en parlant de l'événement et en l'examinant sous toutes ses faces.

Le lendemain, elles se demandèrent si elles iraient à la gare; il leur tardait d'embrasser leur amie, et Françoise était tellement impatiente de la voir, d'être sûre qu'elle était là; mais, d'autre part, se livrer à leurs effusions, à leurs embrassades dans une gare, attirer l'attention des gens qui seraient là, cela comportait quelque imprudence. Et elles se contentèrent de guetter l'arrivée des voyageurs du bout du chemin de la Mésangère.

Quand Françoise vit Denise aux côtés de son oncle qui portait sa petite valise, elle courut vers elle et la prit dans ses bras comme pour l'empêcher de s'échapper :

— Denise!

— Françoise!

— Comme je suis contente de te revoir!... Depuis que tu as quitté la pension...

— Allons, intervint l'oncle, vous referez connaissance à la maison; nous sommes fatigués du voyage et il nous tarde de dîner.

Les conversations commencèrent à table; les souvenirs, les confidences et les « tu te souviens ».

Pendant une accalmie, M^{me} Rémuzat demanda à son frère :

— Eh bien! ce pressoir?

— Peuh! dédaigna l'oncle, rien de bien extraordinaire.

— De sorte que tu as fait un voyage inutile.

— Qui sait! Les voyages forment la jeunesse.

Les jeunes filles éclatèrent de rire, et la conversation reprit, mais elle ne se prolongea pas trop dans la soirée, sur l'intervention de M^{me} Rémuzat :

— Allons, votre amie a besoin de se reposer; laissez-

sez-la ce soir; vous avez demain tout le jour pour bavarder et les jours suivants.

Elles ne s'en privèrent pas. Le lendemain, Denise remercia encore Françoise pour son invitation et M^{me} Rémuzat pour son bon accueil. Les trois jeunes filles passèrent la journée dans le salon, sur la terrasse, et, vers le soir, firent une promenade. La journée passa comme un enchantement.

Le jour suivant, après le déjeuner, M^{me} Rémuzat dit à sa fille :

— Françoise, ne vous éloignez pas trop; je crois bien que M. Jacques Pertuis viendra cet après-midi.

Françoise réprima un frémissement. Heureusement, Denise n'avait pas entendu.

Vers quatre heures, Françoise proposa de rester au salon pour voir des photos.

Vingt minutes après, elle entendit un bruit de pas. Jacques Pertuis arrivait et saluait M^{me} Rémuzat sur la terrasse. Cinq minutes après, Françoise quittait ses amies, se montrait sur la terrasse et disait à Jacques :

— M. Jacques, voulez-vous venir une minute? Je veux vous montrer quelque chose.

Comme il était entendu, Thérèse s'éclipsait.

Jacques entra et fit deux pas dans le salon.

— Monsieur, dit Françoise, je vous présente une de mes amies.

Denise s'était levée. Elle reconnut Jacques, et Jacques la reconnut. Ils restèrent tous les deux une minute muets, tremblants, n'en croyant pas leurs yeux. Que se passa-t-il dans l'esprit et dans le cœur de Jacques? Sans doute tous les souvenirs de sa chère Denise passèrent en quelques secondes devant ses yeux.

Qu'allait-il faire? Allait-il se fâcher? Allait-il accuser Françoise de l'avoir attiré dans un guet-apens? Mais ensuite, il fallait se sauver honteusement et ne plus revenir, et par conséquent perdre à la fois Françoise et Denise. Sa chère Denise, ne l'aimait-il pas toujours? Il s'était laissé entraîner à demander la main de Françoise, ébloui par les avantages que ce

mariage présentait pour lui; mais en réalité, c'était toujours sa chère petite Denise qu'il aimait; et son amour, un moment refoulé au fond de son cœur, jaillissait de nouveau, plus vivace en se retrouvant devant elle.

Denise, écrasée d'émotion, était retombée sur sa chaise. Jacques se précipita à ses pieds, prit ses mains, y cacha son visage et laissa couler quelques larmes :

— Denise, ma bien-aimée, pardonnez-moi!...

Françoise les laissa une minute à la joie de se retrouver, puis elle dit :

— Monsieur Jacques, voilà un mouvement qui vous fait honneur et qui sans doute vous fera pardonner bien des choses. Je tiens à vous dire que mon amie Denise n'est pour rien dans cette petite scène : c'est la suite des événements qui vous a remis en présence; il est vrai, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, que je les ai un peu dirigés; mais, je vous le répète, Denise ne savait pas qu'elle allait se trouver en face de vous.

Elle s'avança vers Denise, qui esquissait un mouvement de retraite, et la retint :

— Denise, pardonne-moi, j'ai hésité à te mettre au courant de mes projets; pardonne-moi de ne l'avoir pas fait; mais j'ai eu peur que tu te cabres et que, par fierté, tu fasses tout échouer, et je t'ai envoyé chercher par mon oncle et j'ai préparé cette entrevue en secret, pour assurer ton bonheur et le mien. Pour le moment, tu es trop troublée... Va te reposer un moment; nous verrons un peu plus tard si j'ai réussi.

Denise monta dans sa chambre, se jeta sur son lit et laissa couler ses larmes.

Restée seule avec Jacques, Françoise lui dit :

— Monsieur, ceci vous prouve que je sais tout. Ne croyez pas que ce soit Denise qui ait formulé quelque plainte, au contraire, Thérèse lui a arraché son histoire bribe à bribe; et en venant ici, elle ignorait mes intentions. A mon tour, j'ignore les vôtres; cependant, votre mouvement de tout à l'heure m'en

fait bien augurer. Monsieur, je n'ai pas à vous dicter votre conduite; mais laissez-moi vous dire ceci : je refusais de vous épouser parce que nous avons échangé des promesses immuables, Pierre et moi; vous comprenez que j'y consentirai bien moins encore maintenant que je sais que vous êtes engagé envers mon amie Denise; ma mère elle-même, qui était fière de me voir épouser un docteur au lieu de Pierre qu'elle appelle un paysan, ma mère ne pourra que s'incliner devant cette révélation : donc, avec moi, fini. Alors, n'oubliez pas que Denise vous aime et que vous l'aimez toujours. Elle n'a rien ! Mais vous allez vous faire vous-même une brillante situation : Denise est jolie, intelligente, douce... Que peut donc valoir un sac d'écus à côté de toute une existence de bonheur et d'amour?... Et vous n'empoisonnerez pas toute votre vie de regrets et de remords pour avoir abandonné cette pauvre chère Denise qui a été si peu heureuse et qui mérite tant de l'être... Vos parents?... Mais ce sera à vous à leur prouver que votre bonheur est là, et ils céderont... Et désormais, vous reviendrez ici, non pas pour moi, mais pour elle.

Jacques avait écouté ce petit discours les yeux baissés. Il se leva, prit les mains de la jeune fille et les pressa sur ses lèvres :

— Merci, lui dit-il. Musset termine une comédie, *Un caprice*, je crois, en prétendant qu'« un jeune curé fait les meilleurs sermons ». Le vôtre m'a été jusqu'au fond du cœur. Je voudrais voir Denise avant de partir... Voudriez-vous être assez aimable pour le lui dire ?

Trois minutes après, Françoise ramenait Denise et Jacques lui disait :

— Denise, ma bien-aimée, encore une fois pardonnez-moi. Je vous dirai peu à peu ce qui s'est passé depuis que je vous ai quittée en vous jurant de vous aimer toujours. Ce soir, je ne veux que vous renouveler mes serments devant notre amie; je vous aime toujours et je ne veux aimer que vous.

Françoise rappela Thérèse pour qu'elle prît sa part de l'allégresse générale; pendant un moment ce ne

fut que compliments, projets, sourires, larmes et baisers.

Puis les trois jeunes filles accompagnèrent Jacques; à mi-chemin, la troupe joyeuse rencontra Pierre. Françoise le mit au courant de la scène qui venait de se dérouler dans le salon : Jacques épousait Denise; Pierre et Françoise étaient donc libres; les deux jeunes gens se serrèrent la main, ce qui vaut mieux que de lever le poing.

Et, en se séparant, ils prirent rendez-vous tous pour le lendemain, sur la terrasse.

...

Dès lors, les événements ne pouvaient que marcher dans la voie où Françoise les avait si habilement engagés. Jacques raconta son histoire à ses parents, et il eut avec eux des conversations graves et prolongées : l'héritière de la Mésangère lui échappait; alors, ne valait-il pas mieux se conduire en honnête homme et tenir ses serments? Et ses parents finirent par s'incliner.

L'oncle Victor, informé le premier — il le méritait bien, — se réjouit du succès de l'affaire conduite par sa nièce.

Françoise raconta à sa mère l'histoire de Denise et de Jacques et lui démontra qu'il lui était impossible d'épouser Jacques, engagé ainsi envers son amie, et que son bonheur était auprès de Pierre, puisqu'ils s'aimaient. M^{me} Rémuzat rechigna bien un peu de voir que c'était Denise qui épousait le « docteur », tandis que Françoise épouserait ce « paysan »; mais elle était enserrée par les circonstances.

Dès lors, la situation était nette; les intéressés n'avaient qu'à laisser couler les jours en attendant le moment de fixer la date des diverses cérémonies heureuses.

Jacques venait passer à la Mésangère tout le temps que lui laissaient ses malades; il fut entendu que Denise ne reprendrait pas son emploi et resterait auprès de Françoise jusqu'à leur mariage. Thérèse pro-

longea son séjour. Pierre était là tous les jours. Et tous les jours, c'étaient des séances de musique au salon, de longues causeries sur la terrasse, de longues promenades à pied ou en voiture à travers la campagne.

Jacques laissait rayonner sa joie d'avoir retrouvé Denise :

— Denise, m'avez-vous pardonné? Je vous aime plus que jamais.

Elle levait vers lui ses grands yeux limpides :

— Ne parlons plus des jours sombres. Remercions Françoise.

Françoise avait sa part de bonheur : elle approchait, suspendue au bras de Pierre :

— Je suis heureuse pour moi et pour vous-mêmes...

L'oncle Victor proposa de célébrer ensemble les deux fiançailles, à la fin des vendanges. L'idée fut accueillie avec un enthousiasme bruyant. Lorsque les parents de Jacques avaient vu Denise, si jolie, si douce, ils avaient compris l'amour de leur fils et avaient accueilli la jeune fille avec la meilleure bonne grâce.

Cependant le soleil de septembre achevait de dorer les raisins. On vendangea d'abord chez Pierre, puis à la Mésangère. La jeunesse se répand dans les vignes, coupe les raisins et mange les meilleurs : ce ne sont que cris, rires et propos joyeux. L'oncle Victor, qui rajeunit au contact de cette jeunesse, intervient en riant :

— Allons, dépêchons-nous un peu!... Nous n'aurons pas fini avant la nuit...

Le raisin écrasé bout dans les cuves. Une longue table est dressée sur la terrasse. Mariette donne le coup de grâce à un plantureux déjeuner. Les jeunes filles s'empressent. L'oncle Victor monte de la cave les meilleures bouteilles.

A table, le commencement d'un repas est toujours assez silencieux; mais bientôt la joie reprend ses droits.

Devant deux couples qui s'unissent pour la vie, pour le meilleur et pour le pire, comme on dit,

comme dans la vie même, les moments d'émotion alternent avec les explosions de gaieté.

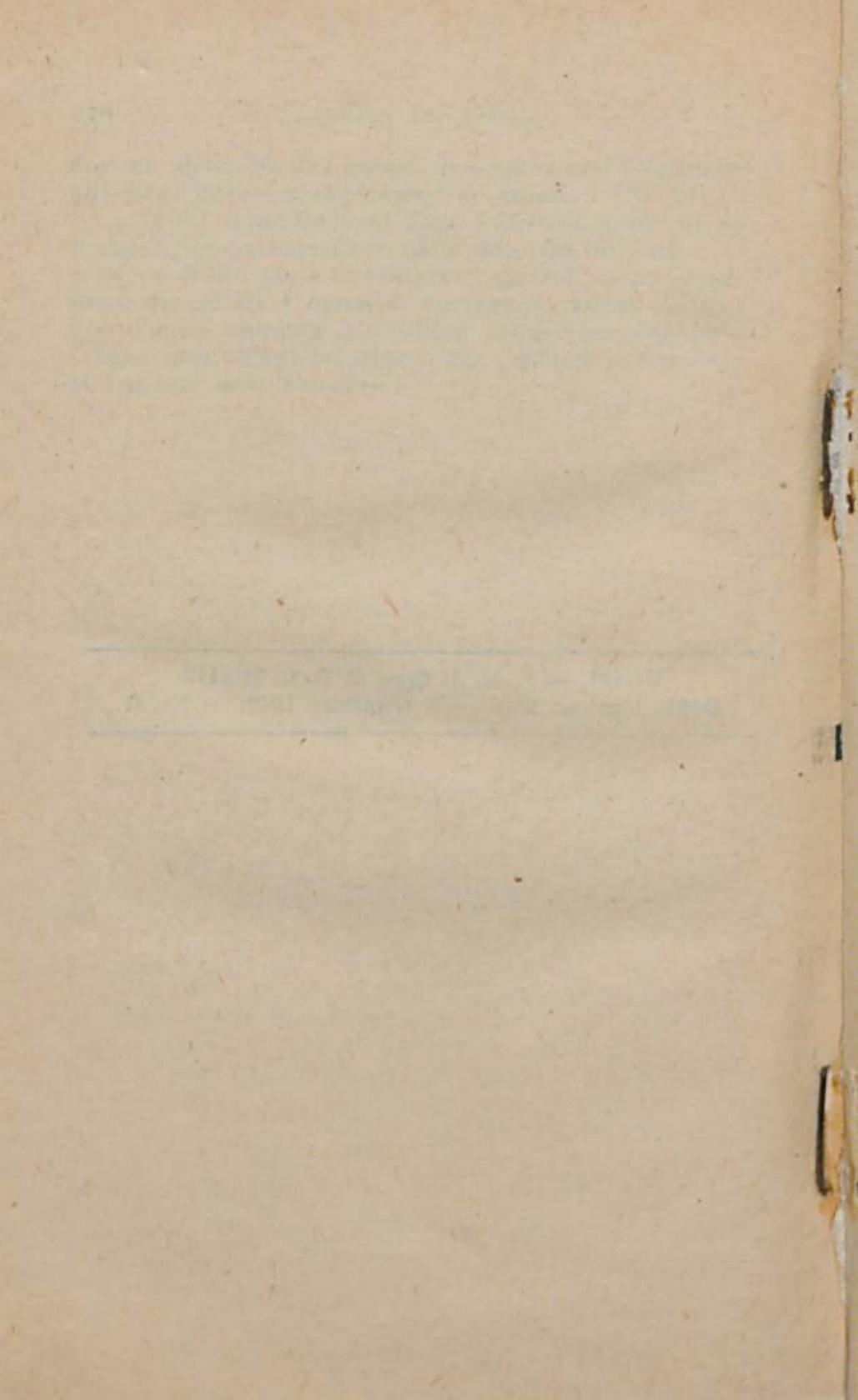
Les voilà donc fiancés! Tout à l'heure, avant de se séparer, les parents fixeront la date du mariage.

Et en route pour le bonheur! Quand ils se regardent, quand ils y pensent, ces fiancés s'étonnent un peu d'avoir conquis le bonheur malgré les obstacles.

Mais que valent les obstacles, « quand la jeunesse et l'amour sont d'accord »?

FIN

N° 431. — E. M. A. C. — C. O. L. 31-1112
Dépôt légal n° 282. — 4° trimestre 1949. — N° 32



LA BIBLIOTHÈQUE DE LA FEMME

"LES ŒUVRES LITTÉRAIRES FÉMININES"

Derniers volumes parus :

- N° 31. LE LAVOIR SUR L'AUBETTE
par Jean MIROIR.
- N° 32. LE GOUFFRE QUI CHANTE
par Marianne ANDRAU.
- N° 33. LE CHEMIN SANS SOLEIL
par Suzanne CLAUSSE.
- N° 34. AU GRÉ DES CŒURS
par Magda CONTINO.
- N° 35. LA DAME AU SOURIRE
par A.-V. DE WALLE.

LA COLLECTION "PARISIENNE"

1 volume chaque mois

Derniers volumes parus :

- N° 194. Au soleil de Provence
par Marcel TRIAIRE.
- N° 195. La Toison d'or
par Pierre DES ESSARTS.
- N° 196. Il faut marier Richard !
par Edith GÉRARD.
- N° 197. La Sirène des neiges
par Marie-Reine AGHION.
- N° 198. La Robe rose
par Marie MISSIR-SAPET.
- N° 199. Sur le chemin du hasard
par Annie-Pierre HOT.

LES ÉDITIONS MARCEL DAUBIN

S. E. P. I. A., 94, RUE D'ALEZIA, PARIS - XIV

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Prix net : 40 fr.